







26. 19. 18 757



7241  
\$15.25



# HISTOIRE DES PHILOSOPHES MODERNES,

Par M. SAVÉRIEN,

Avec leurs Portraits gravés par FRANÇOIS,

TOME SECOND.

*Histoire des Moralistes & des Législateurs.*

MONTAGNE.

CHARRON.

GROTIUS.

LA ROCHEFOUCAULT.

PUFENDORFF.

CUMBERLAND.

LA BRUYERE.

DUGUET.

WOLLASTON.

SHAFTESBURY.



A PARIS,

Chez { BLEUET, Libraire, sur le Pont-St-Michel,  
GUILLAUME fils, Libraire, Place du  
Pont-Saint-Michel.

---

M. DCC. LXXIII.

AVEC PRIVILÈGE DU ROI.



---

## AVERTISSEMENT.

**J'**AI déclaré,\* comme j'ai dû le faire, que je ne mettrois au nombre des Philosophes modernes, que ceux à qui l'on doit, ou des systèmes originaux, ou des découvertes importantes; & je me suis conformé à ce plan dans le choix que j'ai fait des Moralistes & des Législateurs, dont je publie l'Histoire. Sans cette attention, mon Ouvrage ne deviendrait que prolix. Les mêmes idées reviendroient souvent; & quelque variés que pussent être les événemens de la vie d'un plus grand nombre de Personnages, ils ne sauveroient

\* Discours préliminaire de l'Histoire des Métaphysiciens modernes, pag. xivj.

Tome II.

a

## ij) AVERTISSEMENT.

*point le dégoût & l'ennui d'une constante uniformité. C'est déjà beaucoup pour moi de parer à ces deux maux , en n'offrant que des choses neuves & piquantes : mais je ne crois pas encore que quand une main habile releveroit le fond des choses par les agrémens de la diction , elle pût attacher avec fruit le Lecteur. Lorsque les principes d'une science ont été suffisamment développés , des répétitions ne forment plus qu'un embarras qui fatigue.*

*Mon attention a dû donc se porter à bien connoître les objets de la Morale & de la Législation , & à examiner avec soin quels ont été ceux d'entre les Moralistes & les Législateurs modernes , qui ont assez approfondi ces objets. Cet examen a fixé mon choix , convenablement justifié ; ce semble , dans le Discours préliminaire qui suit. Je suis sincèrement fi-*

## AVERTISSEMENT. iij

*ché que les autres Moralistes n'ayent fait qu'ébaucher les sujets qu'ils s'étoient proposés de traiter , ou qu'ils soient venus trop tard , en écrivant sur des matières déjà suffisamment éclaircies. Le premier de ces Moralistes a été néanmoins fort estimé dans son temps. Son Livre intitulé : La Galatie de Jean de la Case ; avoit acquis une telle célébrité , qu'il étoit passé en maxime de dire à un homme qui ne savoit pas vivre , qu'il n'avoit pas lu la Galatie ; comme on lui auroit dit à Athènes , qu'il n'avoit point sacrifié aux Graces. Cela n'empêche pas que tout ce qu'a écrit cet Auteur sur les coutumes & les discours , ne soit très-peu de chose ; & ce qu'il enseigne sur les contenance & sur les gestes , ne regarde nullement la Morale.*

Les Maximes générales pour  
a ij

#### iv AVERTISSEMENT.

vivre heureusement dans le monde ; & pour former un honnête homme ; La Philosophie & les sentimens de l'honnête homme ; Les Entretiens de Balfac ; L'Ecole du Sage ; L'Aristipe du Sage , &c. ne renferment que des préceptes généraux , qui n'ont aucun but déterminé. Celui de tous les Moralistes qui a peut-être le plus approché de ceux qui entrent dans ce volume , est le Père Balthazar Gracian , Jésuite. Ses principaux Ouvrages sont Le Discret & L'Homme de Cour. Ce dernier est tout en maximes , dont la plupart sont excellentes.

J'avois annoncé qu'on trouveroit ici Milord Bolinbroke , & j'avois fait les recherches convenables pour rendre son histoire intéressante ( a ) ;

( a ) Voici le titre des principaux Ouvrages que j'avois consultés : *Mémoires of*



## A V E R T I S S E M E N T. v

*mais après avoir lu avec attention ses Principes innés de la Morale, je n'y ai rien trouvé que Wollaston & Shaftesbury n'ayent mieux dit. Cependant il faut avouer que ce Seigneur, à ces écarts près, étoit véritablement Philosophe. Il connoissoit la nature & les bornes de l'entendement humain. Livré pendant ses premières années à des affaires tumultueuses & aux plaisirs des sens, il parcourut en planète excentrique une variété surprenante de scènes. Ses passions se calmèrent par l'âge &*

*the Life an Ministerial, With fonce remarcks on the political Writings; of the late Lord Visc, Bolinbroke 1752. A Letter to sir William Windam, II. Some Reslections on the present state of the nation III. A Letter to, M. Pope, The Works of the late Right honorable Henri S. John Lord Viscount, Bolinbroke, en cinq vol. in-4°. 1754. &c. &c.*

## vj AVERTISSEMENT.

*par les revers. Des études & des réflexions plus sérieuses perfectionnèrent ses facultés. Il brilla dans sa retraite avec un éclat tout particulier. Le politique libertin devint un sage extrêmement aimable. Les réflexions de Seneque , la dignité & les graces de Pline , l'esprit & la finesse d'Horace , parurent également dans ses Ecrits & dans sa conversation ( a ). Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que M. Leland a mis avec quelque raison Milord Bolinbroke au nombre des Déistes ; car on ne peut disconvenir qu'il n'ait donné lieu à ce reproche , & qu'on ne trouve dans ses œuvres des choses très-repréhensibles.*

*On sera peut-être étonné de ne pas*

*( a ) Voyez les Remarcks on the Life and Writings of Dr Jonathan Swift , Dean of S. Patricks , &c.*

## AVERTISSEMENT. viij

*voir M. le Président de Montesquieu parmi les Législateurs. Deux raisons m'ont empêché de l'associer avec ces Philosophes. Premièrement , cet Auteur est encore trop nouveau , pour qu'il doive m'être permis de lui assigner un rang. Quoique mort depuis plusieurs années , il est en quelque sorte encore en vie ; & ses Panégyristes & ses Critiques le traitent de même que s'il existoit actuellement. Il faut attendre que l'enthousiasme & la jalousie soient assoupis , & on connoîtra alors tout son mérite. En second lieu , il ne s'agit ici que des principes purement philosophiques des Loix , tirés d'une connoissance intime du cœur humain. C'est ainsi que Grotius , Pufendorff , Cumberland , &c. ont établi les fondemens du grand art de gouverner les hommes ; & je demande au Public éclairé , si M. de Montef-*

## viii AVERTISSEMENT.

*quieu a enchéri à cet égard sur leurs réflexions. Son Esprit des Loix, quelque beau qu'il puisse être ( quoiqu'un peu déconfus ) est moins un Ouvrage de Législation qu'un Traité de Politique & de Jurisprudence. Cet illustre Auteur avoit peut-être trop d'esprit pour un Philosophe. Un homme qui a pu écrire les Lettres Persanes , & sur-tout le Temple de Gnide , Ouvrage si galant , n'a guères fatigué son imagination par l'étude sévère de la Philosophie. Aussi M. de Montesquieu n'avoit pas été curieux d'étudier beaucoup les sciences abstraites , telles que la haute Métaphysique & les Mathématiques ; & c'est une chose remarquable , que les Législateurs dont j'ai écrit l'histoire , en ont fait la base de leurs travaux.*

*Il est sans doute inutile de prévenir*

## AVERTISSEMENT. ix

*que je n'ai rien oublié pour remplir le plan de ce volume. Je crois avoir fait mes preuves d'un zèle sans bornes pour les progrès de la raison. Ni les critiques les plus mal fondées, les injustices les plus criantes, & les imputations les plus fausses, ne sauroient refroidir mon ardeur. Je sais que parmi les personnes qui lisent un Livre, celles qui n'ont que des lumières bornées décident toujours impérieusement. Les autres, lorsqu'elles prononcent sur le mérite d'un Ouvrage, se servent ordinairement de cette expression modeste: Il semble. Elles savent combien il est difficile de connoître la vérité, & elles craignent de n'avoir pas assez de lumières, s'il s'agit d'un sujet un peu composé. Quand on examine toutes les précautions qu'enseignent les Malebranche, les Nicole, &c. pour ne pas se tromper, & qu'on voit avec*

## x AVERTISSEMENT.

*quelle légèreté des hommes ordinaires jugent les plus grands Philosophes, & apprécient les choses les plus difficiles, on ne peut s'empêcher de gémir. Ces gens-là prêchent bien l'amour de la vérité ; mais c'est avec cette restriction, que leur intérêt ne s'y trouvera point compromis. Cet intérêt les guide absolument ; & ils ne sont attentifs qu'à le voiler de façon qu'on attribue à l'amour du bien public, ce qui n'est l'effet que de l'amour de soi-même. Les erreurs & les maximes dangereuses doivent être prosrites en quelque endroit qu'elles se trouvent : cela est certain. Mais si on ne tient point compte de la pureté des mœurs, de la probité & du mérite personnel, il n'y aura plus rien de stable ni de fixé dans la société.*

*Je prie les personnes qui m'ont fait quelques objections publiques ou parti-*

## AVERTISSEMENT. xj

culières , de ne pas penser que c'est par un motif d'indifférence que je ne répons point à leurs objections. Quoique je sois infiniment sensible à toutes les sortes d'attentions qu'on veut bien donner à mes foibles Ecrits , je me suis fait une loi d'avoir égard aux critiques , sans entrer en lice avec qui que ce soit. Je sai par expérience ce qu'on gagne à vouloir faire revenir quelqu'un de l'erreur , ou à chercher sincèrement avec lui la vérité. Il est si rare d'avoir à faire à des Ecrivains modestes & de bonne foi , que je n'ose courir le risque d'une controverse inutile. On ne dispute guères pour s'instruire : on veut faire parade de ses connoissances , & on accumule gaie-ment les sophismes , ou pour obscurcir la question , ou pour remporter une victoire apparente. Lorsqu'un homme a plus d'orgueil que de désir de s'é-

## xi] AVERTISSEMENT.

*éclairer, les meilleurs argumens n'opèrent rien. Au défaut des raisonnemens, il emploie la force; & s'il a assez de crédit pour opprimer son adversaire, il suscite des persécutions sans nombre à celui qui s'est défendu légitimement.*

*Le Lecteur voudra bien ne pas imputer à négligence le peu d'intérêt qu'on trouvera dans la vie de La Rochefoucault. Je n'ai rien oublié pour me procurer des mémoires & des anecdotes intéressantes. J'ai lu dans différens Ana des traits particuliers touchant ce Philosophe : mais rien de ce qu'on m'a communiqué ou de ce que j'ai découvert, ne m'a paru probable; & je crois que la qualité essentielle d'un Historien est de ne rien avancer qui ne soit appuyé sur les monumens les plus authentiques. Quis nescit, primam esse historię legem ne quid*



# AVERTISSEMENT. xiiij

falsi dicere audeat; deinde ne quid  
veri non audeat? . . . . . *Cic. de*  
*Orat. Lib. II.*



---

---

# DISCOURS

## *PRÉLIMINAIRE*

### SUR LA MORALE

### *ET LA LÉGISLATION.*

**L**E commun des hommes estime la science de vivre , ( c'est-à-dire de se rendre humain , vertueux & sociable , ) si facile , qu'il croit superflu de l'enseigner. On entre dans le monde , sans savoir ce qu'on doit exiger & ce qu'on est obligé de rendre. La nature ne nous inspire cependant que le soin de veiller à notre conservation , & ne nous fait point connaître à quoi se rapporte ce soin. Sortis de ses mains , nous ne trou-

vons presque en nous que l'amour de nous-mêmes ; d'où naissent la soif des plaisirs & la vanité : deux sentimens qui nous font mal vivre , & avec nous & avec la société , s'ils ne sont pas dirigés au bien général. C'est là l'objet de la Morale & de la Législation. L'une & l'autre tempèrent convenablement ces affections ; & de vices qu'elles sont naturellement , les transforment en vertus. Elles nous apprennent à connoître nos véritables besoins , & à concourir chacun en particulier à nous les procurer réciproquement , afin de nous rendre heureux. Dans l'état de pure nature , les hommes n'ambitionnent que des richesses & des honneurs. En les possédant , ils croient tenir toutes choses ; & comme il est impossible qu'ils parviennent jamais à satisfaire leurs désirs à cet

égard , ils passent leurs jours dans des recherches pénibles & tumultueuses. Il feroit même fâcheux pour eux , qu'ils n'eussent plus rien à souhaiter. Sans objet ou sans point de vue , leur ame s'affaîsseroit bientôt ; elle tomberoit dans l'accablement , & rassasiée par la jouissance , elle n'éprouveroit plus qu'un état de langueur & de tristesse. Déplorable condition des humains ! Ou ils courent après une chimère , j'appelle ainsi une béatitude qu'on fait ne pouvoir jamais acquérir , ou ils sont en proie à un ennui & à un dégoût plus insupportable que les plus rudes travaux. Tranchons le mot : ou ils vivent comme des imbécilles , ou ils végètent comme des hypocondres.

La Morale prévient heureusement ce double malheur. Elle  
donne

donne d'abord les moyens de se délivrer des préjugés de l'enfance, & de tirer son ame de la presse. Elle enseigne en second lieu la manière de distinguer ce qui est essentiellement bon & absolument nécessaire, de ce qui est de pure fantaisie ou de caprice. Elle nous fait voir que l'entretien de notre individu n'exige que peu de biens, & que ce luxe, ce faste & cet éclat, qui éblouissent le vulgaire, sont des inventions dignes d'amuser des enfans. Enfin elle nous éclaire sur l'objet propre des sciences, en nous avertissant qu'on ne doit les regarder que comme de simples occupations & des alimens qu'on peut donner à l'esprit, ou pour le soutenir, ou pour en étendre la capacité. Prendre les connoissances au pied de la lettre; penser qu'on est né pour mesurer des lignes,

pour examiner le rapport des angles , pour considérer les divers mouvemens de la matière ; s'estimer un être important , parce qu'on a plié son entendement à une étude particulière , & qu'on y a fait quelque progrès , c'est aux yeux du Moraliste une pure démenche , ou du moins une grande illusion (a). On l'a dit : » La Morale est la propre science & la grande affaire des hommes » en général , qui sont intéressés à » rechercher le souverain bien , & » qui sont propres à cette recherche , » comme d'autres par différens arts » qui regardent différentes parties » de la nature , font le partage & » le talent des Particuliers qui doivent s'y appliquer , pour l'usage » ordinaire de la vie , & pour leur

(a) Voyez *la Logique ou l'Art de penser* , pag. 16 de la cinquième édition.

» propre subsistance dans ce mon-  
 » de » (a). Cette science consiste à  
 bien régler nos goûts , nos pen-  
 chans , nos passions & nos inclina-  
 tions , afin de n'en être point trou-  
 blés ; à être avec soi , à sentir sa  
 propre existence , & à se servir de  
 toutes choses en les prenant pour  
 des instrumens qui , quoiqu'utiles ,  
 nous sont tout-à-fait étrangers. Agir  
 autrement , c'est ressembler à ces  
 foux qui courent les rues , & qui  
 ne peuvent demeurer tranquille-  
 ment chez eux , & y jouir des avan-  
 tages que leur condition peut leur  
 procurer.

Cette comparaison est de *Soc-  
 rate*. Ce Philosophe est le premier  
 qui a appris que l'attention princi-

(a) *Essai Philosophique sur l'entendement  
 humain* , Tom. IV , pag. 220 de la qua-  
 trième édition.

pale d'un Etre raisonnable , est de se débarrasser de toutes les opinions que le préjugé a pu introduire dans le monde , & de n'admettre que celles qu'une raison éclairée pouvoit adopter. Toute la vie , dit-il , se consume dans des occupations vaines & inutiles. Elle se dissipe sans qu'on s'en apperçoive , & nous manque avant que nous ayons pu en jouir.

Auparavant que ce Sage eût paru , les Philosophes n'étudioient que les sciences naturelles. Les plus célèbres d'entr'eux, *Thalès* & *Pythagore* , avoient négligé la Morale. Celui-ci faisoit consister la sagesse en la soumission aux loix & en une tolérance universelle ; & il donnoit le nom de Sage à ceux qui sont prêts à tout sacrifier à la vérité , honneurs , parens , réputation



même , & qui cherchent à être utiles aux autres hommes ( *a* ). Du

(*a*) Tout le monde fait que *Pythagore* est le premier qui a pris le nom de *Philosophe* , qui signifie Amateur de la Sagesse : ce qui fait voir qu'il ne croyoit point l'avoir en partage , mais qu'il désiroit fort de la posséder. Par cette considération , je crois devoir exposer ici ses autres maximes de Morale.

I. L'étude de la Philosophie tend uniquement à élever l'homme à la ressemblance de la Divinité. Ainsi la connoissance de Dieu ne peut être en nous que l'extrême effort de l'imagination vers la perfection.

II. Dieu est une ame répandue dans toute la nature , & les ames humaines dérivent de lui : elles sont immortelles , mais elles ne peuvent être unies à la Divinité , qu'en se purgeant de leurs vices.

III. L'unité est le principe de toutes choses

IV. Entre Dieu & l'homme , il y a différens ordres d'Etres spirituels , qui sont autant de Ministres de l'Etre suprême.

*Pythagore* condamnoit toutes les images de la Divinité , & vouloit que son

reste , il laissoit , suivant l'expression de *Cicéron* , la Philosophie errante & vagabonde parmi les planètes & les étoiles fixes. Mais *Socrate* , ajoute l'Orateur Romain ,

culte se fît avec le moins de cérémonies qu'il étoit possible. Il disoit que les plus beaux présens que Dieu ait fait à l'homme , c'est de dire la vérité & de rendre de bons offices : ces deux actions ressemblant aux œuvres du Créateur. Il recommandoit sur-tout qu'on fît la guerre à cinq choses. 1°. Aux maladies du corps , en s'abstenant des débauches qui les produisent. 2°. A l'ignorance de l'esprit , en se donnant la peine de le cultiver. 3°. Aux passions du cœur , en les soumettant à la raison. 4°. Aux séditions des Villes , en s'attachant aux devoirs d'un bon Citoyen. 5°. Enfin aux discordes des familles , en évitant les querelles , les haines & les calomnies. Ses Disciples apportèrent tous leurs biens à un fonds commun. Ils méprisoient les plaisirs des sens , s'abstenoient de tout jurement , ne mangeoient rien qui eût été en vie , & croyoient à la Métempsychose.

plus éclairé ou plus heureux , la fit en quelque sorte descendre du Ciel , l'introduisit dans les Villes , l'obligea à se familiariser avec les hommes , & la rendit maîtresse de leurs sentimens & de leurs cœurs (a). Ces raisons le font regarder comme l'Instituteur de la Morale.

Ses disciples étendirent sa doctrine. *Aristipe* crut qu'on pouvoit la réduire à ces trois points. 1°. A bien distinguer le bien & le mal. 2°. A se dégager de la superstition & de la crainte de la mort. 3°. A se former des idées justes du vice & de la vertu. Cette doctrine bien entendue n'étoit que l'art de par-

(a) *Socrates primus Philosophiam devocavit à cælo & in urbibus collocavit , & in domos etiam introduxit & coegit de vita & moribus rebusque bonis & malis quærere.* Tuscul. quæst. Li. III, N. 8.

venir au bonheur , en se livrant à une douce volupté , & la conduite d'*Aristipe* étoit assez conforme à cette façon de penser. Ce Philosophe portoit des habits somptueux , & sa table étoit délicate. Il ne rougissoit pas de son assiduité chez la fameuse Courtisane *Laïs* ; & lorsqu'on lui en faisoit un crime , il répondoit : Je possède *Laïs* , mais elle ne me possède pas. Cela ne le justifioit pas aux yeux des vrais Sages.

*Diogène* , qui étudioit la Morale quand *Aristipe* la professoit , fut choqué de ce faste & de cette sensualité. Il pensa que la vertu pouvoit bien s'acquérir par les enseignemens , mais qu'un Philosophe devoit la communiquer par ses leçons. C'est pourquoi il méprisa la noblesse , les richesses , les titres & les rangs , parce que ces  
sortes

fortes de biens ne dépendent point de nous , & que nous ne devons estimer que ce qui est en notre pouvoir de posséder. Il n'ambitionna que le nécessaire. Une simple tunique & un manteau formèrent tout son vêtement. Il endossa là - dessus une besace & prit un bâton à la main. Son logement fut un tonneau. Peu inquiet sur les moyens de subsister , il se confia entièrement à la Providence , s'estimant très - heureux d'avoir *des miettes de pain* pour se nourrir , & de pouvoir se passer de ces raffinemens de mets dont se repaïssoient les Athéniens. Sa frugalité & son mépris pour tout ce qui s'appelle apprêts dans les repas , étoient portés à ce point de vouloir manger les mets crus , sans en excepter la viande. Afin d'accoutumer son ame aux maux auxquels elle est sujette par son union avec

le corps , il se rouloit pendant l'été dans le sable brûlant , & se couchoit sur la glace en hiver.

Après s'être ainsi bien éprouvé , *Diogène* joignit l'instruction à l'exemple. Il tança les Athéniens avec hauteur & sans ménagement sur leur mollesse , leur faste & leur sensualité ; & malgré ce ton dur & offensant , il parloit si bien , débitoit des choses si solides , & vivoit avec tant de régularité , qu'il se concilioit l'estime & le respect de ses Auditeurs. Ce n'est point , disoit-il , à vaincre des hommes inquiets & turbulens, que consiste la véritable gloire , mais à triompher de l'horreur de la pauvreté , de la crainte , de l'espérance , de la concupiscence , & de cet animal dangereux & séduisant , qu'on appelle la volupté. Il recommandoit après cela l'amour du travail , la

frugalité, & une grande attention à se veiller soi-même contre l'attrait des plaisirs (a). Toute sa morale

(a) Je fais qu'on a publié que la conduite de *Diogène* n'a pas été à cet égard conforme à ce discours, & comme on a depuis peu renouvelé ce reproche, le Lecteur ne désapprouvera peut-être pas que je l'examine, sans prendre d'autre parti que celui que la vérité pourra dicter.

On a accusé ce Philosophe de mener une vie honteuse & misérable; de satisfaire sans pudeur cette sorte de besoin qui naît de l'aptitude à la génération, & d'aller passer les nuits chez la *Laïs*. Quand on considère la vie de *Diogène*, & qu'on rapproche ces imputations de ses maximes & de son austérité, on n'a que deux partis à prendre : ou de mettre au rang des fables ce qu'on rapporte de sa Philosophie & de sa dureté envers lui-même, ou de taxer de calomniateurs ceux qui ont débité ces maximes odieuses, ou qui les ont écrites sans examen. Si on adopte le premier parti, il faut douter s'il y a jamais eu de *Diogène* dans le monde, & taxer effrontément de menteurs les plus respectables Historiens. Si au contraire

consistoit en maximes , dont voici les plus importantes.

on le rejette , les indécences de ce Philosophe doivent être mises sur le compte de la calomnie. Aussi les plus savans personnages ont pris le parti de *Diogène* ; & j'avoue que je cite avec joie Saint *Augustin* \*, dont l'autorité seule doit valoir en cette occasion une preuve complete de son innocence.

En effet , est - il vraisemblable qu'un homme qui prêchoit des mœurs sévères , qui vivoit durement & qui en faisoit parade , eût eu assez peu de jugement pour exposer en public ses foiblesses , si un génie de cette trempe avoit pu en avoir ? En vérité la méchanceté est bien aveugle. Quoi ! croira-t-on qu'un homme exténué par le jeûne & le mal-aïse , & surtout par l'étude & les réflexions , eût autant de tempérament qu'on lui en suppose ? *Sine Cerere & libero friget Venus* , disoient les Latins (*Terence*) ; & il est notoire que notre Philosophe buvoit de l'eau & mangeoit très-pen. A l'égard de *Laïs* , cette Courtisane ne recevoit per-

\* *De Civitate Dei* , Lib. XIV , C. 2,



1. Il est facile de devenir vertueux , lorsqu'on étudie & qu'on réfléchit.

2. Il n'y a rien dans la vie dont on ne puisse venir à bout par le travail , & qu'on ne puisse se procurer. Et les hommes qui l'ont négligé , ont toujours vécu malheureusement.

— 3. Le travail apprend à mépriser la volupté , & l'habitude de la mépriser rend ce mépris très-agréable.

sonne chez elle qu'on ne la payât bien : *Aristipe* même , ce Philosophe galant & aimable , achetoit chèrement ses faveurs. Comment auroit-elle donc reçu *Diogène* , vêtu mal proprement , sec & décharné , & ce qui est essentiel , n'ayant pas le sou ? D'ailleurs M. *Brucker* a prouvé solidement que ce Philosophe étoit presque décrépît , lorsque *Laïs* vint à Corinthe \*.

\* *Jacobi Bruckeri Historia critica Philosophia.*

4. Il faut attribuer plus de choses à la nature qu'à l'art.

5. Sans la loi il n'y auroit point de société ; & sans un plein exercice de cette loi , il n'y auroit point de Citoyens. Car sans un bon Gouvernement , il n'y auroit point d'Etat , & tout seroit dissolu.

6. Il faut mépriser les distinctions & la vaine gloire , qui sont les instrumens & les pièges du vice.

7. Il n'y a qu'une société ou qu'une partie dans le monde , c'est celle qui est juste ou gouvernée par de sages loix.

8. Le but de la Philosophie (c'est-à-dire de la Morale) est de se mettre au dessus des chagrins & des plaisirs.

9. L'avantage qu'on retire de la Philosophie , c'est d'être prêt à tout événement.

10. Ceux-là font insensés , qui estiment la vertu , la prêchent & ne la pratiquent pas.

Les successeurs de *Diogène* adoptèrent bien ses principes , mais ils ne furent pas curieux d'imiter sa conduite. Moins Philosophes que lui , ils crurent que la Sagesse pouvoit s'allier avec les douceurs de la vie. *Platon* même , surnommé le divin , aux satisfactions de l'étude , joignit les plaisirs des sens. *Démocrite* , qui vint ensuite , prétendit que ces plaisirs ne pouvoient point former la félicité de l'homme. Il soutint que le souverain bien consiste dans la tranquillité de l'esprit & dans l'amour de l'étude , & il se moqua de ceux qui le cherchoient ailleurs.

Ce précepte étoit fort vague. Car qui est-ce qui peut donner cette tranquillité de l'esprit , & que faut-

il faire pour se la procurer ? C'est ce que ne disoit pas *Démocrite*. Le fameux *Epicure* voulut le savoir & l'apprendre aux hommes. Livré à ses réflexions, il découvrit ces maximes.

1°. Fuyez le tumulte des affaires, & préférez une heure de vie bien ménagée, aux flatteuses chimères de l'ambition.

2°. Cachez votre vie, c'est-à-dire, mettez vos foiblesses à couvert des yeux du vulgaire.

3°. Evitez la douleur & toutes les fortes de peines.

4°. Aux plaisirs délicats de l'étude, mêlez les plaisirs vifs des sens.

5°. Coupez le sérieux de la méditation par une conversation agréable.

Cette doctrine est sans doute celle du vrai Sage. Mais parce qu'elle fait consister le bonheur

dans la jouissance des plaisirs , on  
 pensa qu'elle conduisoit à la vo-  
 lupté. On décria même *Epicure*  
 comme un libertin , quoiqu'il ait  
 vécu peut - être plus austèrement  
 qu'aucun Philosophe. Il se conten-  
 toit de pain & d'eau dans ses re-  
 pas. Et on trouve dans une de ses  
 Epîtres , qu'il prie un de ses amis  
 de lui envoyer un peu de fromage  
 chyteredien pour augmenter son  
 ordinaire. Aussi Saint *Augustin* dit  
 qu'il eût préféré ce Philosophe à  
 tous les autres , s'il avoit cru l'ame  
 immortelle , & des récompenses  
 ainsi que des supplices dans l'autre  
 vie (a).

L'abus qu'on fit de la Morale

(a) *Epicurum accepturum fuisse palmam  
 in animo meo , nisi ego credidissem post  
 mortem restare animæ vitam & tractus  
 meritorum , quod Epicurus credere noluit.  
 Conf. L. VII, C. 16.*

d'*Epicure*, dégénéra bientôt en licence. Un génie ferme & vigoureux, qui naquit en Chypre, *Zenon*, entreprit d'opposer une digue à ce débordement. Il comprit qu'il n'étoit pas nécessaire de recommander aux hommes la jouissance des plaisirs du corps ; qu'ils n'y étoient que trop portés ; & que si on ne les proscrivoit pas absolument ces plaisirs, ils absorberoient tout-à-fait les satisfactions de l'esprit, & rendroient l'homme malheureux. Rappellant la morale & la vie de *Diogène*, il voulut encore enchérir sur son austérité. Il se condamna d'abord à ne manger que des légumes & à ne boire que de l'eau. Il établit ensuite que le Sage pouvoit bien attendre de Dieu les richesses, la santé & les prospérités de la vie ; mais que du reste c'étoit à lui de se rendre vertueux,

équitable , humain ; parce que , selon *Zenon* , la vertu n'est jamais un don du Ciel (a). Il ajoutoit qu'un Philosophe devoit être au-dessus des passions , & mépriser également le plaisir & la douleur. Au milieu des plus cruels tourmens , & dans le taureau même de Phalaris , il prétendoit qu'il ne souffroit rien , ou du moins qu'il devoit dire , que cela est agréable , que je ne souffre point ! *Quam suave est hoc , quam hoc non curo !* Cette force d'esprit nécessaire pour se mettre au-dessus de la douleur , est ce qu'on appelle une vertu stoïque. *Zenon* en la prêchant , n'oublioit pas que le Sage est homme , & que par là il est né sensible aux tourmens & aux plaisirs ; mais il vou-

(a) *Horace* a dit : *Det vitam , det opes , æquum mihi animum ipse parabo.* Liv. I, Ep. 18.

loit que les maux ne pussent l'affliger; qu'il se roidît contre les charmes de la volupté, & qu'il contrebalançât les misères & les afflictions de la vie, par la satisfaction que devoit lui procurer ce témoignage infiniment agréable, qu'il pouvoit se rendre, de ne dépendre que de lui. Le Sage, disoit-il, est véritablement libre & même souverain, parce que rien ne peut le surpasser. Il est toujours content sans le secours des objets extérieurs; (*Sapiens se ipso contentus est.*) Son esprit tient tout de lui-même (*ex se totum est.*) Jupiter même n'est ni plus puissant ni plus heureux que lui. Sa Philosophie le rend en quelque sorte égal aux Dieux. Quel avantage peut avoir en effet la Divinité (si l'on en croit *Zenon*) au-dessus d'un homme de bien? Il n'en a point d'autre que d'être vertueux.



plus long-temps. Les Dieux doivent leur sagesse à leur propre nature, & le Philosophe à ses réflexions. Celui-ci tient d'eux le don de la vie, & de la Philosophie le bon usage qu'il en fait. Or autant que le bon usage de la vie est au-dessus de la vie même, autant l'obligation qu'il a à la Philosophie (c'est-à-dire la Morale) est plus grande que celle qu'il a aux Dieux. Enfin le Sage de *Zenon* n'est plus comme suppliant en présence du Créateur, mais comme égal. Il prend son repos avec lui-même, en se livrant à ses pensées : *acquiescit sibi, cogitationibus suis traditus* (a).

C'étoit sans doute pour faire voir l'excellence de la Sagesse, que les Stoïciens faisoient sonner

(a) Voyez les Epîtres de *Sénèque*.

si haut les avantages de celui qui la possède. Elle lui tient lieu de tout, disoient-ils. Elle lui sert de bouclier contre toutes les adversités de la vie, & l'élève en quelque sorte au-dessus de l'humanité. Rien n'est assurément plus noble, plus grand, plus sublime. Si quelque chose peut être reprehensible dans cette Morale, c'est d'y voir établir l'homme spectateur de son mérite & l'admirateur de sa vertu. Cela est un peu vain. Mais l'orgueil est une passion si chérie de l'homme, qu'on ne pouvoit mieux lui inspirer l'amour de la sagesse, qu'en le flattant de ce côté-là.

Quoi qu'il en soit, on ne crut pas qu'on pût enseigner une plus belle morale. Presque tous les Philosophes qui succédèrent à *Zénon*, l'adoptèrent. Elle fut mise en pratique par les Romains. On lui doit

même ces actions héroïques qui illustrèrent jadis la Capitale du monde , & que nous admirons tant aujourd'hui. Cependant tous ces préceptes des anciens ne donnoient pas une notion bien exacte de la vertu. Y a-t-il une vertu absolue , ou n'appelle-t-on ainsi que ce qui est utile à la patrie ? C'est là une question que les modernes se sont proposé de résoudre.

Ils ont examiné ce que nous devons au Tout-Puissant , à nous-mêmes & aux autres. Ils ont donné des définitions exactes du mérite & de la vertu , du bien & du mal moral ; développé les dérèglemens de l'esprit & les vices du cœur ; indiqué les moyens de se délivrer des uns & des autres ; prescrit la conduite qu'on doit tenir pour bien vivre avec soi & avec ses concitoyens ; enfin ils ont réduit la sa-

geffe en art. La feule chofe qu'on pourroit défirer aujourd'hui , ce feroit qu'on réunît leurs principes pour en former une fcience bien liée. Car la Morale , fuivant la penfée d'un grand Philofophe (a), » eft capable de démonftration auffi » bien que les Mathématiques , » puisqu'on peut connoître parfaitement & précifément l'effence » réelle des chofes que les termes » de Morale fignifient , par où » l'on peut découvrir certainement » qu'elle eft la convenance ou la » difconvenance des chofes mêmes, » en quoi confifte la parfaite con- » noiffance.

C'eft donc une chofe à faire qu'un cours de Morale démontré

(a) Loke. Voyez l'*Effai philofophique concernant l'entendement humain*. Tom. III, page 336 de la quatrième édition in - 12.

géométriquement. Mais les hommes en deviendroient-ils plus sages ? Il y a tout lieu d'en douter. En effet, le plus grand nombre, dit *Montagne*, reçoit les avis de la vérité & ses préceptes comme une monnoie courante sans examen ; & au lieu de s'en servir pour régler ses mœurs, ou il les oublie, ou il en remplit sottement sa mémoire. On lit un livre pour s'amuser un moment, & non pour s'instruire & pour se corriger. Les plus beaux préceptes ne germent que dans peu de têtes. L'orgueil, qui est le vice capital de l'homme, élève le sot même au-dessus des plus grands génies. Le besoin & l'humiliation pourroient bien le rendre docile à l'instruction, si dans cet état cet orgueil ne lui inspiroit point le désir de se rendre puissant. Afin de lui applanir le chemin de la for-

tune , il lui couvre la honte des  
 moyens. Dès - lors , comme l'ob-  
 serve avec tant de jugement un des  
 plus grands Orateurs de ce siè-  
 cle (a) , il regarde ces vertus ro-  
 maines , qui ne veulent rien de-  
 voir qu'à la probité, à l'honneur &  
 aux services , comme des vertus  
 de roman & de théâtre , & croit  
 que l'élévation des sentimens pou-  
 voit faire autrefois les héros de la  
 gloire, mais que c'est la bassesse &  
 l'avilissement qui font aujourd'hui  
 ceux de la fortune. » Le crime qui  
 » l'élève est pour lui (l'orgueilleux  
 » ou l'ambitieux ) une vertu qui  
 » l'annoblit. Ami infidèle , l'amitié  
 » n'est plus rien pour lui, dès qu'elle  
 » intéresse sa fortune : mauvais ci-  
 » toyen , la vérité ne lui paroît es-

(a) Le P. *Maffillon*. Voyez dans *le petit*  
*Carême* le Sermon sur la tentation des  
 Grands.

» timable qu'autant qu'elle lui est  
 » utile : le mérite qui entre en con-  
 » currence avec lui , est un ennemi  
 » auquel il ne pardonne point : l'in-  
 » térêt public cède toujours à son  
 » intérêt propre : il éloigne des su-  
 » jets capables , & se substitue à  
 » leur place : il sacrifie à ses jalou-  
 » sies le salut de l'Etat ; & il ver-  
 » roit avec moins de regret les af-  
 » faires publiques périr entre ses  
 » mains , que sauvées par les soins  
 » & les lumières d'un autre (a).

On sent la suite de ce désordre :  
 mais ceux qui pourroient y apporter  
 du remède , le tiennent ordinaire-  
 ment pour chimérique. Ils regar-  
 dent toutes ces vérités comme de  
 belles paroles qui ne méritent  
 qu'une attention momentanée. Ils  
 ne s'occupent que de pourvoir à la

(a) *Ubi supra.*

subsistance de l'homme, & ils n'appellent utiles que les sciences qui ont cette subsistance pour objet. Quant à l'art de le rendre sage & vertueux, il leur paroît absolument superflu. De sorte que l'Etre raisonnable, qui fait parade de son esprit & de ses lumières, ne parle plus que de ce corps matériel, qui l'identifie avec les plus vils animaux. Richesses & population, voilà l'objet de ses vœux. Cependant qu'importe à l'humanité que la terre soit moins peuplée qu'elle ne l'est, pourvu que les mortels qui resteront soient plus parfaits, c'est-à-dire, ayent plus d'élévation dans le génie, plus de vertus dans le cœur, plus de sensibilité dans les organes? Le grand malheur, quand on comptera dans le monde un tiers de moins d'hommes qu'on n'en compte aujourd'hui! L'essentiel est



que ceux qui existent, s'unissent, se chérissent réciproquement, & concourent tous à leur souverain bien. Nous ne sommes pas nés pour ne songer qu'à notre nourriture, mais pour acquérir des perfections qui nous mettent en état de nous rapprocher de l'Etre suprême, à qui nous devons tout ce que nous sommes, & dont la connoissance peut seule faire notre véritable félicité. A l'égard de notre entretien, c'est l'ambition & l'avarice qui causent la misère & la pauvreté; car quand on vivra simplement & qu'on se contentera du nécessaire, on verra par-tout l'abondance & la paix.

C'est ce dont jugèrent les Egyptiens & les Asiatiques, lorsque les Philosophes leur eurent enseigné la Morale. Avant qu'ils eussent paru, on n'étoit occupé que de l'agriculture & du commerce, & cette

unique occupation avoit causé les plus grands désordres. Voici ce que l'Histoire nous apprend à ce sujet.

» En Egypte , la fainéantise avoit  
 » pris la place du travail , la super-  
 » stition celle de la Morale : le luxe  
 » avoit étouffé la vertu. L'Asie n'é-  
 » toit pas moins gâtée. L'Empire  
 » des Assyriens , des Caldéens ou  
 » des Babylonien , celui des Me-  
 » des & de tous les moindres Royau-  
 » mes qui leur étoient tributaires ,  
 » ne faisoient paroître que de l'or-  
 » gueil & de la volupté : les vices  
 » n'y étoient pas seulement souf-  
 » ferts , ils y étoient même adorés :  
 » les Rois n'étoient occupés que  
 » de leur pouvoir despotique ; &  
 » les peuples qui vivoient dans la  
 » servitude , n'avoient ni élévation  
 » pour les sciences , ni goût pour  
 » autre chose que pour ce qui pou-  
 » voir flatter leurs sens , & leur pro-

» curer une funeste félicité dans  
 » l'oubli de leurs misères (a).

Les Sages parlèrent, on les écouta ; & voilà tout-à-coup une réforme générale dans les mœurs. On chérit la paix , on se prêta des secours mutuels , & chacun se regarda comme frère. Dès-lors il y eut une parfaite harmonie entre les Particuliers & le Corps de l'Etat. On ne connut plus de biens & de maux que ceux de la Patrie. Les pères nourrissoient les enfans dans cet esprit ; & les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la Patrie comme une mère commune , à qui ils appartenoient encore plus qu'à leurs parens. Ce n'étoit plus pour l'homme riche & puissant qu'on avoit de la considération ou du respect ; mais pour le bon citoyen ,

(a) *Histoire des sept Sages* , par M. de Larrey , seconde partie , page 390.

pour celui qui se regarde toujours comme membre de l'Etat , qui se gouverne par les loix , dont la probité & la justice règlent toutes les actions , & qui rapporte tout au bien public (a).

Ce ne fut pas seulement en enseignant la Morale que les Philosophes produisirent ce changement , mais en perfectionnant aussi la Législation. *Lycurgue* , célèbre Législateur de Lacédémone , commença par blâmer le luxe. Il tâcha d'éloigner les Lacédémoniens de la volupté , en leur en faisant perdre la pensée , & en leur ôtant les moyens de s'y livrer. A cet effet , il recommanda le travail , & ne laissa personne oisif. Il voulut qu'on élevât les enfans durement , afin de les y accoutumer de bonne heure ; &

(a) *Ubi supra* , pag. 391 & 392.

## PRELIMINAIRE. xlix

pour les rendre forts & courageux , il ordonna que les jeunes filles fissent les mêmes exercices que les jeunes garçons. Il endurcissoit leur corps en les exerçant à la course , à la lutte , à lancer le javelot. Il prétendoit par là que le fruit qu'elles concevroient dans la suite trouvant un corps robuste & vigoureux , y prendroit de plus fortes racines , & qu'elles-mêmes fortifiées par ces exercices , en auroient plus de facilité , de force & de courage pour résister aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher même toute sorte de délicatesse , il fit une loi qui les obligeoit à paroître en public toutes nues de même que les jeunes garçons , & à danser devant eux dans cet état à certaines fêtes solennelles. Elles étoient chargées de se moquer de ceux d'entre ces jeunes gens qui n'a-

voient pas fait leur devoir, & de louer & fêter les autres qui avoient bien mérité de la Patrie. Cela rendoit ceux-ci fiers, & ceux-là honteux. Il résultoit de-là de plus grands effets que les plus fortes remontrances n'en auroient pu produire, d'autant mieux que le tout se passoit en présence des Citoyens, des Sénateurs & des Rois mêmes.

Comme le but de *Lycurgue* étoit d'avoir des hommes robustes, il enjoignoit aux maris de ne s'approcher de leur femme qu'à la dérobée, & de se lever de cette table avec une partie de leur appétit. Par cette même raison, il permettoit aux vieillards qui avoient une jeune femme, de la communiquer à un jeune homme bien fait. Il autorisoit même les femmes à passer du lit de leur mari dans celui de leurs amans. Persuadé que l'amour

tout seul feroit ce commerce , & qu'il ne s'exerceroit qu'entre de jeunes personnes des deux sexes également bien faites , il en concluoit que les enfans qui en naîtroient auroient tout l'avantage du corps , de l'esprit & du cœur , que la nature & l'amour unis ensemble sont capables de former (a). C'étoit ici une pure conjecture , qui n'avoit point assez de poids pour autoriser l'adultère. On a beau dire que *Lycurgue* , tout occupé de son zèle pour la Patrie , ne songeoit qu'à lui procurer de braves citoyens ; cette raison ne suffit pas pour permettre de blesser la pudeur & de refroidir l'union conjugale (b). Il est vrai que ce Légillateur ne croyoit

(a) Voyez la vie de *Lycurgue* dans *Plutarque*.

(b) Voyez les Remarques de M. *Dacier* sur la vie de *Lycurgue*.

point que ce qui étoit utile à la Patrie , dût être mal-honnête ; & il estimoit qu'un des plus grands avantages qu'elle pût recevoir d'une bonne Législation , c'étoit une féconde & vigoureuse postérité.

Cependant cette Législation ne touchoit pas aux mœurs. Or ce n'est point assez d'indiquer les moyens de former les hommes forts & vigoureux : l'essentiel est de les rendre sages & vertueux. C'est aussi à quoi s'attacha le second Législateur de l'Antiquité. *Solon* ( c'est le nom de ce Législateur ) commença par exhorter à se donner de garde de soi-même. Il recommanda ensuite qu'on souffrît plutôt le dommage, que de le réparer par un gain fordidé ; qu'on n'insultât point aux malheureux ; qu'on ne se laissât point dominer par l'envie ; qu'on ne souhaitât pas l'impossible ; qu'on



aimât la paix & qu'on obéît aux loix. Son grand principe étoit de mettre en grande considération la vertu & la probité , avant que de faire aucun Règlement. Car à quoi servent les loix , disoit *Solon* , chez un peuple corrompu par le luxe & par les délices ? Ce sont des toiles d'araignées , où il n'y a que les moindres mouches qui s'y prennent : les plus grosses les rompent & passent au travers. Voilà pourquoi il n'estimoit rien de saint que la vertu & la probité ; & il en préféroit la garantie aux sermens les plus solennels. Quant à ses loix , deux grandes maximes en formoient la base. La première est , que pour commander , il faut avoir appris auparavant à bien obéir : & la seconde . qu'on doit moins avoir égard à l'agréable qu'à l'honnête , & faire

toujours dominer le goût du dernier sur l'autre (a).

Tous ces préceptes sont utiles ; mais ils n'enseignent point les devoirs réciproques des hommes en société, & les moyens de vivre en bonne intelligence & en paix. Cette paix si estimable, forme sur-tout le vœu du Législateur. Aussi le premier d'entre les Législateurs modernes, a recherché avec soin le droit de la guerre & de la paix. Des principes les plus sains de la Morale, il a déduit des règles sûres pour la conserver au-dedans & au-dehors, & a fixé les cas où il est permis de prendre les armes, afin de contenir ceux qui veulent la troubler. Le second Législateur moderne s'est proposé de remonter

(a) Voyez la vie de *Solon* dans *Diogène de Laërce*,

à l'origine du Droit de la Nature & des Gens. Il a établi les devoirs de l'homme & du citoyen , & a prescrit les règles les plus efficaces pour conserver une société heureuse & durable. Enfin on doit au troisième les principes philosophiques des Loix , c'est-à-dire la découverte de propositions d'une vérité immuable , qui servent à diriger les actes volontaires de notre ame ; indépendamment de toute loi civile. Il ne restoit plus qu'à exposer les obligations du Chef d'une société , afin d'avoir un corps complet de Législation ; & c'est ce qu'a fait avec succès le dernier Législateur moderne.

Heureux les peuples où cette théorie du gouvernement sera réduite en pratique ! Plus heureux encore le Souverain qui ne s'occupera que de ce soin ! Aux plaisirs

déliçats des sens , il joindra les satisfactions exquisés de l'esprit. S'il travaille à la félicité de ses sujets , ceux-ci de leur côté n'auront rien de plus à cœur que de contribuer à la sienne. Instruits de leurs devoirs , ils sauront que pour parvenir au souverain bien , il faut vivre dans une parfaite union , dans une bonne intelligence , & se réunir à son chef. Leur politique ne consistera pas à se tromper les uns les autres ; mais à faire grace aux foiblesses humaines , & à gémir en secret de leurs infirmités. Du reste , amis de la vérité , ils la diront hardiment ; & comme la vérité est constante & permanente , leur union & les douceurs qui en résultent , seront éternelles. Le luxe dépérira , parce que la probité , le mérite & la vertu seront seuls en considération. On ne reconnoîtra d'autre su-

périorité que celle des talens de l'esprit & des qualités du cœur ; & la justice pefera également dans fa balance les intérêts du puiffant & du foible.

Ces chofes font fans doute trop belles pour qu'on les voie jamais arriver. Il n'y a que les gens éclairés qui puiffent les faire valoir ; & malheureusement ils ne forment pas le plus grand nombre. Les autres les eftimeront chimériques. Ceux-ci, bien loin de penfer que la vérité doive être dans la bouche de ceux qui gouvernent un Etat, s'imaginent au contraire que la politique par laquelle on doit conduire les hommes , n'est que l'art de les tromper. Cela eft dans l'ordre. L'ignorance eft la mère du menfonge ; & par conféquent la finesse , la difsimulation , la fourberie , doivent être l'apanage des petits efprits.

Tout ce que pourront leur dire les plus grands Philosophes , passera pour des spéculations arides , qui ne sont bonnes que dans le cabinet. S'ils ont la force en main , ils croiront avoir de grandes lumières ; & la facilité de faire exécuter leurs volontés , les rendra à leurs yeux justes & salutaires. Des guerres naîtront de cet aveuglement ; les divisions s'accroîtront ; les malheureux se multiplieront ; le mérite & la vertu seront opprimés ; & l'humanité souffrira. Quel parti doit prendre le Sage dans ce temps fâcheux ? C'est de redoubler d'ardeur pour éclairer les hommes ; de ne point mollir dans ses instructions ; de respecter toujours la puissance , quelque égarée qu'elle puisse être ; de ne cesser de mettre ses devoirs au jour ; enfin lorsque la prudence l'oblige absolument à se taire , de

s'envelopper dans le manteau de sa vertu ; & s'il faut nourrir quelque passion pour soutenir son ame en cet état de contrainte , de souhaiter comme *Plin*e le jeune , ou de faire des choses dignes d'être écrites , ou d'écrire des choses dignes d'être lues.



---

# TABLE

## DES PHILOSOPHES

*Contenus en ce Volume.*

MONTAGNE,	page 11
CHARRON,	31
GROTIUS,	79
LA ROCHEFOUCAULT,	137
PUFENDORFF,	155
CUMBERLAND,	205
LA BRUIERE,	231
DUGUET,	253
WOLLASTON,	297
SHAFTESBURY,	333

HISTOIRE

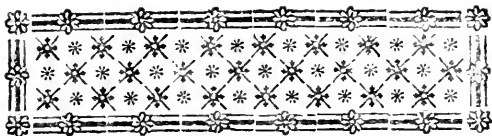






E. F. B.

Montaigne



# HISTOIRE

D E S

## MORALISTES

E T

## DES LÉGISLATEURS

## MODERNES.

---

*MONTAGNE. \**



QUAND *Démocrite* considéroit les bizarreries & les disparates des hommes; qu'il examinoit leurs folies, leurs préjugés & leurs travers, il ne pouvoit s'empêcher de rire.

\* *Scævola Sammarthani elogiorum*, Lib. 2. *Thuari Hist.* Tom. 5. *Lettres de Pasquier à M. Pelgé*, Liv. 13. Lett. 1. Dissertation critique par *Bazac*, 19 & 20. Sommaire sur le récit de la vie de *Michel*, Seigneur de *Montagne*. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Français* Illustrés par le P. *Niceron*, Tom. XVI. Et ses ouvrages.

Tome II.

A

C'étoit , selon lui , le spectacle le plus réjouissant dont un Sage peut jouir. Rien n'est plus amusant en effet que de voir la gravité que les hommes affectent dans toutes leurs manières ; l'air d'importance qu'ils donnent à des choses de pure convention ou de caprice ; combien ils font valoir les plus petits avantages ; les distinctions qu'ils attachent à des marques puériles ; la vanité qu'ils tirent de leurs foibles connoissances ; le ton décisif avec lequel ils jugent des matières sur lesquelles ils n'ont que des lumières bornées ; enfin les soins infinis qu'ils se donnent pour chercher des biens imaginaires , & pour former des projets dont l'exécution demanderoit des siècles. Il n'y a point de Philosophe qui ne trouve fort comique , par exemple , la supériorité que prend vis-à-vis d'un autre homme , un personnage élevé par hasard , ou par emprunt ; la bonne opinion que cette élévation donne à ce personnage de lui-même , & la fatuité avec laquelle il accueille ceux qui lui parlent , quoiqu'ils végètent comme lui , & qu'ils pensent peut-être mieux. Le monde est plein de ces sortes de gens , qui jouent tous à peu près le même rôle dans leur état , & dont l'ensemble forme une sorte de Comédie

fort divertissante. *Démocrite* en rioit, & il avoit raison. Ce font ici des écarts de l'imagination, qui est une folle très-capable par conséquent de divertir.

Mais si l'on jette les yeux sur les vices du cœur, on se sent ému d'une manière bien différente. L'acharnement des hommes les uns contre les autres, leurs querelles, leurs perfidies, leurs ruses, leurs dissimulations, leurs noirceurs, leurs trahisons, leur ingratitude, l'abus qu'ils font des choses les plus sacrées & les plus respectables, en un mot toutes leurs méchancetés n'excitent plus que des gémissemens. Un être capable de réflexion ne peut s'empêcher de s'attendrir sur cette dépravation. *Héraclite* n'y pensoit jamais sans verser un torrent de larmes. Dans l'examen de l'homme, il n'étoit affecté que des vices du cœur, tandis que *Démocrite* ne faisoit attention qu'aux défauts de l'esprit.

Les uns & les autres forment les maladies de l'ame. La morale est l'art de les guérir. Elle a pour objet de délivrer l'esprit de toutes les petitesesses qui l'obsèdent, de tous ses préjugés, & de déraciner du cœur toutes les mauvaises inclinations. Son but est premièrement d'indiquer la route qu'on doit tenir pendant

le cours de la vie , pour bien vivre avec soi-même ; & en second lieu , de faire naître les sentimens d'humanité, d'amour, de sociabilité & de justice. Les Sages de l'Antiquité ont donné là-dessus de très-belles maximes. Ils ont dit & fait à cet égard tout ce qu'on pouvoit dire & pratiquer. Mais ces maximes sont des instructions ferrées , que les gens du monde lisent d'autant moins volontiers , qu'ils dédaignent les moralités proprement dites. Pour les leur faire goûter , il falloit faire un tableau général des imperfections de l'homme , peindre ses mœurs , ses inclinations & ses foiblesses ; avouer ingénument les siennes propres ; enfin , prendre le ton de Moniteur plutôt que celui de Précepteur du Genre humain. C'est ce que fit aussi le premier Moraliste qui a paru à la renaissance des Lettres. C'étoit un homme gai , aimable , judicieux & éclairé , qui voyoit bien , & qui écrivoit de même. Sans pleurer ni sans rire , il observoit les hommes , & tenoit un registre de ses observations. Il a composé de cette manière un cours de morale qui ressemble assez à une galerie de portraits. On y voit des originaux de toutes les espèces. On le trouve lui-même dans cette galerie ;

& cette façon d'instruire a un air d'aisance & de familiarité qui ne choque personne. On reconnoît que c'est un véritable ami des hommes, qui leur dit de bonnes vérités sans les offenser. Mais on jugera mieux de sa méthode, quand on aura lu l'histoire de sa vie.

*Michel* DE MONTAGNE naquit en Périgord, dans un Château dont sa famille portoit le nom, en 1533, le dernier jour de Février, entre onze heures & midi. Son père, qui étoit bon Gentilhomme (a), prit un soin extrême de son éducation. Il commença par lui inspirer de bonne heure des sentimens d'humanité. Il le fit tenir sur les fonts par des personnes de la condition la plus abjecte. Il l'envoya ensuite nourrir dans un petit Village chez de pauvres payfans, & il le laissa long-temps avec eux, afin de l'accoutumer à une vie frugale & grossière. Le jeune MONTAGNE prit tellement le goût de cette manière de vivre de sa nourrice, que retourné chez

(a) On lit dans l'*Scaligerana Secunda* une anecdote à ce sujet, qu'on ne conçoit pas : c'est que son père étoit *Vendeur de Harengs*. Veut-on faire entendre par là que son père n'étoit que Marchand ? Ce seroit une grande fausseté, comme on le verra par la suite. Ou bien cela signifieroit-il que son père commerçoit ? Mais *M. de Montagne* étoit fort riche, & a toujours vécu noblement.

son père, il refusoit les choses que les enfans aiment ordinairement avec passion, comme sucre, confitures, & généralement tout ce qu'on appelle *bonbons*.

Après avoir rendu son enfant doux & affable envers les gens qui étoient au-dessous de lui, & l'avoir accoutumé à vivre avec des alimens communs, M. *de Montagne* songea à former son esprit. Il fit à cet effet des recherches convenables pour lui procurer l'instruction des personnes les plus doctes. Son dessein étoit de lui faire apprendre le Latin avant même qu'il fût le François. Il connoissoit les longueurs & les difficultés qu'on trouve dans l'enfance à apprendre ces deux langues en même temps; & il crut que si son fils savoit une fois le Latin, qui est une langue morte, il lui seroit aisé de savoir le François, qu'il seroit obligé de parler continuellement en entrant dans la société de ses compatriotes. Cette pensée lui plut si fort, qu'il voulut la mettre à exécution. Il falloit pour cela confier l'éducation du jeune MONTAGNE à un homme qui ignorât la langue Française, & qui entendît très-bien la Latine. C'est ce qu'il trouva heureusement en Allemagne. On lui indiqua dans ce pays un Savant qui ne parloit que Latin ou



Allemand. M. *de Montagne* n'oublia rien pour se l'attacher, & il y parvint. Il défendit après cela à tous ceux qui verroient son fils, de lui parler autrement qu'en Latin; & il apprit à son épouse & à ses domestiques assez de mots latins, pour qu'ils pussent entendre les demandes que cet enfant pourroit leur faire, & auxquelles ils seroient obligés de répondre. Par cet arrangement, le Latin fut la première langue qu'apprit MONTAGNE; de sorte qu'à l'âge de six ans il n'entendoit point du tout ni le François ni le Perigordin. Ainsi, sans art, sans livres, sans préceptes & sans châtimens, il parloit aussi purement Latin que son Précepteur. Lorsque celui-ci lui donnoit des thèmes pour lui apprendre la Grammaire de la langue, il lui dictoit quelques phrases de mauvais Latin, & le jeune écolier étoit obligé de les tourner en bon Latin.

Son père voulut qu'il apprît aussi le Grec. Il lui en donna lui-même des leçons, non par forme d'instruction, mais comme un simple amusement. Il lui enseigna les déclinaisons en badinant avec lui. C'étoit une sorte d'exercice qui devenoit plutôt un jeu qu'une étude sérieuse. Il avoit pour principe de n'inspirer aux enfans l'amour des connoissances, qu'en

leur en faisant naître la volonté & le désir. Il vouloit aussi qu'on les élevât avec douceur & liberté. Son attention étoit même si grande à cet égard envers son fils, qu'il évitoit avec soin ce qui pouvoit altérer en lui les sentimens d'une tranquillité aimable. Quand il dormoit plus qu'à l'ordinaire, il le faisoit éveiller doucement, & souvent même au son de quelque instrument, pour ne pas troubler cet heureux équilibre. Enfin ce père tendre l'éleva avec des attentions infinies tant qu'il fut auprès de lui. Mais l'usage établi en son temps étoit de ne pas laisser les enfans dans la maison paternelle, dès qu'ils n'étoient plus dans l'adolescence.

M. de Montagne se conforma à regret à cet usage. Il envoya le sien au Collège de Guyenne, qui étoit très-florissant. Notre jeune écolier n'y brilla pas beaucoup. De tous les livres qu'on lui mit entre les mains, les *Métamorphoses d'Ovide* fut presque le seul qui l'affecta. Il le lisoit avec un plaisir infini, & il sacrifioit ordinairement à cette lecture le temps destiné à la récréation. Ce recueillement & cette indifférence pour les exercices du corps, le firent passer pour nonchalant. Les personnes chargées de son éducation, craignirent que malgré leurs soins,

leur élève ne fût un jour qu'un homme inutile. On remarquoit bien de temps en temps en lui des traits qui déceloient beaucoup d'esprit ; mais il paroïssoit plus porté au repos qu'au travail.

Il sortit du Collège après y avoir achevé ses études. Il n'avoit encore que treize ans. Son père, qui le destinoit à la robe, le fit étudier en Droit, & il le fit ensuite recevoir Conseiller du Roi au Parlement de Bordeaux. MONTAGNE exerça cette Charge jusqu'à la mort de son frère aîné, qui arriva quelques années après qu'il en fut pourvu. Héritier par là des biens & des titres de sa famille, il crut que le parti de l'épée lui convenoit mieux que celui de la robe. Son humeur folâtre & un peu libertine se trouvoit trop gênée par la gravité qu'exige la Magistrature. Il étoit obligé de s'observer pour se conformer à son état, & cette contrainte étoit un supplice pour lui.

Devenu ainsi libre, sans soins & sans embarras, il se livra sans réserve à ses goûts & à ses penchans. Il aimoit les plaisirs vifs & une grande aisance dans le commerce de la vie, & il ne se gênoit à cet égard en aucune façon. Il n'observoit pas même les usages les plus reçus sur les vêtemens. De son temps on ne portoit

que des habits de couleurs mêlées, comme gris, brun, canelle, &c. Mais notre Philosophe bravoit gaiement cette coutume. Il paroissoit aujourd'hui avec un habit blanc, demain en habit verd, &c. Cette singularité passoit dans le monde pour ridicule : il le savoit, & il s'embarassoit fort peu de ce qu'on pouvoit dire, pourvu que sa fantaisie fût satisfaite.

Cette vie particulière & nullement conforme à celle des autres hommes, fit craindre que MONTAGNE n'abandonnât les biens de son père & de sa famille, s'il lui prenoit envie de courir le monde. Pour le fixer, on songea à le marier, quoique son éloignement pour le mariage fût tel, qu'il auroit plutôt refusé d'épouser la *sagesse même*, que de contracter aucun engagement. Cependant on fit si bien, qu'il se laissa conduire. Ses amis, qui le connoissoient un peu libertin, avoient tout lieu de craindre qu'il ne vécût pas régulièrement avec son épouse; mais il observa les loix du mariage plus sévèrement qu'il n'avoit lui-même promis & espéré.

Il avoit alors 33 ans. Ce fut à peu près dans ce temps-là que son père mourut. Il lui laissa la Terre de Montagne, & lui prédit, avant d'expirer, qu'il la ruinerait infailliblement. Cette prédiction

ne se vérifia pas. Les goûts de MONTAGNE étoient paffagers. Cet homme , qui étoit auparavant fi ami de la liberté & de l'indépendance , devint tout d'un coup ambitieux & paffionné pour les diftinc-tions. Il fe produifit à la Cour ; & là , en fouple Courtifan , il poftula vivement & obtint le Collier de Saint Michel , qui étoit l'Ordre unique du Roi. Flatté par ce fuccès , il oublia qu'il étoit Philofophe. L'éclat de ce qu'on appelle honneurs dans le monde , l'éblouit , & il ne fongea qu'à les accumuler fur fa tête. A cet effet , il alla à Rome pour demander au Pape une Bulle authentique de Bourgeoifie Romaine , laquelle lui fut accordée de la manière la plus gracieufe. \*

Pendant qu'il étoit en Italie , les Offi-ciers Municipaux de Bordeaux l'éluèrent Maire de cette Ville. On lui fit part de cette élection ; mais MONTAGNE , qui ne croyoit pas que cette Charge fût digne de lui , la refufa. On lui repré-senta qu'il fe trompoit , & que fon père l'avoit autrefois poffédée , & que c'étoit à M. de Biron , Maréchal de France , qu'il fuccédoit. Ces inftructions lui firent changer d'avis. Il vint à Bordeaux , &

\* On trouve cette Bulle dans le troifième livre de fes *Effais* , de l'Edition de 1725.

accepta la Mairie , qu'il exerça assez mal.

Après être parvenu ainsi aux plus grands honneurs qu'un homme de condition pouvoit espérer de parvenir, MONTAGNE ne songea plus qu'à orner son esprit. S'il ne connut pas absolument alors le néant & la folie de toutes ces distinctions , il sentit du moins que les satisfactions que procure la Philosophie étoient bien d'un autre prix. Il faut toujours en venir là lorsqu'on veut être véritablement heureux. Les grandeurs des Cours sont des amusettes qui peuvent flatter lorsqu'on est jeune, mais qui dégoûtent quand on a l'esprit mûr & bien fait. C'est ce qu'éprouva notre Gentilhomme. Il se retira dans la solitude , & il sentit tous les agrémens qu'on goûte lorsqu'on vit d'une manière conforme à la nature & à la raison. Livré à ses réflexions, & soutenu par une bonne lecture, il mit par écrit toutes ses pensées sur le spectacle du monde. Une imagination vive & féconde, & une connoissance assez étendue du cœur humain , firent naître sous sa plume les peintures les plus vives & les plus naturelles. Il parcourut tous les états, toutes les conditions, toutes les passions & les affections de l'homme, & en fit des tableaux très-piquans. Cela étoit écrit sans suite & sans ordre;

mais cela étoit naïf, vrai & judicieux. MONTAGNE crut que c'en étoit assez pour mériter à ses pensées l'honneur de l'impression. Dans cette idée, il les publia en 1580 sous ce titre : *Les Essais de Michel, Seigneur de Montagne*. Le Public ne leur fit pas d'abord grand accueil. *Juste Lipse* fut le premier qui en fit connoître le mérite ; & il dessilla tellement les yeux de tous les Gens de Lettres , que la première édition fut bientôt enlevée. Chacun se reconnut avec plaisir dans les différens portraits qu'il donne des faiblesses de l'homme. La singularité du style fixa aussi l'attention des connoisseurs. Une diction originale, des termes énergiques & d'une grande aisance , donnent effectivement à tout ce qu'il dit un caractère simple , plein de vivacité & d'agrément. Quand on le lit , on croit l'entendre. Ses pensées sont exquises & ses expressions d'une grande simplicité. La nature & la vérité s'y trouvent presque toujours ensemble. Eh ! que faut-il de plus pour instruire & pour plaire ? *Lipse* appelle MONTAGNE le *Thalès François* ; & *Mézerei* lui donne le nom de *Sénèque Chrétien*. Quelques Savans prétendent même que jamais Auteur n'a mieux fait connoître aux hommes ce

qu'ils sont & ce qu'ils peuvent être, & développé avec plus de finesse les ressorts les plus cachés de l'esprit humain. Notre Philophe avoit véritablement un art de se rendre aimable dans son Livre autant qu'il y paroissoit judicieux : c'étoit d'écrire sans contrainte, de tout risquer, de ne ménager ni la pudeur, ni les bien-séances. Pourvu qu'il pût faire valoir une pensée forte & des expressions hardies, il ne s'embarraissoit pas du reste. Il ne rougit pas même de parler de lui à toutes les pages de son livre. Il étale sa condition avec un faste qui choque sans déplaire, parce qu'il expose en même temps ses défauts & ses imperfections avec une ingénuité qui charme. Cependant il y a peut être plus d'orgueil à se peindre ainsi sans honte, que de faire valoir ses bonnes qualités. MONTAGNE eût sans doute mieux fait de mettre en pratique cette maxime qu'on lit dans ses Essais : *Tout bien compté, on ne parle jamais de soi sans perte. Si l'on se condamne, les autres en croient plus qu'on en dit ; si on se loue, on n'en croit rien.* L'imagination rit de ces peintures qu'on fait de ses propres vices ; mais le jugement les réprouve. Aussi toutes les personnes de bon sens ont blâmé avec raison notre Moraliste à cet égard.



Plusieurs Auteurs célèbres (a) ont encore attaqué quelques-uns de ses principes, comme le pyrrhonisme, le mépris de la mort, &c. & ont blâmé justement ces expressions sales & deshonnêtes, dont il se sert sans ménagement. Mais l'Ecrivain qui a peut-être apprécié avec plus de vérité son Ouvrage, est Dom *Bonaventure d'Argonne*, Chartreux, sous le nom de *Vigneul de Marville*. » Ce qu'il y a de » meilleur, dit-il, dans les *Essais de Mont-* » *tagne*, c'est ce que cet Auteur dit des » passions & des inclinations de l'homme : » ce qu'il y a de moindre, c'est l'érudition qui en est vague & peu certaine : » & ce qu'il y a de plus dangereux, ce » sont ses maximes philosophiques » (b). A tout prendre, les *Essais de MONTAGNE* sont un livre original qui contient les plus beaux préceptes de la Morale. Ce qu'il peut y avoir de répréhensible, est tempéré par la naïveté & la bonne foi de l'Auteur. Il donne un tour si naturel

(a) *Pascal*, dans ses *Pensées*. *Nicole*, dans son *Art de penser* & dans ses *Essais de Morale*. *Malebranche*, dans sa *Recherche de la vérité*. *La Chetardie*, sous le nom de *Moncade*, dans ses *Réflexions*. *Bernard*, dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, mois d'Avril 1700, &c. On peut voir aussi la *Bibliothèque Française* de Sorel, page 68.

(b) *Mél. d'Histoire & de Littérature*, Tom. 1, pag. 133. Rouen 1699.

& si vif à ses pensées , qu'on le lit sans songer à mal. C'est assurément l'homme qui fait le moins ce qu'il va dire , mais qui fait le mieux ce qu'il dit. La négligence qu'il affecte le rend aimable ; & sa fierté est une certaine fierté d'honnête homme , qui n'a rien de choquant.

MONTAGNE ajouta à la nouvelle édition qu'il publia de son Ouvrage , de nouvelles pensées ; mais il ne toucha point aux autres. Il fit la même chose dans toutes les éditions qui parurent pendant sa vie. *Il ne faut pas* , disoit-il , *que l'acheteur s'en aille les mains du tout vuides.*

Cette occupation remplit le reste de sa carrière. Il jouissoit dans sa Terre de Montagne d'une vie douce & paisible , lorsqu'il fut attaqué d'une esquinancie qui lui tomba sur la langue ; ce qui l'empêcha trois jours entiers de parler. Il étoit obligé d'avoir recours à sa plume pour faire entendre ses volontés. Son mal empira , & notre Philosophe comprit que sa fin approchoit. Avant que de mourir , il voulut voir ses amis & ses voisins. Il pria sa femme par un bulletin de les inviter à le venir voir. A leur arrivée , il fit dire la Messe dans sa chambre ; & lorsque le Prêtre fut à l'élévation , il se jeta à corps perdu sur son lit , ayant les  
mains

maines jointes , & rendit dans cet état son ame à Dieu. Ce fut le troisieme jour de Septembre de l'année 1592 qu'il expira , âgé de 59 ans 6 mois 11 jours. Il fut enseveli à Bordeaux dans l'Eglise d'une Commanderie de Saint Antoine , où son épouse , nommée *Françoise de la Chassagne* , lui fit ériger un monument décoré d'une belle épitaphe.

MONTAGNE avoit le visage plein plutôt que gras , la taille forte & ramassée , la complexion moitié gaie , moitié mélancolique , & une santé qui ne fut guères interrompue que par sa dernière maladie. Il étoit compatissant & fort humain envers les bêtes. Juste & équitable en toutes choses , il louoit non-seulement le mérite de ses amis , mais même celui de ses ennemis. Il aimoit sur-tout la liberté & l'indépendance. Avec les Grands , il étoit ouvert & fort libre. Il détestoit la dissimulation , les ruses & la politique. Aussi ne se lioit-il qu'avec peu de personnes. Il n'aimoit le commerce que des hommes d'esprit , & évitoit les autres avec soin. En compagnie , il tenoit des discours fort libres. C'étoit l'offenser que de l'interrompre quand il parloit ; mais il souffroit sans peine qu'on le contredit. Il avoit pour principe de s'en rapporter

à son propre jugement pour conduire ses affaires. Rarement suivoit-il les avis d'autrui. Plus rarement encore en donnoit-il aux autres. Quand les choses n'alloient pas selon ses desirs, il ne s'en affligoit point. Il faisoit consister le bonheur à se laisser aller à ses goûts & à ses penchans, lorsqu'ils ne sont pas contraires aux loix de l'honneur, de la vertu & de la probité. Une qualité bien estimable qu'il possédoit, c'étoit d'être plus sage & plus modéré dans la prospérité que dans l'adversité; de se tenir absolument obligé par les engagemens de la probité & de ses promesses, & de regarder tous les hommes comme frères.

Sa fille fut héritière de ses biens, & par son testament il permit au Philosophe *Charron*, dont on va lire l'histoire, de porter après son décès les pleines armes de sa noble famille, parce qu'il ne laissoit aucun enfant mâle.

+ *Morale ou Doctrine de MONTAGNE sur la conduite de la vie.*

On n'a peut-être rien écrit de plus vrai que cette pensée de *Plin* le Naturaliste: La coutume est la maîtresse de toutes choses. *Usus efficacissimus rerum omnium*

*Magister* \*. Le Poëte *Pindare* l'appelle la Reine du monde. En effet elle saisit l'homme & le domine de telle sorte, qu'elle ne lui permet pas de raisonner sur ce qu'elle lui prescrit. Comme nous suçons avec le lait les usages reçus, nous croyons n'être nés que pour les suivre. Il semble que les visions que nous trouvons en crédit, soient des opinions naturelles; de manière que ce qui n'est pas selon la coutume, nous le croyons contre la raison. On reçoit les avis de la vérité & ses préceptes comme une monnaie courante sans examen; & au lieu de s'en servir pour régler ses mœurs, on se contente d'en remplir très-fotement sa mémoire. Il y a, par exemple, des loix qui se choquent & qui se détruisent, & nous les adoptons également : ce sont celles de l'honneur & de la justice. Celles-là condamnent aussi rigoureusement un démenti souffert, que celles-ci réprouvent un démenti vengé. Par le devoir des armes, celui-là est dégradé d'honneur & de noblesse, qui souffre une injure. Par le devoir civil, celui qui la repousse encourt une peine capitale. Qui s'adresse aux Loix pour avoir raison d'un affront,

\* Hist. Nat. L. XXVI.

se deshonore ; & qui ne s'y adresse pas , en est puni par les Loix mêmes.

— Cette sorte de routine ou cette servitude à la coutume , s'étend même jusqu'à la Religion. Les gens dissipés & peu instruits , suivent celle de leur pays , de même qu'ils reçoivent les Loix qui y sont établies. Ils sont Chrétiens à même titre qu'ils sont Gascons ou Allemands. Ils croient les mystères , parce que les autres les croient , & qu'ils n'ont pas le courage de penser seuls & pour eux. Un autre pays , d'autres témoins , des promesses & des menaces pareilles , leur pourroient imprimer par la même voie une créance toute contraire. Plaisante foi qui ne croit ce qu'elle croit , que pour n'avoir pas le courage de le *décroire* ! La Religion Chrétienne a bien toutes les marques de vérité & de justice ; mais elle n'a aucun précepte plus apparent que celui qui prescrit l'obéissance aux Magistrats , & l'observation de la Police. L'habitude , dit le proverbe , est une seconde nature , & la nature n'est peut-être ( selon la remarque d'un grand génie \* ) qu'une première habitude.

— Le Sage doit donc se prémunir contre

\* *Pascal.*

la coutume , examiner , peser chaque chose avant que de l'adopter , retirer au dedans son ame de la foule , & la tenir en état de juger librement de tout. Quant au dehors , il doit suivre entièrement les façons & les pratiques reçues. La société civile n'a que faire de nos goûts & de notre suffrage ; mais elle a besoin de nos actions , de notre travail , de notre vie ; & nous devons les abandonner à son service & aux opinions communes. Car c'est la règle des règles & la loi des loix , que chacun observe celle du lieu où il est. Il n'y a pas peut-être autant de profit à changer une loi reçue , quelle qu'elle soit , qu'il y a de mal à la remuer. La Police est comme un bâtiment de diverses pièces jointes ensemble , d'une telle liaison , qu'il est impossible d'en ébranler une , que tout le corps ne s'en sente. Ceux qui donnent le branle à un Etat ; sont les premiers enveloppés dans sa ruine. C'est l'orgueil qui écarte l'homme des voies communes , qui lui fait embrasser des nouveautés , & qui le porte à mieux aimer être maître d'erreur & de mensonge , que disciple dans l'école de la vérité. L'humilité , l'obéissance , la douceur , qui sont les pièces principales pour la conservation de la société civile , demandent une ame

vuide , docile , & qui présume peu de soi. Tenez - vous dans la route commune : il ne fait pas bon être si subtil & si fin. Il est peu d'ames assez fermes & assez fortes qui puissent se conduire elles-mêmes. Presque toutes ont besoin qu'on les tienne en tutelle.

- La peste de l'homme c'est de savoir. Voilà pourquoi l'ignorance nous est tant recommandée par la Religion , comme pièce propre à la créance & à l'obéissance. Il semble que la nature , pour nous consoler de notre état misérable & abject , ne nous ait donné en partage que la présomption. Les Dieux ont la santé en essence & la maladie en idée. L'homme au contraire possède les biens en idée & les maux en essence. De quoi se fait , je le demande , la plus subtile folie , sinon de la plus subtile sagesse ? Il faut nous *abêtir* un peu pour nous faire sages. Il arrive aux gens véritablement sçavans ce qui arrive aux épis de bled : ils se lèvent & haussent la tête droite & fière tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont pleins & grossis de grains mûrs , ils commencent à s'abaisser & à s'humilier. L'ignorance qui se connoît , qui se juge & qui se condamne , n'est pas une véritable ignorance : pour l'être , il faut qu'elle



s'ignore elle-même. Quelque chose qu'on nous enseigne, on doit toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne & l'homme qui reçoit. C'est une main mortelle qui le présente : c'est une main mortelle qui l'accepte.

Les deux voies naturelles pour entrer dans le cabinet des Dieux, & y voir le cours des destinées, sont le délire & le sommeil. C'est un saint enthousiasme qui fait les Prophètes : c'est en dormant que nous devenons quelquefois devins. Notre sagesse est moins sage qu'une certaine folie. Nos songes valent souvent mieux que nos discours les plus raffis. Il n'est point d'occupation ni plus pénible ni plus forte que celle d'entretenir ses pensées. Les plus grandes ames en font leur emploi. C'est aussi celui des Dieux ; & c'est de-là que naît leur béatitude & la nôtre. Dans l'usage de notre esprit, nous avons plus besoin de plomb que d'aîles, de froideur & de repos, que d'ardeur & d'agitation. Cela nous est sur-tout nécessaire en vivant avec les hommes. Il faut s'accommoder à la portée de ceux avec qui l'on est, affecter même quelquefois de l'ignorance, & mettre à part la subtilité & la force. Dans l'usage commun, c'est assez d'y garder du sens & de l'ordre. Rien n'est

plus estimable qu'une ame à divers étages , qui fait se tendre & se démonter , qui est bien par-tout où la fortune l'a placée , qui fait deviser avec son voisin de son bâtiment , de ses affaires & de ses chagrins , entretenir avec plaisir un Charpentier , un Jardinier , &c. La sottise est une mauvaise qualité ; mais ne la pouvoir jamais supporter , c'est une sorte de maladie qui ne cède guères à la sottise. Dans les conférences ou les conversations ordinaires , nous ne regardons pas si une opposition à ce que nous venons d'avancer , est une opposition juste : nous ne songeons qu'à la repousser. Au lieu d'y tendre les bras , nous y tendons les grifes. Quand on est contrarié , on doit réveiller son attention , & non pas sa colère. La cause de la vérité doit être la cause commune à tout le monde. Il semble qu'on n'apprend à disputer que pour contredire ; & chacun contredisant & étant contredit , il arrive que tout le fruit de la dispute est de perdre & d'anéantir la vérité. La plupart des hommes n'ont pas le courage de corriger , parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir qu'on les corrige. Il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot. Quand on se trouve en sa compagnie , le plus court est de le laisser là ; car il vaut encore

encore mieux être seul qu'avec de fotes gens qui vous ennuyent & vous fatiguent.

Au reste, il faut bien prendre garde de distinguer le sot d'avec celui qui dit des sotises ou des fadaïses. Personne n'est exempt d'en dire; mais il n'y a que le sot qui les dise curieusement.

Une conversation aisée & négligée est préférable à celle qui est recherchée & régulière. Il vaut autant ne rien dire qui vaille, que de paroître être venu préparé pour bien dire. Un personnage savant n'est pas savant par-tout; mais le suffisant est par-tout suffisant & dans l'ignorance même. C'est un être bien haïssable qu'un esprit triste & hargneux, qui glisse par-dessus les plaisirs de la vie; qui s'attache aux malheurs & s'en nourrit, comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poli, & qui s'acrochent aux endroits raboteux. Rien n'est plus aimable au contraire qu'une sagesse gaie & civile. La vertu est une qualité agréable & plaisante. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois s'oublier. Il est des momens fâcheux dans la vie où notre vertu est à une dure épreuve. On nous prêche bien d'être ferme dans tous les événemens; mais ceux qui nous font ces leçons de sagesse & de vertu, ne les pratiquent pas

toujours eux-mêmes. Ils ressemblerent à nos Médecins, qui mangent le melon, & boivent le vin frais, tandis qu'ils nous obligent à avaler le sirop & la tisanne. Il n'est point de si homme de bien, qui ne fût pendable dix fois en sa vie, s'il mettoit toutes ses actions & toutes ses pensées à l'examen des Loix. Nous n'avons garde d'être gens de bien selon Dieu : nous ne saurions l'être selon nous. La sagesse n'arriva jamais aux devoirs qu'elle s'est prescrits elle-même ; & si elle y étoit arrivée, elle s'en prescrirait d'autres au-delà, où elle aspirerait toujours sans pouvoir jamais y atteindre.

Telle est la sagesse proprement dite : mais ce n'est point celle qu'on suit dans la société civile. La vertu destinée aux affaires du monde, est une vertu à plusieurs plis, pleine de détours & d'artifices, & non droite, simple & pure. Cela doit être ainsi. Celui qui va dans la presse, est obligé de *gauchir*, de ferrer ses coudes, d'avancer, de reculer, de quitter le droit chemin selon qu'il se rencontre ; de vivre bien moins pour soi que pour autrui ; d'agir non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on lui prescrit ; enfin, de se conformer au temps, aux hommes & aux affaires. Ce n'est cependant pas vivre

que de vivre toujours pour autrui : il faut un peu vivre pour soi pour jouir. La plupart de nos vacations sont autant de farces. Nous devons jouer dûment notre rôle , mais comme rôle d'un personnage emprunté. Du masque & de l'apparence , il n'en faut pas faire une essence réelle , ni de l'étranger le propre. C'est assez de s'enfariner le visage , sans s'enfariner la poitrine. Quoique la réputation & la gloire à laquelle on sacrifie sa santé , son repos & sa vie , soient la plus inutile & la plus fausse monnoie qui soient dans notre commerce , ne les méprisons pas absolument , puisqu'elles nous portent à être utiles à nos concitoyens ; mais mettons-nous au-dessus de ce préjugé , qu'on ne doit pas rester oisif. Quoi ! un homme qui ne fait rien , n'a-t-il pas vécu ? C'est là non-seulement la fondamentale , mais la plus illustre de ses occupations , pourvu qu'il vive en homme de bien. A-t-il su composer ses mœurs ? il a fait plus que celui qui a composé des livres. A-t-il su prendre du repos ? il a fait plus que celui qui a pris des Villes & des Empires. Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme , c'est de vivre à propos. Tout le reste , amasser , bâtir , vaincre , régner , n'en approche pas. Il

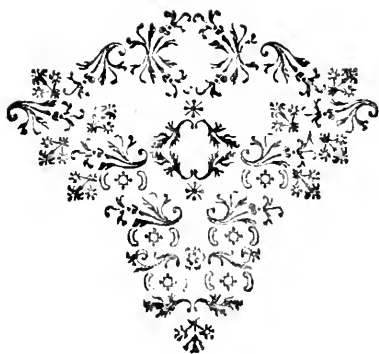
n'appartient qu'aux petites ames accablées du poids des affaires , de ne pouvoir s'en débarrasser , de ne savoir les laisser & les reprendre. La grandeur d'ame ne consiste pas tant à s'élever & à se guinder , qu'à se régler & à se réduire. Elle tient pour grand tout ce qui est *assez* ; & elle fait paroître sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les éminentes. Il n'est rien de si beau & de si juste que de remplir les devoirs de l'homme. Il n'est point de science si difficile que celle de bien savoir vivre ; & de nos maladies , la plus sauvage est de mépriser notre être.

-----  
Ceux qui s'élèvent au - dessus des choses humaines , veulent échapper à l'homme , & se mettre en quelque façon hors d'eux-mêmes ; c'est folie. Au lieu de se transformer en anges , ils se transforment en bêtes : au lieu de se hausser , ils s'abattent. Ces humeurs transcendantes effrayent comme les lieux hauts & inaccessibles. C'est une perfection absolue & comme divine , que de savoir jouir de son être. Nous cherchons d'autres conditions pour n'entendre pas assez l'usage des nôtres. Nous sortons hors de nous pour ne savoir ce que nous sommes. Après tout , nous avons beau monter sur des échasses , encore faut-il marcher avec

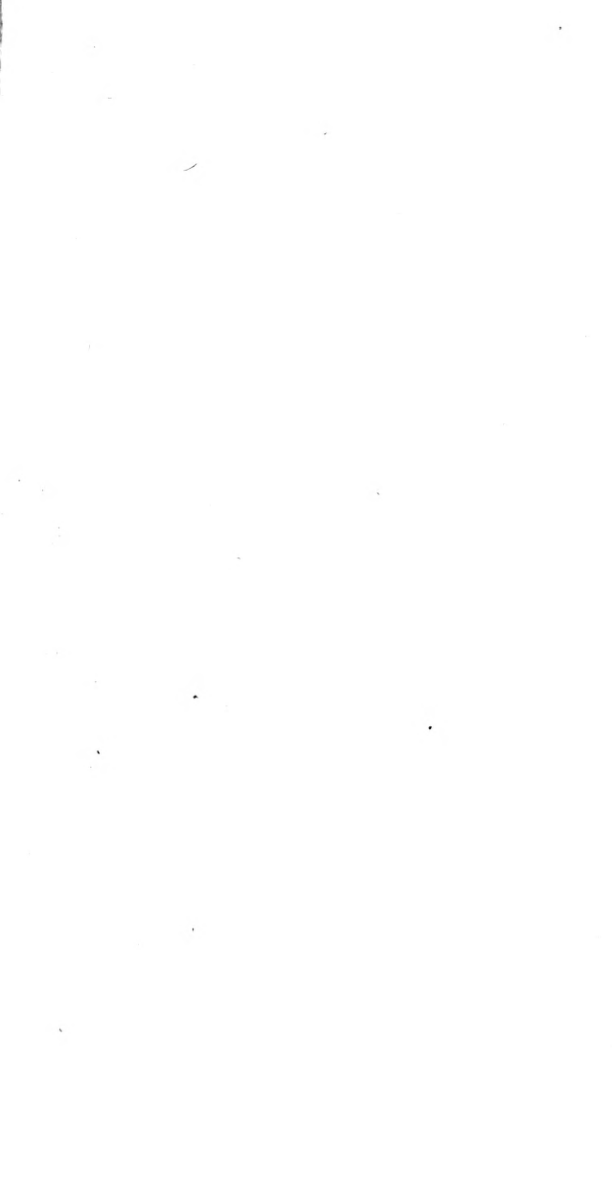
nos jambes. Sur le trône le plus élevé, le plus grand Roi est toujours *assis sur son cul*. Les plus belles vies sont sans doute celles qui se rangent au modèle commun & humain avec ordre, *sans miracle* & sans extravagance.

— En un mot, tout l'art de la morale se réduit à ces trois principes : savoir être à soi ; n'épouser que soi ; c'est-à-dire, jouir du reste sans y être attaché & collé, de manière que nous ne puissions nous en détacher sans nous écorcher ; & se souvenir qu'il y a des accidens dans la vie plus difficiles à souffrir que la mort même.











PIERRE CHARRON

## CHARRON.\*

UNE science infiniment précieuse, est sans contredit celle qui nous apprend à faire usage de nos facultés & de nos connoissances, pour nous rendre véritablement heureux. Les talens même supérieurs sont inutiles, s'ils ne contribuent point à notre félicité. L'amour-propre peut bien être flatté de l'ascendant que les faveurs de la nature donnent sur les autres mortels; mais c'est-là une satisfaction passagère qui n'a aucune solidité. Il faut savoir tirer parti de ces faveurs pour en jouir, ou connoître les moyens de s'en consoler, lorsqu'on en est privé, pour vivre content. Les plus grands maux ne sont pas ceux du corps. Les peines de l'esprit les surpassent infiniment. Depuis que l'homme vit en société, ces derniers sont sans nombre. L'attachement envers les personnes qui ont su nous toucher; le désir de les voir & le

\* *Eloge de Charron*, par M. M. D. R. M. *Dictionnaire de Bayle*, art. Charron. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres* par Niceron, Tom. XVI. Et les Ouvrages.

chagrin de les perdre ; la dépendance où l'on est des autres hommes ; l'obligation d'effuyer les caprices des supérieurs & les mal-honnêtetés des inférieurs ; enfin toutes les passions qui ne sont pas suscitées par de véritables besoins , tourmentent sans cesse celui qui ignore la manière ou de les écarter tout-à-fait , ou de les tempérer comme il convient. Les anciens étoient très-habiles à cet égard pour la pratique. Ils ont même laissé par écrit des principes généraux tout-à-fait admirables , qui ne forment point cependant une théorie. Je veux dire que les Philosophes de l'Antiquité nous ont bien dit qu'il falloit être sage , & même comment on peut l'être ; mais ils n'ont point réduit la sagesse en art. C'est un ouvrage de notre temps, dont j'exposerai le système après en avoir fait connoître l'Auteur.

Cet Auteur est *Pierre CHARRON*, né à Paris rue des Carmes en 1541 , & baptisé à l'Eglise de Saint Hilaire. Son père, nommé *Thibaud Charron*, étoit Libraire ; & sa mère s'appeloit *Nicole de la Barre*. *Thibaud Charron* eut de cette femme vingt-un enfans , qui joints avec quatre autres qu'il avoit eu de sa première femme , composoient une famille très-nombreuse. Un particulier chargé

de vingt-cinq enfans , ne pouvoit guères être en état de leur faire faire de longues études : mais la nature avoit si bien favorisé celui dont j'écris l'histoire , qu'elle fit presque tous les frais de son éducation. On l'envoya de bonne heure au Collège , & il y apprit en fort peu de temps les Langues Grecque & Latine. Il fit des progrès aussi rapides dans son cours de Théologie. Il alla ensuite étudier le Droit Civil & le Droit Canon à Orléans & à Bourges , & obtint le bonnet de Docteur en cette dernière Université. Il revint à Paris , où il se fit recevoir Avocat. Pendant cinq ou six ans , il fréquenta le Barreau avec beaucoup d'assiduité : mais s'étant dégoûté de cette profession , il s'appliqua à la Théologie. Il composa même des Sermons , & il devint si habile Prédicateur , que plusieurs Evêques s'empressèrent à l'attirer dans leur Diocèse. *Arnaud de Pontac* , Evêque de Bazas , l'ayant oui prêcher dans l'Eglise de Saint Paul , fut si content de son Sermon , qu'il l'engagea à l'accompagner à Xaintes , à Bordeaux & à d'autres Villes de la Gascogne. CHARRON prêcha dans ces différens lieux avec tant d'applaudissement , qu'on le recherchoit de toutes parts. Plusieurs Evêques de cette Province lui

offrirent des dignités & le comblèrent de présens, afin de se l'attacher. Il fut successivement Théologal de Bazas, d'Acqs, de Lectoure, de Cahors & de Condom. Il resta dix-sept ans dans la Province sans venir à Paris. Mais en 1588 ayant eu occasion d'y retourner, il eut envie de se faire Chartreux. Cette vocation étoit suggérée par un vœu qu'il avoit fait, on ne sait en quel temps, d'entrer dans un Ordre de Religieux. Il eût suivi son inclination & accompli son vœu, si le Prieur de la Chartreuse, nommé *Jean-Michel*, eût voulu le recevoir. Ce Prieur donna pour raison de son refus, la foiblesse de son tempérament, qui ne lui permettroit pas, lui dit-il, de suivre la règle austère du Couvent. Notre Philosophe se présenta aux Céléstins, & on lui fit la même difficulté. Inquiet si son vœu ne l'obligeoit pas à rentrer dans un autre Couvent, il consulta des Casuistes qui l'en délièrent. Devenu par là maître de son sort, il résolut de passer sa vie avec le seul caractère de Prêtre séculier, sans être tenté de prendre aucun grade dans la Faculté de Théologie de Paris.

Il vivoit ainsi tranquillement dans sa Patrie. L'étude de la Philosophie & de la Théologie l'occupoient tour-à-tour.

Il faisoit ses délices de l'une & de l'autre ; mais sa fortune n'étoit pas assez considérable pour lui permettre de mener une vie oisive , quoique très-occupée. On lui offrit de prêcher un Carême à Angers , & il accepta cette proposition. Il partit en 1589 de Paris pour s'y rendre. Il alla ensuite à Bordeaux , où il lia une amitié très-étroite avec M. *Montagne* , dont il estimoit les *Essais*. Ce fut dans cette Ville qu'il composa & mit au jour son premier Ouvrage intitulé : *Les trois Vérités*. Ce Livre parut en 1594 sous le nom supposé de *Benoît Vaillant*, Avocat de Sainte-Foi. Ces vérités sont , 1°. Qu'il y a un Dieu & une vraie Religion. 2°. Que de toutes les Religions , la Chrétienne est la véritable. 3°. Que de toutes les Communions Chrétiennes , la Catholique Romaine est la seule vraie Eglise. Par la première vérité , il combat les Athées ; par la seconde , les Païens , les Juifs & les Mahométans ; & par la troisième , les Hérétiques & les Schismatiques.

Ce Traité , qui est très-méthodique , lui procura la dignité de Grand-Vicaire de Cahors , avec la Chanoinie Théologique. Il lui concilia tellement l'estime des Evêques , que dans une Assemblée générale du Clergé , qui se tint à Paris en

1595, il fut de la députation, & choisi pour le premier Secrétaire de cette Assemblée. Il resta peu de temps à Paris, après que le Clergé fut séparé. Il retourna à Cahors, & s'y occupa à composer son fameux Ouvrage *De la Sagesse*. Ce Livre qui parut en 1600, fit beaucoup de bruit, & procura à notre Philosophe bien de l'honneur & des chagrins. Les uns le louèrent & l'approuvèrent comme un Livre excellent : d'autres au contraire le rejetèrent avec mépris & le condamnèrent. Ceux-ci appelèrent CHARRON le Secrétaire de *Montagne* & de *Duvair*, & lui reprochèrent d'avoir pris beaucoup de Sentences des *Essais de Montagne*, & d'avoir tiré sa Description des passions des Ouvrages de *Duvair* (a). Ils l'accusèrent aussi d'avoir parlé très-cavalièrement de la Religion, & lui firent un crime d'avoir avancé entr'autres propositions scandaleuses, celle-ci : » La Religion » n'est tenue que par moyens humains, » & est toute bâtie de pièces malades ; » & qu'encore que l'immortalité de l'ame » soit la chose la plus universellement » reçue, elle est la plus foiblement prou-

(a) Garde des Sceaux de France, & connu dans la République des Lettres par un Ouvrage intitulé : *De la saine Philosophie*.



» vée : ce qui porte les esprits à douter de  
» beaucoup de choses » (a). Mais les  
personnes qui apprécioient convenable-  
ment le Livre de la Sagesse , justifièrent  
CHARRON à cet égard. Elles observè-  
rent qu'il y avoit tant de franchise dans  
ses expressions , que la pureté de ses in-  
tentions perçoit à travers les choses les  
plus repréhensibles en apparence ; & elles  
considérèrent que notre Philosophe avoit  
réduit la sagesse en art ; ce qui est , selon  
eux , une œuvre divine. C'est aussi par là  
que le savant M. Naudé (b) le préféroit  
à *Socrate* , qui s'est contenté , dit-il , de  
parler de la sagesse à ses disciples confu-  
sément & selon les occurrences , sans leur  
enseigner la manière de la suivre.

Ce *Traité de la Sagesse* de CHARRON  
fut ensuite attaqué par un Médecin nom-  
mé M. *Chanet* , Auteur de plusieurs Ou-  
vrages de Métaphysique , dans un Livre  
qui a pour titre : *Considérations sur la  
Sagesse de Charron* (c). Il s'agit principale-  
ment du sentiment de CHARRON sur  
l'habitude , assez semblable à celui que  
*Montagne* a eu là-dessus , & de son opinion

(a) *La Bibliothèque Française* , par M. C. Sorel ,  
pag. 69.

(b) Voyez sa *Bibliographie*.

(c) Voyez la *Morale de Montagne* , à la fin de  
sa vie.

sur l'ame des bêtes. Notre Philosophe ne refuse pas aux animaux une sorte de raisonnement ; & son antagoniste prétend qu'ils ne raisonnent point du tout.

CHARRON étoit heureusement dans la Province , lorsqu'on déchiroit son Ouvrage , & il ne fut point tout le mal qu'on en disoit. Ces discours l'auroient sans doute d'autant plus indisposé , qu'il étoit très-sensible aux procédés iniques , & les éloges qu'il auroit reçus d'ailleurs , ne l'auroient point dédommagé de cette injustice. Car les bons Auteurs sont encore plus touchés des critiques qu'ils n'ont point méritées , que des louanges qu'on leur donne , & cette impression refroidit presque toujours leur ardeur. Celle de CHARRON ne souffrit donc aucun échec.

Il publia dans la même année que son Livre de la Sagesse parut, seize Discours Chrétiens , dont les huit premiers traitent de l'Eucharistie , & les autres de la Providence , de la connoissance de Dieu , de la rédemption du Monde , & de la communion des Saints. Il fit après cela réimprimer son Livre des trois Vérités , & se nomma au frontispice. Il ajouta à cette nouvelle édition une réponse à un Ecrit qu'on avoit publié à la Rochelle

contre sa troisième vérité. Ce travail fut accueilli comme il devoit l'être. Le Prieur de Saint Martin-des-Champs, Evêque de Boulogne-sur-mer (*Claude Dormi*) lui écrivit en particulier plusieurs lettres très-obligeantes. Elles firent naître dans CHARRON le désir de revoir sa patrie. Il quitta Condom, & arriva à Paris le 9 Octobre 1603. Il se fit un devoir, en arrivant, d'aller saluer M. *Dormi*, qui le reçut très-gracieusement, & qui lui renouvela l'offre qu'il lui avoit faite par ses lettres, de lui donner la Théologale dans son Evêché : mais notre Philosophe n'étoit pas venu à Paris pour retourner sitôt en Province. Il remercia l'Evêque, & alla se loger chez un Libraire au Mont & en la Paroisse Saint Hilaire, quartier qu'il avoit choisi, pour être proche de l'Imprimerie où l'on travailloit à une seconde édition de son Livre de la Sagesse.

Il avoit alors soixante-deux ans, & il jouissoit d'une santé d'autant plus parfaite en apparence, qu'elle n'avoit point été troublée par aucune maladie. Aussi comptoit-il beaucoup sur la force de son tempérament, & cette confiance jointe à son indifférence pour la vie, lui fit négliger une douleur de poitrine qui l'empêchoit de respirer, & qui se dissipoit lorsqu'il

s'étoit reposé, parce qu'alors la respiration étoit plus libre. M. *Marescot*, célèbre Médecin, lui avoit conseillé de se faire saigner. Il l'avoit averti que s'il ne suivoit pas son conseil, le sang le suffoqueroit lorsqu'il y penseroit le moins. Notre Philosophe écouta ce sage avertissement, & n'y eut aucun égard, parce qu'il ne croyoit pas qu'on dût se mettre en frais pour prolonger ses jours. Cependant la prédiction de M. *Marescot* ne tarda pas à s'accomplir. Le 16 Novembre 1603, à une heure après midi, CHARRON étant sorti de chez lui, descendit jusqu'au bas de la rue S. Jean-de-Beauvais, & prêt à entrer dans la rue des Noyers, il dit aux personnes qui l'accompagnoient, qu'il se trouvoit très-mal, & qu'on prît garde à lui. On s'approcha pour le soutenir; mais les jambes lui manquèrent tout-à-coup : il tomba sur ses genoux, & ayant les mains jointes & la face tournée vers le ciel, il expira sur le champ. Ce fut une apoplexie de sang qui le mit au tombeau. On le garda deux jours dans sa chambre, & après qu'on fut assuré qu'il étoit véritablement mort, on l'inhuma le 18 Novembre à l'Eglise de Saint Hilaire.

CHARRON étoit d'une taille médiocre.

diocre. Il étoit gros & replet. Il avoit le front grand & large, le nez droit, les yeux bleus, & les cheveux & la barbe tout blancs. Son visage étoit toujours gai & riant, & son humeur agréable. Il parloit avec autant de force que d'aisance, & prononçoit fort bien ce qu'il disoit.

Après sa mort, un de ses intimes amis, (*George-Michel de Roche-Maillet*, Avocat au Parlement) prit soin de la nouvelle édition de son *Traité de la Sagesse*, malgré les obstacles qui se présentèrent en foule pour en empêcher la publication. Des gens mal intentionnés & ennemis de notre Philosophe & de sa gloire, mirent tout en œuvre pour en faire défendre l'impression. Ils dénoncèrent ce *Traité* à l'Université, à la Sorbonne, au Conseil privé du Roi, & au Parlement, comme un Livre dangereux; & ils eurent assez de méchanceté & de crédit pour en faire saisir & les feuilles imprimées & le manuscrit. *M. de Roche-Maillet* défendit avec chaleur l'Ouvrage de son ami & sa mémoire. Il obtint de M. le Chancelier & de MM. les Gens du Roi, qu'il seroit nommé deux Docteurs de Sorbonne pour l'examiner avec soin, afin d'en rendre compte à la Cour. Le jugement de ces Docteurs & le Livre furent mis entre

les mains de M. le Président *Jeannin*, Conseiller d'Etat. Ce Magistrat éclairé, après un nouvel examen, en fit son rapport au Conseil privé du Roi, sur lequel le Conseil rendit un Arrêt portant permission d'en continuer l'impression & de le vendre, & accorda une main-levée de toutes les saisies qui avoient été faites.

CHARRON avoit prévu cet orage. Il connoissoit les hommes, & il savoit que les esprits foibles & superstitieux formoient le plus grand nombre ; que ces gens-là sont *présomptueux, roques, affirmatifs*, opiniâtres ; qu'ils pensent être les plus sages, & s'imaginent tout savoir, quoiqu'ils soient *très-ineptes & très-ignorans* \*. C'est pourquoi quelque temps avant que de mourir, il fit un sommaire & une apologie de son Livre, tant pour répondre à quelques critiques qu'on en avoit déjà faites, qu'à celles qu'on pourroit publier par la suite. Et comme il étoit persuadé que les meilleures raisons ne sont point écoutées, si elles ne sont protégées par quelque personnage également éclairé & puissant, il déclara qu'il souhaitoit qu'on le dédiât à M. de Harlai, Premier Président au Parlement de Paris.

\* *Eloge de Charron.*

Toutes ces précautions n'ont pas cependant été suffisantes. Le Père *Garasse*, Jésuite, s'est emporté contre sa Philosophie. Il a mis CHARRON dans le Catalogue des Athées les plus dangereux & les plus méchans, & l'a traité avec beaucoup de sévérité dans sa *Somme Théologique*, pag. 66 & suiv. Notre Philosophe a été défendu par l'Abbé de *Saint-Cyran*, dans un Livre intitulé : *Somme des faussetés capitales contenues en la Somme Théologique du P. Garasse*. Cet Auteur se plaint beaucoup des infidélités, & prétend que la mauvaise humeur domine plus ici que la bonne foi. On altère souvent, dit-il, le texte de CHARRON, & on le condamne d'après cette malversation. Le Prieur *Ogier* (a) & *Bayle* ont pris aussi la défense de notre Philosophe, & le Public fait s'ils ont réussi à le justifier. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa vie a été pure & sans tache. Il pratiquoit exactement toutes les vertus morales & civiles, & il étoit si consciencieux, qu'il n'a jamais voulu résigner ses bénéfices à personne, de crainte de choisir un successeur inca-

\* Jugement & censure de la Doctrine curieuse, page 169, &c. Le P. *Garasse* a répondu à cet Ouvrage par un autre intitulé : *L'Apologie contre l'Auteur de la Censure de la Doctrine curieuse*, Ch. XXI. &c.

pable de les remplir. Il s'en dépouilloit purement & simplement entre les mains des Collateurs. On trouva après sa mort un testament, où entr'autres legs considérables, il laisse un fonds pour marier de pauvres Ecoliers. M. *Camain*, Conseiller au Parlement de Bordeaux, & beau-frère de *Montagne*, y est nommé son Légataire universel. Cela prouve que CHARRON a laissé plus de biens que n'en possède ordinairement un Philosophe. La chose a droit de surprendre. Mais je suis toujours plus étonné de ne point voir ses parens participer à ses richesses. Une famille aussi nombreuse que celle de son père étoit-elle absolument éteinte lorsqu'il mourut, ou l'auroit-il oubliée dans sa fortune? C'est un problème dont aucun Mémoire n'a donné la solution.

+ *Morale ou Doctrine de CHARRON sur la Sagesse.*

— La source de toutes les vertus réside dans la Sagesse. Elle est l'art de se régler & de se modérer constamment en toutes choses. Pour l'acquérir, il faut commencer par se bien connoître; car il est impossible de tempérer comme il convient ses desirs & ses passions, si on ne fait ce



dont on peut être capable , soit en bien , soit en mal. Le premier pas dans le chemin de la Sagesse consiste donc à faire une étude longue & assidue de soi-même , & à se livrer à un examen sérieux & réfléchi , non-seulement de ses paroles & de ses actions , mais de ses pensées les plus secrètes , de leur naissance , de leur progrès , de leur durée & de leur retour , en s'épiaut de près , & en se tâtant avec soin & à toute heure. Cet examen important doit être fait avec ordre ; & c'est en distinguant les passions communes à tous les hommes , qu'on peut l'observer. Ces passions sont la Vanité , la Foiblesse , l'Inconstance , la Misère & la Présomption.

— La Vanité est ce penchant général que l'homme a d'établir son honneur dans la possession des biens vains & frivoles , sans lesquels il peut vivre commodément , & à mépriser les vrais biens qui peuvent le rendre heureux. Nous étendons nos desirs au-delà de nous & de notre existence , & nous nous tourmentons pour des choses dont nous ne pouvons pas jouir. Nous désirons être loués après notre mort ; & pour satisfaire cette folle ambition , nous suons sang & eau dans cette vie.

— L'envie d'être loués fait que nous ne

vivons pas pour nous , mais pour le monde. Nous gênons nos inclinations & nos penchans, afin de nous conformer aux apparences de l'opinion commune ; & le respect humain nous porte presque toujours à nous priver de nos commodités & de nos plaisirs. Cette estime nous tient si fort au cœur , que nous nous masquons dans nos visites. Que de vanité dans nos saluts, nos accueils, nos entretiens, nos offices de courtoisie, nos harangues, cérémonies, offres, promesses & louanges ! Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de faussetés & d'impostures au vu & au su de chacun , & de celui qui les donne, & de celui qui les reçoit, & de celui qui les entend ! Tellement que c'est un marché & une espèce de convention de se moquer, mentir & *piper* les uns les autres. Ce qu'il y a encore de plus extravagant, c'est qu'il faut que celui qui fait qu'on lui ment impudemment, dise grand merci ; & que celui qui fait que l'autre ne le croit pas, fasse bonne contenance. On fait plus, on trouble son repos & sa vie pour ces vanités courtoisanes, & on laisse des affaires de conséquence pour du vent. Qui feroit autrement feroit tenu pour un sot, sans éducation & sans savoir-vivre. C'est habileté & du bon air de bien jouer cette

farce, & c'est sottise de n'être pas vain.

La seconde passion de l'homme, c'est la Foiblesse. Elle lui est encore plus préjudiciable que la vanité; car elle le trouble tellement, que rien ne peut le contenter. Les choses futures l'affectent plus que les présentes. Il ne fait point jouir de celles qu'il possède, après les avoir long-temps désirées, sans les altérer. Un mélange de mal & d'incommodité empoisonne presque toujours ses biens, ses voluptés & ses plaisirs. Toutes choses sont mêlées & détrempées avec leur contraire. Nul mal sans bien; nul bien sans mal. L'homme ne peut être, quand il le voudroit, du tout bon, ni du tout méchant. Il est impuissant à tout. Il ne peut faire tout bien, ni exercer toute vertu, parce que plusieurs vertus sont incompatibles. La charité & la justice se contredisent souvent. Ce seroit une charité de sauver à la guerre un ami, & c'est une justice de le tuer. On est même souvent obligé d'user de mauvais moyens pour sortir d'un plus grand mal.

Cette foiblesse dans la pratique de la vertu, se manifeste encore plus lorsqu'il s'agit de la vérité. L'homme est fort à désirer, & foible à recevoir. Les deux moyens qu'il emploie pour parvenir à la

connoissance de la vérité , sont la raison & l'expérience. Or tous les deux sont si foibles & si incertains , que nous ne pouvons en rien tirer de véritable. La raison se transforme en mille façons. Elle est frêle , pliable & chancelante. Et il y a d'autant moins à compter sur l'expérience, que les événemens sont toujours dissemblables. Il n'est rien de si universel en la nature que la diversité : rien de si rare ni si difficile , ( si la chose n'est pas absolument impossible ) que la similitude. Or si l'on ne peut remarquer cette dissemblance , quelle vérité peut-on déduire ?

Enfin , pour faire connoître en peu de mots la foiblesse de l'homme , c'est qu'il n'est capable que de choses médiocres , & qu'il ne peut souffrir les extrêmes. Car si elles sont petites , il les méprise & les dédaigne. Si elles sont grandes & éclatantes , il les redoute & les admire.

Ce ne seroit encore rien , si l'homme étoit constant dans ses choix ; mais la plupart de ses actions ne sont que des faillies & des boutades que les occasions déterminent. L'irrésolution d'une part , l'inconstance & l'instabilité de l'autre : voilà le vice le plus commun de la nature humaine. Nous suivons les inclinations de notre appétit , selon que le vent des circonstances

constances nous emporte, & non suivant la raison. La vie est un mouvement inégal, irrégulier, multiforme. De tous les animaux l'homme est le plus double & le plus contrefait, le plus couvert & le plus artificiel. Il y a chez lui tant de cabinets, tant d'arrières-boutiques, d'où il sort tantôt homme, tantôt satire; tant de soupiraux, par lesquels il souffle le chaud & le froid, que rien n'est si difficile à sonder & à connoître. Tout ce qu'il fait est un cours perpétuel d'erreurs. Il rit & pleure d'une même chose. Il est content & mal content. Enfin il veut & ne fait ce qu'il veut.

Si l'homme est fort, robuste, constant & endurci, c'est à la misère. Il est misérable par essence. Son entrée dans le monde est honteuse, vile, méprisée : sa sortie ou sa mort est au contraire glorieuse & honorable. » 1°. L'action de planter & » faire l'homme est honteuse, & toutes ses » parties, les approches, les apprêts, les » outils & tout ce qui y sert, est tenu & » appelé honteux, & n'y a rien de si » honteux en la nature humaine. L'action » de le perdre & tuer est honorable, & » ce qui y sert est glorieux; on le dore » & enrichit; on s'en pare, on le porte » au côté, en la main, sur les épaules.

» 2°. On dédaigne d'aller voir naître  
» un homme : chacun court & s'assemble  
» pour le voir mourir, soit au lit, soit  
» en place publique, soit en campagne  
» rase. 3°. On se cache, on tue la chan-  
» delle, on le fait à la dérobée : c'est  
» gloire & pompe de le défaire : on allu-  
» me les chandelles pour le voir mourir,  
» on l'exécute en plein jour ; on sonne la  
» trompette, on le combat, & on fait  
» un carnage en plein midi. 4°. Il n'y a  
» qu'une manière de faire des hommes ;  
» pour les ruiner mille & mille moyens,  
» inventions, artifices. 5°. Il n'y a aucun  
» loyer, honneur ou récompense assignée  
» pour ceux qui savent faire, multiplier,  
» conserver l'humaine nature ; tous hon-  
» neurs, grandeurs, richesses, dignités,  
» empires, triomphes, trophées, sont  
» décernés à ceux qui la savent affliger,  
» troubler, détruire. \*

L'homme naît enfin & se forme. Mais de quoi jouit-il lorsqu'il est formé ? Ses plaisirs sont si petits & si chétifs, qu'il aime souvent mieux la peine. Il y a des mortels qui évitent la santé, l'alégresse, la joie, comme une mauvaise chose. Ils se lassent de tout. En général nous ne

\* *De la Sagesse*, liv. 1, page 33 de l'édition de 1646. in-12.

sommes ingénieux qu'à nous mal-mener : c'est le vrai gibier de la force de notre esprit. Quand les maux nous manquent, nous nous en forgeons. Nous voulons être avancés en honneur, en dignité, en biens ; & ce désir est un ver rongeur qui nous déchire sans cesse. Cependant il n'y a de véritable mal que la douleur. Le reste n'est que fantaisie, sorte d'être chimérique, lequel ne loge qu'en la tête de l'homme, qui se taille de la besogne pour être misérable, & qui imagine pour cela de faux maux outre les vrais, étendant ainsi sa misère au lieu de la racourcir.

— Quant à la douleur, qui est le seul vrai mal, l'homme y est *tout né & tout propre*. Lorsque les Mexicaines mettent un enfant au monde & qu'il crie, elles le saluent & lui disent : Enfant, tu es venu au monde pour souffrir : ainsi souffre & tais-toi. En effet toutes les parties de l'homme sont capables de douleur, & fort peu capables de plaisir. Les parties mêmes capables de plaisir, n'en peuvent recevoir que d'une ou de deux sortes ; mais toutes sont susceptibles d'un grand nombre de douleurs, comme chaud, froid, piquûre, froissure, foulure, égratignure, meurtrissure, cuisson, langueur, extension, relaxation, &c. sans compter les maux de l'ame ;

tellement que l'homme a mille maux pour une satisfaction. D'ailleurs il ne peut résister au plaisir ; car le plaisir du corps est un feu de paille : s'il duroit, il apporteroit de l'ennui & du dégoût. Les douleurs au contraire durent fort long-temps, & n'ont point leurs saisons comme les plaisirs. Ce n'est pas tout, le plaisir est encore rare : il ne vient point volontiers, & se fait rechercher & souvent acheter plus cher qu'il ne vaut ; au lieu que le mal vient facilement de lui-même, sans qu'on l'aille querir. Celui-là n'est jamais pur : il est toujours détrempé avec quelque aigreur. Celui-ci est sans mélange, tout entier & tout pur. Sur tout cela, le pire de notre marché, & qui montre évidemment la misère de notre condition, est que l'extrême volupté ne nous touche point tant qu'une légère douleur. Nous ne sentons point l'entière santé, comme la moindre des maladies.

Quand les maux du corps manquent, nous appellons ceux de l'esprit, tant la misère est notre partage. Nous nous mêlons dans les affaires de gaieté de cœur, quoique nous dussions leur tourner le dos quand elles s'offriroient à nous. Ou bien par une inquiétude pitoyable de notre esprit, ou pour faire l'habile & l'entendu,



c'est-à-dire le sot & le misérable, nous entreprenons & remuons de nouvelles affaires, ou nous nous entremêlons de celles d'autrui. Bref, l'homme est si fort agité de soins, non-seulement inutiles & superflus, mais épineux, nuisibles & dommageables, qu'il semble ne rien craindre de plus, que de ne pouvoir pas être assez misérable. Il est tourmenté par le présent, ennuyé du passé, inquiet de l'avenir. O pauvre créature, combien endures-tu de maux volontaires, outre les nécessaires que la nature t'envoie! Mais quoi! l'homme se plaît à la misère. Il s'opiniâtre à remâcher & à remettre en mémoire les maux passés. Il aime à se plaindre, & enchérit quelquefois le mal & la douleur.

Toutes ces misères sont corporelles ou mixtes & communes à l'esprit & au corps. Mais si on considéroit les maux de l'esprit pur, il faudroit entrer dans un détail infini. Les erreurs qui proviennent des sens, les passions & les inclinations déchirent perpétuellement le cœur de l'homme, & le rendent misérable \*. Abrégeons, &

\* Voyez dans l'Histoire des Métaphysiciens les systèmes du P. Malebranche & d'Abbadie, où toute la est amplement exposé.

passons à la dernière infirmité de l'homme : c'est la Présomption.

S'estimer trop, & ne pas assez estimer autrui, voilà la source de cette infirmité. Cette estime que nous avons de nous, est ordinairement si haute & si téméraire, qu'elle nous porte à nous comparer à Dieu même. Nous nous formons une idée très-basse de cet Etre suprême. De-là vient que nous le servons très-indignement, & que nous agissons plus mal avec lui qu'avec certaines créatures. Nous parlons non-seulement de ses œuvres, mais de sa divinité & de ses jugemens, avec plus de confiance & de hardiesse que nous ne parlerions d'un Prince ou d'une personne en place. Il nous semble aussi que nous importons fort à Dieu, qu'il prend beaucoup de part à nos affaires, & qu'en général la nature ne travaille que pour nous. Après cela, l'homme croit que le Ciel, les Etoiles, ne sont faits que pour lui, & que tout est en mouvement pour son service. Quelle folie ! Le pauvre misérable est logé ici bas au dernier étage, infiniment éloigné de la voûte céleste, barbotant dans le cloaque & sentine de l'univers avec les animaux les plus vils ; exposé à recevoir toutes les ordures qui

lui tombent sur la tête, ne vivant même que de cela; & il s'imagine qu'il est le maître de toutes choses, & le chef-d'œuvre du Créateur.

Dans sa conduite, cette infirmité qui nous occupe ici, jette l'homme dans des écarts sans nombre. D'abord nous croyons ou nous refusons de croire, selon que notre présomption y trouve son compte. Le petit peuple & les esprits efféminés reçoivent indistinctement tout ce qu'on leur propose, s'il est revêtu de quelque apparence d'autorité. Semblables à la cire, ils reçoivent aisément la première impression. Gens malades, superstitieux, niais à l'excès, ils se laissent prendre & mener par les oreilles, sans en être moins présomptueux. Car le même esprit qui porte presque tous les hommes à croire des choses sans examen, leur fait rejeter & condamner comme fausses toutes celles qu'ils n'entendent pas, ou qui ne sont pas de leur goût. Ce vice est beaucoup plus grand que le premier. C'est en effet une folie extrême de vouloir ranger à soi, & de décider absolument par ses propres lumières du vrai & du faux des choses.

Cependant on s'entête; & la présomption gagnant ainsi de nouvelles forces, on veut persuader aux autres ce que l'on

croit, & les obliger à le croire. Quiconque adopte quelque chose, estime que c'est œuvre de charité que de la faire adopter par un autre. En général il n'est rien dont les hommes soient plus jaloux, que de donner cours à leurs opinions. Quand les raisons manquent, ils emploient la force, & tâchent ainsi de remplir le monde d'erreurs & de mensonges. Aussi la présomption passe à juste titre pour la perte de l'homme, l'ennemi capital de la sagesse, la vraie gangrène de l'ame. C'est un excès de confiance en nos forces. Il est pourtant certain que quelque favorités que nous soyons de la nature, nous ne saurions être en plus dangereuses mains que dans les nôtres. L'Espagnol a la réputation d'être fier; mais il a fait cette belle & courte prière : *Dieu garde-moi de moi*, qui prouve évidemment combien, malgré sa fierté, il compte peu sur ses forces.

Telles sont donc les infirmités de l'esprit humain, vanité, inconstance, misère & présomption, quatre obstacles à vaincre pour devenir sage, c'est-à-dire, pour gagner pendant toute sa vie une vraie tranquillité d'esprit, en quoi consiste la sagesse & le souverain bien. Il s'agit de savoir maintenant comment on peut se

délivrer de ces infirmités, & acquérir cette tranquillité d'esprit.

II. La première disposition à la sagesse consiste à se garantir de deux maux; l'un externe, ce sont les opinions, les vices populaires & la contagion du monde; l'autre interne, ce sont les passions. Ainsi il faut se garder du monde & de soi.

Le grand chemin battu trompe facilement; & néanmoins nous allons les uns après les autres, comme les moutons ou les bêtes, de compagnie. Nous ne fondons jamais la raison, le mérite, la justice. Nous suivons l'exemple & la coutume, & nous trébuchons comme à l'envi, en tombant les uns sur les autres. Or celui qui veut devenir sage, doit tenir pour suspect tout ce qui plaît & est approuvé du peuple & du plus grand nombre. Il doit regarder à ce qui est bon & vrai en soi, & ne point s'arrêter à ce qui est le plus usité, sans se laisser coiffer & emporter par la multitude. *Phocion* suivoit si exactement cette règle, que tout le monde ayant applaudi tout haut à quelque chose qu'il avoit prononcé, il se tourna vers ses amis & leur dit : *Me seroit-il échappé, sans y penser, quelque sottise, que le peuple m'approuve?* Question très-judicieuse; car rien n'est plus suspect que ses jugemens

& ses opinions. Sa société est également pernicieuse ; & le Sage doit fuir sur toutes choses sa compagnie. Quelque ferme qu'il puisse être , il est impossible qu'il soit capable de soutenir la charge de ses vices innombrables.

Le mal interne est la confusion des passions , & les affections tumultueuses dont il faut se garantir , afin d'être en état de recevoir sans mélange , la teinture & les impressions de la Sagesse , contre laquelle les passions s'opposent formellement. En effet la Sagesse est un maniment de notre ame avec mesure & proportion : c'est une égalité parfaite , une douce harmonie de nos jugemens , volontés & mœurs , une santé constante de notre esprit. Les passions au contraire ne sont que bonds & volées , accès fiévreux de folie , saillies & mouvemens violens. Le seul moyen de les appaiser est de les bien connoître , de les examiner , & de juger quelle puissance elles ont sur nous , & celle que nous avons sur elles.

La seconde disposition à la Sagesse est une pleine , entière & généreuse liberté d'esprit. Il faut pour cela retenir son jugement en surseance , c'est-à-dire , contenir & arrêter son esprit dans *les barrières de la considération* ; peser mûrement toutes

choses, & ne point s'engager dans aucune opinion, qu'on ne la connoisse à fond. Par ce moyen l'esprit demeure ferme, inflexible & sans la moindre agitation.

Une autre maxime de conserver la liberté de jugement, c'est d'avoir un esprit universel; c'est-à-dire, de jetter sa vue sur tout l'Univers, & non la fixer en certain lieu; être citoyen du monde comme *Socrate*, & non celui d'une Ville seule, en embrassant par affection tout le genre humain. C'est sottise & foiblesse que de penser qu'on doit croire & vivre par-tout comme en son Village (on excepte la Religion) & que les accidens qui adviennent ici, sont communs au reste du monde. Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son goût & de son usage. Il semble que nous n'avons d'autre bouche de la vérité & de la raison, que l'exemple des opinions & coutumes du pays où nous sommes. Or il faut s'affranchir de ce préjugé, & se représenter comme en un tableau cette grande image de notre mère nature en son entière majesté; regarder un Royaume, un Empire, & même la terre que nous habitons, comme le trait d'une pointe très-délicate, & y lire cette consttane variété en toutes choses, les jugemens, les croyances, les coutumes,

les loix, les mouvemens des Etats, les changemens de fortune, tant de victoires évanouies, & tant de pompes & grandeurs ensevelies. Par-là on apprend à se connoître, à ne rien admirer, à ne trouver rien de nouveau ni d'étrange, à s'affermir & à vivre par-tout.

Tout ceci ne regarde que la liberté de jugement. Nous avons encore une liberté de volonté, qui est aussi précieuse que l'autre. Elle consiste à n'affectionner que des choses justes, c'est-à-dire que peu de choses; car les justes sont en petit nombre, & encore faut-il le faire sans violence & sans entêtement. La principale & la plus légitime charge que nous ayons, c'est notre propre conduite. Nous devons bien nous prêter à autrui; mais il ne faut ie donner qu'à soi. Il est bon de prendre les affaires en main, & non à cœur, de s'en charger, & non se les incorporer, de les soigner, & non de les passionner; enfin de s'attacher à quelque chose, mais de se tenir toujours à soi. Au reste, il faut bien savoir séparer nous-mêmes de nos charges publiques. Chacun de nous joue ou doit jouer deux personnages, l'un étranger & apparent, l'autre propre & essentiel. Il faut savoir discerner la peau de la chemise. Le Sage fait bien sa charge, &



ne laisse pas de juger, comme il convient, la sottise, le vice & la fourbe qui y sont. Il l'exerce, parce qu'elle est en usage dans son pays, qu'elle est utile au Public. Le monde vit ainsi : à la bonne heure. Il ne faut rien gêner. Il faut se servir & se prévaloir du monde tel qu'on le trouve, & cependant le considérer comme chose étrangère de son savoir ; bien jouir à part de soi ; ne se communiquer qu'à un bon confident, & au pis aller à soi-même.

III. Après ces dispositions, la première qualité qui constitue essentiellement la Sagesse, c'est la Vertu, c'est-à-dire une droite & ferme disposition de la volonté à suivre le conseil de la raison. Car le bien, le but & la fin de l'homme, en quoi gît son repos, sa liberté, son contentement, en un mot sa perfection en ce monde, est de vivre & d'agir selon la raison. Or ceci est en la puissance de l'homme, qui étant maître de sa volonté, peut la disposer & contourner selon qu'il lui plaît, & par conséquent l'affermir à suivre toujours la raison, ou autrement à pratiquer toujours la véritable vertu, laquelle est toujours franche, mâle, généreuse, riante, égale, uniforme & constante, marchant d'un pas ferme, fier & hautain, allant toujours son train sans regarder de

côté ni derrière , fans s'arrêter & altérer son pas & fes allures , pour le vent , le temps & les circonftances. En fe comportant ainfi, on eft homme de bien effentiellement , & non par accident. On eft auffi homme de bien perpétuellement & également en tous temps & en tous lieux. On agit felon foi, car on agit felon ce qu'il y a de plus noble & de plus excellent en foi , la raifon étant une lumière naturelle , un rayon , un éclair de la Divinité , une dépendance de la loi naturelle & divine.

On doit enfuite régler fa vie , je veux dire fe former un certain train de vivre , prendre une vocation à laquelle on foit propre, & qui s'accommode & s'applique volontiers à notre naturel particulier. Pour ne pas fe tromper dans le parti qu'on a à prendre , il faut connoître fa complexion, fa portée, fa capacité, fon tempérament , favoir en quoi on eft propre & en quoi on eft inepte. Car aller contre fon naturel , c'eft fe tailler de la befogne pour ne la pouvoir faire.

La piété eft le troifième fondement de la Sageffe. C'eft ici la chofe la plus effentielle , & peut-être la plus difficile. Toutes les Religions fe reffemblent en cela , qu'elles font étranges au fens commun. Elles font compofées de pièces , qui au

jugement humain , semblent ou basses , indignes & mésséantes , & dont l'esprit un peu fort & vigoureux se moque ; ou trop hautes , éclatantes & mystérieuses , où ce même esprit ne peut rien connoître , & dont il s'offense. Mais l'entendement humain n'est capable que de choses médiocres ; méprise & dédaigne les petites , s'étonne & s'ébahit des grandes : il est donc naturel qu'il se dépite de toute Religion , qui ne contient rien de médiocre ni de commun. De-là tant de mécréans & d'irreligieux , parce qu'on consulte trop son propre jugement , & qu'on veut juger des affaires de la Religion selon sa portée , & la traiter avec des outils propres & naturels. Cependant la première chose qu'on doit faire dans la Religion , c'est d'être simple , obéissant & débonnaire ; croire & se maintenir sous les loix par obéissance ; assujettir son jugement , & se laisser mener & conduire par l'autorité publique. Autrement la Religion ne seroit pas respectée & admirée comme elle le doit être. Si elle étoit du goût humain & naturel , sans mystère , elle seroit sans contredit plus facilement reçue , mais infiniment moins estimée.

Le Sage doit ensuite régler ses desirs & ses plaisirs. Il est beau de faire due-

ment l'homme, & de partager convenablement tous les instans de sa vie. C'est une science toute divine que de savoir jouir de son être, se conduire selon le modèle commun & naturel, selon sa propre condition, sans chercher des choses étrangères. Toutes ces extravagances, tous ces efforts artificiels & étudiés, ces vies écartées du naturel & commun, partent de folie & de passion. Ce sont de véritables maladies. Ceux qui veulent sortir hors d'eux-mêmes, & échapper à l'homme, s'imaginent faire les divins, & ils font les fots. Ils veulent se transformer en anges, & ils se transforment en bêtes. L'homme est composé d'une ame & d'un corps. Il ne faut point chercher à démembrer ce bâtiment, mais en entretenir l'union & l'harmonie. L'esprit doit éveiller le corps qui est pesant, & le corps arrêter la légèreté de l'esprit qui est souvent un trouble-fête. L'esprit doit assister & favoriser son corps, & non le rebuter & le haïr. Il ne doit point refuser de participer à ses plaisirs naturels, qui sont justes; mais s'y complaire conjugalement, y apportant, comme le plus sage, de la modération. Enfin l'homme doit étudier & favoriser cette vie pour en rendre grâce à celui de qui il la tient. Il n'y a rien qui  
soit

soit indigne de notre soin en ce présent que Dieu nous a fait.

C'est donc une opinion malade , fantasque & dénaturée , que de rejeter & de condamner généralement tous désirs & plaisirs. L'Etre suprême est auteur du plaisir ; & tout ce que nous devons faire c'est d'en savoir bien user. Or cela consiste en quatre points , qui sont , *peu , naturellement , modérément , & par rapport à soi.*

— *Peu.* Il faut désirer peu. Un moyen assuré de braver la fortune & de lui couper toutes les avenues fâcheuses , c'est de retrancher fort court ses désirs , & ne souhaiter que bien peu ou rien. Celui qui ne désire rien , quoiqu'il n'ait rien , équivaut à celui qui est riche & qui jouit de tout. On est toujours riche en contentement , quand on est pauvre en désirs. On ressemble aux bienheureux , qui sont heureux non par ce qu'ils ont , mais parce qu'ils ne désirent rien.

— *Naturellement.* Il y a deux sortes de désirs & de plaisirs , les uns naturels , les autres artificiels ou de fantaisie. Les premiers sont justes & légitimes. C'est ce que la nature demande pour la conservation de son être , & qu'on trouve par-tout sous sa main. Les autres plaisirs ne sont

que des opinions qui dépendent de notre volonté & de nos préjugés, & que le Sage ne doit pas connoître.

— *Modérément.* Jouir des plaisirs modérément, c'est en jouir sans dommage d'autrui ni de soi; d'autrui, sans scandale & sans préjudice; de soi, sans déranger sa santé, abuser de son loisir, troubler ses affaires, donner atteinte à son honneur, & manquer à son devoir.

*Par rapport à soi.* Cela signifie que la carrière de nos désirs & plaisirs doit être circonscrite, bornée & courte, & que leur course doit aller non en ligne droite, mais en rond, de manière que les deux pointes se tiennent & se terminent en nous.

— Quand on fait bien régler ses désirs, on est préparé à observer cette grande règle de la Sagesse, de supporter également l'adversité & la prospérité. Il y a deux fortunes à craindre, la bonne & la mau-

— vaise. La prospérité que le vulgaire ambitionne tant, est un fardeau dont le Sage doit s'abstenir. C'est à tort qu'on appelle biens, honneurs, richesses, les faveurs de la fortune, puisqu'elles ne forment point l'homme bon, ne réforment point le méchant, & sont communes à l'un & à l'autre. Aussi doit-on s'en défier. Le Sage doit les regarder comme un venin em-

miellé, doux & flatteur à la vérité, mais très-dangereux. La prospérité enfle le cœur, fait naître l'envie des plus grandes choses, & nous emporte au-delà de nous. L'ame perd ainsi son assiette, son équilibre, en quoi consiste le véritable bonheur & la tranquillité. Pour prévenir ce malheur, il faut être sans cesse attentif à se modérer, ce qui trouble le repos & le contentement qu'on trouve dans la médiocrité.

L'adversité est encore plus difficile à supporter que la prospérité. Il y a deux sortes de maux dans la vie: les uns vrais & naturels, comme les maladies, les douleurs, la perte des choses que nous aimons: les autres faux & imaginaires. Les premiers sont inévitables. Endurer & souffrir, c'est le propre de l'homme: mais la nature y a pourvu en nous disposant à recevoir le mal & à le tourner à notre contentement. Il n'y a point d'accident si fâcheux qui n'ait quelque soulagement; & la prison la plus obscure n'interdit point les chansons, pour desennuyer les prisonniers. Après tout, la fortune peut bien nous rendre pauvre, malade, affligé, mais non pas vicieux, lâche, ni abattu. Elle ne sauroit nous ôter la probité, le courage & la vertu.

Voilà déjà une première réflexion qui

doit tempérer beaucoup nos douleurs. La seconde aussi importante à faire, c'est d'en venir à la bonne foi, à la justice, à la raison, lorsque nous souffrons. Souvent nous nous plaignons injustement : car s'il nous est souvent survenu du mal, nous avons encore plus souvent éprouvé du bien : il faut donc compenser l'un avec l'autre. Si nous jugions bien, nous trouverions que nous avons plus à nous louer des bons succès, que nous n'avons à nous plaindre des mauvais. Mais nous sommes ingénieux à nous tourmenter. Semblables aux sangsues, nous tirons le mauvais sang & laissons le bon. S'il nous arrive quelque malheur, nous nous tourmentons & oublions tout le reste. Dans ce fâcheux moment, nous nous disons malheureux en toutes choses; tellement qu'une once d'adversité nous cause plus de déplaisir, que dix mille de prospérités ne nous causent de plaisir.

— Quoi qu'il en soit, le grand emplâtre à tous les maux, c'est l'habitude & la méditation. L'habitude est pour le vulgaire; la méditation pour le Sage. La méditation est ce qui donne la trempe à l'ame, qui la prépare, l'affermi contre tout assaut, la rend dure & impénétrable à tout ce qui veut l'entamer ou pousser. Les



accidens , quelque considérables qu'ils soient , ne peuvent donner un grand coup à celui qui se tient sur ses gardes , & qui est prêt à les recevoir. Or , pour avoir cette prévoyance , il faut savoir que la nature nous a mis ici en un lieu fort scabreux où tout branle ; que ce qui est arrivé à un autre , nous peut arriver aussi ; que ce qui penche sur nous , peut tomber sur tout le monde ; & enfin qu'en toutes les affaires qu'on entreprend , on doit s'attendre aux inconvéniens qui peuvent arriver , afin de n'être point surpris.

IV. Tout ceci regarde la conduite intérieure du Sage ; & comme il ne vit pas seul , il faut qu'il sache ce qu'il est obligé de pratiquer en société avec les autres. Or la première chose qu'il doit observer , ce sont les loix & coutumes du pays où il est ; parce que les loix se maintiennent en crédit , non parce qu'elles sont justes , mais parce qu'elles sont loix & coutumes : c'est le fondement mystique de leur autorité ; elles n'en ont point d'autres. Car celui qui obéit à la loi parce qu'elle est juste , ne lui obéit pas. Il soumet la loi à son jugement , & lui fait son procès. Si cela pouvoit être permis , on mettroit en doute & en dispute l'obéissance , & par conséquent l'état & la

police, selon la souplesse & diversité non-seulement des jugemens, mais d'un même Jugement. Combien de loix au monde injustes, impies, extravagantes au jugement de la raison, avec lesquelles le monde à vécu long-temps en profonde paix & repos & avec la même satisfaction, que si elles eussent été très-justes & raisonnables ! La nature humaine s'accommode à tout avec le temps, & lorsqu'elle a une fois pris son pli, c'est acte d'hostilité de vouloir y changer. Il faut laisser le monde où il est. Les brouillons & remueurs de ménage, sous prétexte de réformer, gâtent tout.

Je dis en second lieu, que dans la société le Sage doit savoir se comporter avec autrui : ce qu'il fera en pratiquant les règles suivantes.

1<sup>o</sup>. Être modeste & garder le silence.

2<sup>o</sup>. Ne point se formaliser des sottises, indiscretions & légéretés qui se feront & commettront en sa présence ; car c'est importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre goût.

3<sup>o</sup>. Epargner & ménager ce que l'on fait & les connoissances que l'on a acquises, & être plus attentif à écouter qu'à parler, à apprendre qu'à enseigner. C'est un vice d'être prompt à se faire connoi-

tre , de parler de foi , & de se produire.

4°. N'entrer en contestation avec personne.

5°. Avoir une douce & honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses , & lorsqu'on les fait , les ménager & faire son profit de tout.

6°. Employer en toutes choses son jugement.

7°. Ne parler jamais affirmativement , magistralement & impérieusement. L'affirmation & l'opiniâtreté sont des signes de bêtise & d'ignorance. Le style des anciens Romains portoit que les Témoins déposans & les Juges ordonnans , s'exprimeroient par ces mots : il semble , *ita videtur*.

8°. Avoir le visage ouvert & agréable à tous , l'esprit & la pensée couverte & cachée à tous , la langue sobre & discrète , & se tenir toujours à foi & sur ses gardes. En un mot , voir & ouïr beaucoup , parler peu , & juger de tout. *Vide , audi , judica*.

Voilà comment on doit se comporter avec les hommes en général. Quant au particulier , la première chose qu'il faut observer est de choisir pour sa compagnie , des hommes fermes , habiles & d'un bon esprit ; car l'ame se fortifie avec eux , au

lieu qu'elle s'abâtardit & se perd avec les esprits bas & foibles. La seconde est de ne point s'étonner des opinions d'autrui, quelque frivoles ou extravagantes qu'elles paroissent, si elles sont forttables à l'esprit humain. La troisième est de ne point craindre les corrections & les paroles aigres. Il faut une société forte & virile : il faut être mâle, courageux à corriger, & à souffrir à l'être. C'est un plaisir fade d'avoir à faire à des gens qui cèdent, flattent & applaudissent. La quatrième, de viser & tendre toujours à la vérité, la reconnoître, & lui céder ingénument & gaiement, de quelque part qu'elle vienne. C'est une plus belle victoire de se bien ranger à la raison, & de se vaincre soi-même, que de vaincre sa partie. La cinquième, de n'employer dans la dispute que les meilleurs moyens, les plus pertinens & les plus pressans. La sixième, de garder par-tout la forme & l'ordre. Enfin la dernière, de prendre garde que la contradiction ne soit ni hardie, ni opiniâtre, ni aigre.

Tout ceci conduit naturellement à la manière dont on doit se conduire dans les affaires. Il s'agit d'abord de bien connoître les personnes avec lesquelles on traite, leur naturel propre & particulier, leur  
humeur,

humeur , leur esprit , leur inclination , leur dessein & leur intention. Il faut ensuite bien connoître les affaires que l'on a ; voir non-seulement les choses en soi , mais encore les accidens , les conséquences & les suites. Le vulgaire n'estime point les choses , si elles ne sont relevées par l'art , si elles ne sont pointues ou enflées. Les simples & naïves , de quelque valeur qu'elles soient , il ne les apperçoit pas seulement ; ou s'il y fait attention , il les estime basses & niaises : grand témoignage de la vanité & de la foiblesse humaine , qui se paye de vent , de fard & de fausse monnoie. De-là vient qu'on préfère l'art à la nature , l'acquis au naturel , le difficile à l'aisé , l'extraordinaire à l'ordinaire , la pompe à la vérité , l'étranger & l'emprunté au sien propre. Mais la règle du Sage est de mesurer , juger & estimer les choses , premièrement par leur vraie , naturelle & essentielle valeur , qui est souvent interne & secrète ; ensuite par l'utilité.

Quant au choix qu'on peut faire de différentes choses , il faut toujours prendre le parti où il y a plus d'honnêteté & de justice. Et lorsqu'on se trouve embarrassé à cet égard , la Sagesse veut qu'on

prenne avis & conseil d'autrui; car il est très-dangereux de se fier à soi. Mais à qui se fier? C'est à des gens qui ont d'abord de la probité; qui sont outre cela sensés, sages & expérimentés, & qui n'ont aucun intérêt à l'affaire sur laquelle on les consulte.

Il ne faudroit pas cependant adopter aveuglément ce qu'on conseilleroit. Trop se fier nuit souvent. Il ne faut jamais dire tout; mais il faut que ce que l'on dit soit vrai. Il ne s'agit pas de tromper ni de rufer, mais de se garder de l'être. Le point de l'art est de marier l'innocence & la simplicité en n'offensant personne, avec la prudence, en se tenant sur ses gardes, pour se préserver des finesse, trahisons & embûches d'autrui. Le temps peut beaucoup ici. La précipitation est ennemie de la Sagesse. C'est la conduite d'un habile homme de savoir bien prendre les choses à leur point, de bien ménager les occasions & commodités, & de se prévaloir du temps & des moyens. Toutes choses ont leur saison, les bonnes même, que l'on peut prendre hors de propos. Pour connoître l'occasion & la saisir, il faut avoir l'esprit fort, éveillé & patient, afin de la guetter, de l'attendre, de la

voir venir , de s'y préparer & de la prendre au point convenable. Par-dessus tout , la discrétion est une chose absolument recommandable. Elle assaisonne & donne bon goût à toutes choses.

Voici le chef-d'œuvre de la Sagesse :

C'est de nous apprendre à mourir. C'est le maître jour que celui de la mort. Il décide de toutes les actions de notre vie. On peut s'être masqué dans le rôle qu'on a joué en ce monde ; mais à l'heure de la mort , le masque tombe , parce que la feinte ne sert plus de rien. Celui-là n'a pas mal employé sa vie , qui a appris à bien mourir ; & il n'en a pas fait au contraire un bon usage , s'il ne la fait pas bien achever. L'art de mourir consiste à ne pas perdre de vue nos vices & nos défauts , à se tenir toujours prêt , & à quitter ce monde volontiers. Oh la belle chose que de pouvoir achever sa vie avant sa mort ; tellement qu'il n'y ait plus rien à faire qu'à mourir , que l'on n'ait plus besoin de rien , ni du temps , ni de soi-même ; mais que pleinement satisfait , l'on s'en aille content ! Eh qui pourroit troubler cette satisfaction ? La mort est l'affranchissement de tous maux , & le port de la vie.

» Jamais la mort présente ne fit mal à per-

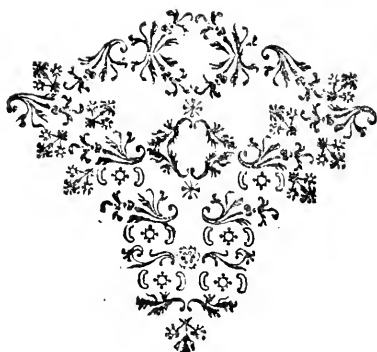
» sonne; & aucun de ceux qui l'ont essayé  
» & savent ce que c'est, ne s'en est plaint :  
» & si la mort est dite mal, c'est donc de  
» tous les maux le seul qui ne fait point de  
» mal . . . . Au reste, il ne peut y avoir  
» aucune raison de la craindre, car l'on ne  
» fait ce que c'est. Pourquoi & comment  
» craindra-t-on ce que l'on ne fait que  
» c'est ? . . . Craindre la mort, c'est faire  
» l'entendu & le suffisant; c'est feindre de  
» savoir ce que personne ne fait. »\* D'ail-  
leurs inutilement se fâcheroit-on de mourir, puisque la mort est naturelle, nécessaire, inévitable, juste & raisonnable. Elle est naturelle, car tout homme est mortel; & se fâcher de mourir, c'est se fâcher d'être homme. Elle est nécessaire & inévitable par la nature & constitution propre de l'homme. Enfin elle est juste & raisonnable, parce qu'il convient d'arriver où l'on ne cesse d'aller. Si l'on craint d'y arriver, il ne faut pas cheminer, mais s'arrêter ou rebrousser chemin : ce qui est impossible. Si nous ne voulions pas mourir, il ne falloit pas naître. On ne vient point à d'autre marché dans ce monde que pour

\* *De la Sagesse*, Livre II, page 374, Edit. de 1646.



en sortir. Le premier jour de la naissance est le premier pas que l'on fait vers la mort. Quel parti doit donc prendre le Sage à cet égard ? C'est de vivre sans s'inquiéter de la mort ; de se tenir prêt à la recevoir à toute heure ; de ne point la chercher , mais de l'attendre.









## G R O T I U S. \*

**T**O U T ce qu'il importe à l'homme de favoir essentiellement , peut se réduire à deux points : vivre avec soi & avec les autres. Le premier s'appelle Morale , & le second Législation. La Morale apprend à compenser les dégoûts de la vie par de véritables plaisirs. La Législation a pour but de diminuer les premiers , & d'augmenter les autres. Celle-ci rapproche les hommes , forme entr'eux une douce union , les maintient dans une aimable société , & les met en état de se rendre des services mutuels. Elle établit les droits du Public & celui des Particuliers , & les autorise à prendre les armes , lorsque ces droits sont violés. Mais ce n'est que dans ce cas qu'il est permis

\* *La vie de Grotius* , par Gaspard Brand. *Vie de Grotius* dans le Recueil de Bates. *Grotii Manes* , par M. Lehman. *Vita selectorum aliquot virorum*. Les enfans célèbres par leurs études , par Baillet. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande* , par M. du Maurier. *Bibliothèque choisie* , par M. Colomiés. *Memoria Philosophorum Henningi Witten*. *Dictionnaire de Bayle* , art. Grot. *Vie de Grotius avec l'Histoire de ses Ouvrages* , par M. de Burigni. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres* , par le P. Nicéron , Tome XIX. Ses Lettres & ses autres Ouvrages.

Giv

d'allumer le flambeau de la guerre. Cependant on court aux armes sans raison ou pour de très-légers sujets; & quand on les a une fois en main, on foule aux pieds tous droits divin & humain, comme si l'on eût acquis le pouvoir de commettre impunément toutes sortes de crimes. Ce malheur ne provient que de ce qu'on ignore qu'il est une loi de faire la guerre, & que ceux qui la transgressent sont responsables de tous les meurtres qui se font alors.

C'est ce qu'a solidement établi un des plus grands hommes qui aient vécu depuis la renaissance des Lettres, dans un *Traité de la Législation*, qui est un chef-d'œuvre. Quand je ne l'aurois pas déjà nommé ce grand homme, on le reconnoîtroit à l'éloge que je fais de son Livre. Le Lecteur jugera si je me préviens trop en sa faveur; car je vais écrire son histoire avec la plus exacte impartialité. Je dirai naïvement ce qu'il a fait en bien, en mal: mais je crois devoir avertir que le rôle qu'il a joué dans la scène du monde, est un des plus variés qu'aucun mortel ait encore rempli.

*Hugues G R O T I U S*, ou *Grot*, qui est son propre nom, naquit à Delft le 10 Avril de l'année 1583, de *Jean de Grot*,

Docteur en Droit, Bourgmestre de Delft, & Curateur de l'Université de Leyde, & d'*Alide Overschie*, d'une famille de la première distinction. Il apporta en naissant les dispositions les plus heureuses. On remarqua en lui beaucoup de pénétration, un grand jugement & une mémoire admirable. Son père n'oublia rien pour cultiver ces dispositions. Il fut lui-même son gouverneur, & il s'attacha également à lui former l'esprit & le cœur. Son intention étoit bien moins d'en faire un savant qu'un homme de bien. Le Précepteur qu'il choisit, nommé *Luffon*, fut principalement chargé de le seconder dans ce dernier article; & cet homme avoit assez de lumières & de vertus pour lui apprendre en même temps les sciences divines & humaines.

A l'âge de huit ans, G R O T I U S donna des preuves éclatantes de ses progrès dans les Belles-Lettres, par de très-jolis vers élégiaques qu'il fit. Son père jugea dès-lors qu'il ne falloit pas différer de lui procurer des Maîtres habiles, plus capables que lui & son Précepteur de l'instruire. Il l'envoya d'abord à la Haye chez le Ministre *Utengobad*, célèbre parmi les Arminiens, & ensuite à l'Université de Leyde. G R O T I U S

avoit alors douze ans. Le favant *François Junius* le logea chez lui, & se chargea de sa conduite. Il le présenta à *Joseph Scaliger*, l'ornement de l'Université de Leyde. Ce docte personnage parla longtemps avec lui; & il fut si étonné de sa prodigieuse capacité, qu'il voulut diriger ses études. Le jeune GROTIUS ne tarda pas à faire voir qu'il étoit digne de recevoir des leçons d'un si grand Maître. Un an après son arrivée à l'Université, il soutint avec un applaudissement général des Thèses publiques sur les Mathématiques, la Philosophie & la Jurisprudence. Encouragé par ce succès, il se livra sans réserve à l'étude. Il y passoit une partie de la nuit. Son ardeur étoit telle, qu'il ne trouvoit jamais la journée assez longue. Le temps s'envole, disoit-il, au-devant de nous. *Hora ruit* : c'étoit son mot. Une application si vive & si constante lui procura des connoissances sans nombre. Bientôt sa réputation se répandit, & les Gens de Lettres en parlèrent dans leurs Ouvrages comme d'un prodige. *Isaac Pontanus* écrivit qu'il promettoit infiniment; *Meursius*, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil; *Jacques Gilot*, que c'étoit une merveille; le célèbre Poète *Barlaeus*, que son enfance avoit étonné



tous les vieillards ; *Heinsius*, qu'il avoit été homme dès sa naissance , & qu'on n'avoit jamais remarqué en lui aucun trait puéril : enfin *Jean Douza* avoit peine à croire que le grand *Erasme* eût donné de si grandes espérances , & il soutenoit qu'il pouvoit être comparé à tout ce qui a été le plus estimé dans l'Antiquité.

A peine sorti du Collège , GROTIUS osa former des projets dont l'exécution exigeoit une très-grande érudition : ce fut d'éclaircir & de faire réimprimer plusieurs Ouvrages obscurs & difficiles , dont on n'avoit que des éditions défectueuses. Le premier de ces Ouvrages , auquel il travailla , est le *Traité du Mariage de Mercure avec la Philologie*, par *Martianus Capella*. Ce *Martianus Capella* est un Africain , qui a écrit à la façon de son pays , & dont par conséquent le style barbare est presque intelligible. Il falloit avoir bien du courage pour s'engager dans un travail si rebutant. GROTIUS auroit pu sans doute faire un meilleur usage de son temps ; mais son père lui ayant communiqué un manuscrit de l'Ouvrage de cet Auteur , notre jeune Philosophe le fit voir à *Scaliger* ; & ce Savant l'engagea à l'étudier & à en donner une nouvelle édi-

tion. Il obéit. La difficulté de l'entreprise ne le rebuta point. Il lut tous les Ouvrages qui avoient rapport aux matières que *Capella* avoit traitées ; & il remplit la tâche que *Scaliger* lui avoit imposée , avec un succès qui , suivant l'expression de M. *Baillet* , étonna toute la terre.

L'édition ne parut cependant pas dès qu'il y eut mis la dernière main. Comme il songeoit à la publier , il se présenta une occasion de faire le voyage de France. G R O T I U S souhaitoit ardemment de voir ce Royaume ; & le désir de se procurer cette satisfaction , ralentit celui qu'il devoit avoir de jouir de la gloire de son travail. Le grand Pensionnaire de Hollande ( M. de *Barneveldt* ) vint à Paris pour les affaires de la République. Il connoissoit G R O T I U S , & l'estimoit. Il reçut donc avec plaisir la proposition que celui-ci lui fit de l'accompagner. Notre Philosophe partit avec lui. En arrivant dans cette Capitale , il apprit avec joie que sa réputation , quoique naissante , y avoit percé. Il fut accueilli de tous les Gens de Lettres , & de plusieurs personnes de distinction. En particulier , M. de *Buzanval* , qui avoit été Ambassadeur en Hollande , & qui avoit eu occasion de le connoître de plus près , se fit un mérite de le présen-

ter au Roi. Ce Prince le reçut avec bonté; & pour lui donner une preuve plus réelle de son estime, il lui fit présent de son portrait & d'une chaîne d'or. GROTIUS fut si flatté de cet accueil & de ce présent, qu'il voulut en instruire le Public. Il se fit graver décoré de la chaîne d'or que le Roi lui avoit donnée.

Notre Philosophe profita de son séjour en France, pour passer Docteur en Droit; & après avoir vu les personnes les plus distinguées par leur état & par leur savoir, il en partit pour retourner à Delft, très-content de son voyage. Une chose manquoit cependant à sa satisfaction : c'étoit de n'avoir pas vu l'illustre M. de Thou. Il n'avoit pas trouvé l'occasion à Paris de faire connoissance avec lui, & il en étoit très-mortifié. Afin de se consoler, il résolut de lui écrire lorsque son édition de *Capella* seroit imprimée. Il se hâta donc à la publier. Elle parut en 1599, sous les auspices du Prince de Condé, avec ce titre : *Martiani Minei Felicis Capellæ, Carthaginienfis, viri proconsularis Satyricon; in quo de nuptiis Philologiæ & Mercurii libri duo, & de septem artibus liberalibus, libri singulares; omnes emendati & notis sive Febris Hug. GROTII illustrati.* GROTIUS destina un exemplaire de

cet Ouvrage à M. *de Thou*, & le lui envoya avec une lettre remplie de sentimens d'estime & de considération. Ce Savant le remercia par une lettre très-polie & très-obligeante ; & il y eut désormais entre ces deux hommes célèbres un commerce de lettres très-intime.

Dans cette même année (1599) GROTIUS traduisit en Latin un Ouvrage qui exigeoit des connoissances toutes opposées à celles qu'il avoit employées pour l'édition de *Martianus Capella* : c'est le Traité de Navigation de *Simon Stevin*, Mathématicien du Prince de *Nassau*. Il dédia sa traduction à la République de Venise. Ce Traité étoit en quelque sorte le Livre classique des Officiers de Marine ; & GROTIUS qui savoit combien on l'estimoit , avoit pensé faire une chose utile , en le présentant au Public écrit en une langue que toutes les Nations pussent entendre. Il fut obligé , pour rendre bien son Auteur , d'étudier particulièrement l'Astronomie , qui est la base de la Navigation proprement dite. Il prit ainsi du goût pour cette belle science. Il lut quelques Livres d'Astronomie , & particulièrement l'Ouvrage Grec d'*Aratus de Sole*, publié 200 ans avant J. C. lequel contient les phénomènes célestes & l'image

des constellations , suivant les anciens Astronomes. Il le trouva si curieux , qu'il crut devoir le traduire en Latin. C'est ce qu'il fit en 1600. Cette traduction fut rendue publique cette même année , précédée d'une Epître Dédicatoire aux Etats de Hollande & de Westfrise. Elle fut reçue avec les plus grands applaudissemens. MM. *Scaliger* , de *Thou* & *Lipse* , comblèrent d'éloges le Traducteur. Le célèbre *Casaubon* écrivit que tout le monde avoit été étonné de cette production. Et *Bonaventure Vulcain* , qui fit à cette occasion une pièce de vers à la louange de G R O T I U S , la termine en disant qu'*Apollon* lui avoit ouvert son sanctuaire , & qu'il seroit bientôt lui-même un *Apollon*. *Perge ita Groti* ( dit - il ) *ipsius sic mihi Phæbus eris.*

Notre Philosophe n'avoit cependant encore que dix-huit ans , & il avoit acquis autant de gloire que les Savans les plus célèbres. Il passoit pour un prodige d'érudition. Mais on n'auroit point imaginé que cette tête remplie de connoissances abstraites , connût les charmes du style & les agrémens de la Poësie. Quelques personnes savoient bien que dans sa tendre jeunesse il avoit fait de jolis vers élégiaques ; mais on pensoit que l'étude

profonde des Auteurs anciens , à laquelle il s'étoit livré , avoit détruit le premier feu de son imagination. Ce fut une chose qui surprit tous les Gens de Lettres , lorsqu'il mit au jour quelques pièces de vers bien faites , & sur-tout celle touchant la guerre du Roi d'Espagne avec la République, où il fait parler la Ville d'Ostende, dont les Espagnols faisoient le siège depuis près de trois ans. Le bruit public l'attribua d'abord à *Scaliger* , parce qu'il passoit pour le plus grand Poète de ce temps. M. *Peyresc* , fameux Magistrat de Provence , l'écrivit à ce savant homme , qui lui répondit qu'il étoit trop vieux pour conférer avec les Muses ; que cette pièce de vers n'étoit point de lui , & que GROTIUS en étoit le véritable Auteur. Elle fut si généralement goûtée , que MM. *Duvair* , Garde des Sceaux de France , *Rapin* , Grand Prevôt de la Connétablie , *Etienne Pasquier* & *Malherbe* la traduisirent en François , & *Casaubon* en vers Grecs.

Ce succès enfla le cœur de notre jeune Philosophe. Il crut pouvoir tenter de plus grandes choses en ce genre. Dans cette idée , il composa une Tragédie sous le titre d'*Adamus Exul* , qui eut un succès médiocre. Cela ne le découragea point.

Il en fit une autre sur la Passion de *Jesus-Christ*, qu'il intitula *Christus Patiens*, laquelle fut généralement applaudie. *Cassaubon* en fit un grand éloge. *Sandefius* la traduisit en vers Anglois, & elle fut proposée en Allemagne comme un modèle d'une Tragédie parfaite. Une troisième Tragédie suivit de près celle-ci. Elle avoit pour sujet *Joseph*, & pour titre *Sophomphancas*, mot égyptien, qui signifie le Sauveur du monde. *Vossius* jugea qu'il n'avoit rien paru de si beau en ce genre. Et *Vondel*, fameux Poète de Hollande, la traduisit en Hollandois. Ces succès firent regarder G R O T I U S comme un des plus grands Poètes de l'Europe, si on peut mériter ce titre pour avoir fait des vers latins. On a déjà dit, qu'afin d'exceller dans la Poésie Latine, il suffisoit d'avoir de la mémoire, & d'avoir fait de bonnes études. G R O T I U S jouissoit de ce double avantage. Il pouvoit donc faire des vers latins estimables, sans être véritablement Poète.

Quoi qu'il en soit, le recueil de ses Poësies parut en 1616. Ce fut son frère, *Guillaume Grotius*, qui le mit au jour sans son consentement. Car notre Philosophe réfléchissant sur la nature de ces pièces, n'étoit pas d'avis qu'on les rendît

publiques. Quelques-unes d'entr'elles furent censurées par des Théologiens, qui trouvèrent mauvais que dans ses épithalames il eût fait intervenir les fausses Divinités, suivant l'usage ordinaire des Poètes, & qu'il eût parlé de la guerre moins en Chrétien pacifique, qu'en zélé Citoyen. Cela chagrina un peu G R O T I U S ; mais sa réputation n'en souffrit aucun dommage. Il étoit d'ailleurs protégé hautement par les Etats Généraux, & estimé par le Roi de France. Ceux-là l'avoient nommé leur Historiographe, & l'avoient préféré à M. *Baudius*, célèbre Professeur d'Eloquence dans l'Université de Leyde, qui fut assez grand homme pour n'être point jaloux de cette préférence. Et le Roi de France hésita longtemps s'il ne le choisiroit pas pour son Bibliothécaire, quoiqu'il eût promis cette place à *Casaubon*. Avec des protections si puissantes, notre Philosophe se mit au-dessus des plaintes de quelques Théologiens. Il ne songea qu'à suivre le Barreau & à devenir habile Avocat. Il avoit plaidé sa première cause à l'âge de dix-sept ans, & ç'avoit été avec un applaudissement universel dont il vouloit soutenir l'éclat.

Cependant cette ardeur qu'il avoit



pour l'étude du Droit, se ralentit bientôt. Son esprit vrai & ennemi des voies obliques de la chicane, ne pouvoit se plier aux détours qu'on est obligé d'employer dans les affaires. Il étoit même sur le point de l'abandonner, lorsqu'il fut nommé Avocat Général du Fisc de Hollande & de Zélande. Il prit possession de cette Charge en 1607, & il la remplit avec une si grande réputation, que les Etats augmentèrent ses appointemens, & lui promirent une place dans la Cour de Hollande.

Son père crut devoir profiter de cette circonstance pour le marier. Il jeta les yeux sur *Marie Reigesberg*, d'une des premières familles de Zélande, & dont le père avoit été Bourgmestre de Veer. Il fit les démarches nécessaires pour l'obtenir, & le mariage fut célébré dans le mois de Juillet de l'année 1608. *M. Grotius* fit l'épithalame de son fils. *Daniel Heinsius* composa aussi une pièce de vers à ce sujet; & G R O T I U S lui-même chanta ses noces en vers latins.

Ces fêtes ne durèrent pas long-temps. L'amour du travail & de l'étude ramena bientôt le nouveau marié dans son cabinet. Il y étoit encore attiré par un Ouvrage important, qu'il avoit entrepris

avant que de former l'engagement qu'il venoit de contracter. Il s'agissoit de l'intérêt des Hollandois par rapport à la navigation dans les Indes. GROTIUS trouvoit injuste que les Portugais s'attribuaissent le droit exclusif de naviger dans la mer des Indes Orientales, sous prétexte qu'ils y étoient entrés les premiers. Il vouloit faire voir que par le droit des gens, la navigation est permise à tout le monde; que l'Océan qui est immense, est commun à tous les hommes; qu'il étoit absurde d'imaginer que ceux qui auroient navigé les premiers dans une mer, feroient censés en avoir pris possession; que le commerce est permis de Nation à Nation, & qu'il ne peut être interdit sans injustice; & enfin que le Pape n'avoit pas pu accorder aux Portugais le commerce exclusif avec les Indiens. C'est ce qu'il prouva dans un Ouvrage qui parut en 1609 avec ce titre : *Mare liberum, seu de jure, quod Batavis competit ad indica commercia* : c'est-à-dire, *liberté de la mer, ou du droit qu'ont les Hollandois de naviger dans les Indes*. Cet Ouvrage fut imprimé à son insu, & publié malgré lui; car quoiqu'il l'eût composé avec beaucoup de soin, il n'en étoit pas fort content. Malgré cela, il essuya deux

critiques ; l'une intitulée : *De justo imperio Lusitanorum asiatico*, par un Espagnol ; & l'autre : *Mare clausum seu de dominio maris*, par le fameux *Selden*. Elles méritèrent l'estime de G R O T I U S, qui y auroit répondu, s'il n'eût point eu quelque mécontentement des Hollandois. Il s'en plaint dans deux de ses lettres, sans en trop dire la raison (a).

Ce n'étoit sans doute ici qu'une mauvaise humeur, à en juger par le présent qu'il leur fit l'année suivante. Ce fut un Traité de l'Antiquité de la République de Hollande, (*De Antiquitate Reipublicæ Batavæ*) dans lequel, après avoir expliqué ce que c'est qu'un gouvernement aristocratique, & parlé des anciens Bataves, qui ont été soumis selon lui à un pareil gouvernement, il fait l'histoire de la République. Cette production parut sous les auspices des Etats de Hollande & de Westfrise, lesquels témoignèrent leur satisfaction à l'Auteur par un présent. Il gagna tellement par là l'estime des Hollandois, que la place de Grand Pensionnaire de Rotterdam étant devenue vacante (en 1613) on la lui offrit. G R O T I U S la refusa d'abord, parce qu'il craignoit d'être déplacé par la suite, à cause

(a) Epist. 144 & 384.

des grands mouvemens dont la République étoit agitée : mais Messieurs de Rotterdam lui ayant assuré qu'il en jouiroit à perpétuité , il l'accepta , & il eut ainsi entrée aux Etats de Hollande , & ensuite aux Etats Généraux. Ce fut une occasion favorable pour lui de renouveler connoissance avec le Grand Pensionnaire (*M. de Barneveldt*). Cette connoissance dégénéra bientôt en une étroite amitié. *M. de Barneveldt* voulut même lui donner des preuves réelles de son attachement en lui cédant sa place ; mais GROTIUS reçut cette offre comme il le devoit : il le remercia.

Elevé ainsi aux places les plus éminentes de la République , notre Philosophe étoit obligé de veiller à la gloire & aux intérêts de ses concitoyens. Il eut à ce sujet quelques démêlés avec les Anglois sur la pêche dans la mer septentrionale. Il alla même en Angleterre pour en conférer avec le Ministère , qui ne le satisfit pas comme il s'y attendoit. Ce qui le consola , ce fut l'accueil gracieux dont le Roi *Jacques I* l'honora , & la connoissance qu'il fit avec le célèbre *Casaubon*. Ces deux Savans se connoissoient bien de réputation , & s'estimoient beaucoup ; mais leur liaison personnelle mit le sceau à

cette estime réciproque. GROTIUS parle de cette liaison dans ses lettres avec la plus grande satisfaction , & de *Casaubon* avec éloges. De son côté *Casaubon* écrivant à *Daniel Heinsius* , lui marque qu'il ne sauroit assez se féliciter d'avoir vu un aussi grand homme que GROTIUS.

» Oh l'homme admirable ! s'écrie-t-il.  
 » Je le savois ( continue *Casaubon* ; )  
 » mais pour bien comprendre jusqu'où  
 » va l'excellence de ce divin génie , il faut  
 » le voir & l'entendre. La probité habite  
 » sur son visage : ses discours sont autant  
 » de preuves de sa science profonde &  
 » de sa piété sincère. Tous les Savans &  
 » les gens de bien l'admirent , & le Roi  
 » sur-tout ( a ).

A son retour d'Angleterre , GROTIUS en entrant aux Etats , fut obligé de discuter & de décider une question touchant les Armateurs , aussi délicate qu'importante , laquelle l'occupa beaucoup. A cette affaire d'autres embarras succédèrent. Il fut encore obligé de faire des voyages presque continuels ; & il se vit ainsi privé du doux plaisir de cultiver les

( a ) *Scito igitur me valere & eo quod consuetudine maximi viri Hugonis GROTII , interdum fruar , felicitatem meam satis predicare non posse. O virum admirabilem ! Equidem scivi hoc etiam ante ; sed præstantiam divini illius , &c. Casaub. Epist. 881, pag. 529.*

Lettres & la Philosophie. Cependant M. *du Maurier*, Ambassadeur de France en Hollande, son ami particulier, l'ayant prié de le guider dans le projet qu'il avoit formé de s'instruire, GROTIUS composa une méthode d'étudier, où il indique l'ordre qu'on doit suivre & les livres qu'il faut consulter. Ce n'étoit qu'une lettre; mais la matière y étoit si bien traitée, que M. *du Maurier* n'en put refuser des copies qu'on lui demandoit de toutes parts. Elle parvint par ce moyen entre les mains des fameux *Elzevirs*, qui la publièrent dans un Recueil de diverses méthodes pour étudier, intitulé: *De omni genere studiorum rectè instituendo*. Malgré cet empressement, il ne faudroit pas juger à la rigueur cette composition. Elle a pu être estimée dans son temps: mais il a paru depuis de si bons Ouvrages sur les études, qu'on peut la regarder comme non avenue.

Au milieu de toutes les affaires & les embarras multipliés que la place de Grand Pensionnaire de Rotterdam donnoit à GROTIUS, il menoit une vie assez tranquille, parce que les discussions des biens temporels se terminent toujours sans emportement & sans violence. Il n'en est pas ainsi des choses qui regardent la Religion;

ligion. Lorsque la superstition & le fanatisme en conduisent l'intrigue, on n'écoute ni les raisons ni les sentimens d'humanité. Le tonnerre gronde sans cesse, & la foudre tombe toujours sur quelqu'un. C'est ce qu'éprouva malheureusement notre Philosophe. Deux Théologiens fougueux suscitèrent en 1608 une guerre de Religion, qui mit la République à deux doigts de sa perte. L'un, nommé *Arminius*, Professeur dans l'Université de Leyde, s'éloignant des sentimens rigides de *Calvin*, soutint publiquement des propositions qui soulevèrent tous les Calvinistes, & sur-tout celle-ci : Dieu n'a prédestiné ou réprouvé que ceux qu'il a prévu devoir être dociles ou rebelles à la grace qui leur seroit offerte. L'autre Théologien, Professeur dans la même Université, (*Gomar*) s'éleva vivement contre cette doctrine. Il soutint que Dieu avoit prédestiné les ames par un décret éternel & irrévocable, les unes à la vie éternelle, les autres à la mort éternelle, sans avoir égard à leurs actions (a). La dispute s'échauffa, & il se forma tout-à-coup deux partis puissans,

(a) Voyez la *Vie d'Episcopius* par Limborc, l'*Histoire des Variations* par M. Bossuet, & le *Dictionnaire* de Bayle, articles *Arminius* & *Gomarus*.

qui menacèrent les Magistrats d'en venir à des voies de fait , s'ils n'employoient pas leur autorité , non pour les accorder & les faire vivre en paix & en bonne intelligence , mais pour exterminer absolument l'un d'eux. Les Etats de Hollande & de Westfrise furent donc obligés de prendre connoissance de cette dispute. Le Grand Pensionnaire de Hollande , *M. de Barneveldt* , après avoir écouté avec attention l'exposition de ce différend , dit qu'il remercioit Dieu de ce qu'il n'étoit pas question des points fondamentaux de la Religion. Ce discours indigna *Gomar* , qui ne vouloit point ménager *Arminius* ; & il jura dès-lors la perte de ce grand Ministre. GROTIUS entra malheureusement dans cette controverse. Il parut favoriser *Arminius* , dont il fit l'éloge en vers lorsqu'il mourut ( en 1609 ). Il fut ainsi enveloppé dans le projet de vengeance de l'implacable adversaire du défunt. Cette affaire eut des suites ; & on ne lit point sans une extrême surprise , dans l'Histoire de la Hollande , tous les mouvemens qu'elle excita dans cette République. La licence de la part des contendans étoit telle , qu'ils ne respectoient plus les Etats, dès qu'ils ne les favorisoient point. C'étoient *M. de Barneveldt* & GRO-



TIUS qui en avoient alors la direction. Notre Philosophe fut chargé par eux de travailler à un Edit capable de rétablir la paix. Il exécuta leurs ordres, & ils approuvèrent ce qu'il avoit fait. Cet Edit prescrivait la sage loi du silence sur toutes ces matières, & défendoit en même temps qu'on inquiétât ceux qui pouvoient avoir des sentimens particuliers sur la prédestination. Ni *Arminius*, ni *Gomar* n'y étoient nommés. Il ne s'agissoit que d'union, de concorde & de tolérance. Ce parti doux & raisonnable ne plut point à ce dernier Professeur, qui vouloit détruire absolument tous les Arminiens. Les Gomaristes se soulevèrent contre les Etats. Ils mirent dans leurs intérêts le Prince *Maurice de Nassau*, & lui firent entendre que tout ce que les Etats faisoient sans son consentement, étoit attentatoire à ses dignités de Gouverneur & de Capitaine général. *Maurice* se laissa d'autant plus aisément persuader, qu'il haïssoit mortellement le Grand Pensionnaire. Il prit les armes & alluma le flambeau d'une guerre civile. Ses troupes furent victorieuses. Il fit juger *M. de Barneveldt* & G R O T I U S par des gens qui lui étoient dévoués. Le premier eut la tête tranchée. Inutilement le Roi de France s'intéressa en faveur de

*M. de Barneveldt* : on fut sourd à sa recommandation. La superstition jouoit son rôle sans yeux & sans oreilles. Ce grand Ministre fut exécuté le 13 Mai 1619.

Après ce jugement , on travailla au procès de GROTIUS , qui étoit détenu dans les prisons de la Haye , & traité très-durement. Sa femme demanda en vain la permission de rester avec son mari jusqu'à la fin du procès , de le voir du moins lorsqu'il fut malade , enfin de ne lui parler même que devant ses gardes. Tout cela lui fut inhumainement refusé. Dans le premier interrogatoire qu'on fit subir à l'illustre prisonnier , il répondit qu'il étoit Hollandois , Ministre d'une Ville de Hollande ; qu'il avoit été arrêté sur les terres de Hollande ; qu'il ne connoissoit pour Juges que les Hollandois , & qu'il étoit prêt néanmoins à justifier ce qu'il avoit fait devant qui que ce fût. A cette réponse il joignit plusieurs raisons victorieuses , tant sur l'invalidité de ses Juges , que sur l'intégrité de sa conduite. Ses discours blanchirent devant des personnes gagnées pour le perdre. Elles prononcèrent le 18 Mai 1619 son jugement , portant que pour réparation des crimes dont on le supposoit convaincu , il seroit enfermé à perpétuité dans un lieu

qui feroit désigné par les Etats Généraux, & que ses biens seroient confisqués. Ces crimes supposés étoient qu'il avoit voulu détruire la Religion ; opprimer & affliger l'Eglise de Dieu ; & que pour y parvenir , il avoit avancé contre la République des choses énormes & pernicieuses. G R O T I U S a démontré dans son Apologie la fausseté de ces imputations. Mais à la seule inspection de la Sentence , les personnes instruites reconnurent que les Juges savoient si peu les loix , qu'ils avoient décerné des peines qui ne sont établies que contre ceux qui sont convaincus de crime de Lèze-Majesté , & qu'ils avoient omis dans le jugement de G R O T I U S de le charger de ce crime. On leur fit sentir l'irrégularité de leur procédure : ils la comprirent. Pour réparer cette bévue , un an après la fin du procès , ils déclarèrent que leur intention avoit été de condamner G R O T I U S & ses complices en qualité de criminels de Lèze - Majesté : autre faute d'autant plus caractérisée , que suivant les loix , les Juges délégués ne peuvent rien ajouter à leur Sentence lorsqu'elle a été rendue.

Cependant les biens de G R O T I U S furent confisqués , & on le conduisit le

6 Juin 1619 dans la forteresse de Louvestein , située près de Gorcum , à la pointe de l'Isle que font le Vahal & la Meuse. On lui assigna vingt-quatre sols par jour pour sa nourriture ; mais Madame *Grotius* déclara qu'elle avoit assez de biens pour pouvoir entretenir son mari , & qu'elle se passeroit aisément d'un secours qu'elle regardoit comme un outrage.

Le père de *GROTIUS* demanda à voir son fils , & on eut la dureté de le lui refuser. Seulement on accorda à sa femme de s'enfermer avec lui dans la forteresse , à condition qu'elle n'en pourroit sortir que deux fois la semaine. Ce fut sans doute pour notre Philosophe une grande consolation de vivre avec son épouse ; mais il n'en souffroit pas moins de la voir privée des agrémens de la vie. Son chagrin à cet égard étoit d'autant plus cuisant , qu'il étoit obligé de le dissimuler. Dans cette fâcheuse situation il appela la Philosophie à son secours , & elle répandit dans son ame ce doux contentement qui met l'homme au-dessus des plus grandes adversités. Il se livra à l'étude de la Morale. Il tira des meilleurs Auteurs Grecs les plus belles Sentences , & il joignit à cette occupation une

lecture réfléchie des livres qui traitoient de la vérité de la Religion Chrétienne. Le premier fruit de ce travail fut une très-belle lettre qu'il écrivit à M. *du Maurier*, pour le consoler de la mort de sa femme. On trouve dans cette lettre toutes les raisons que la Philosophie & la Religion peuvent inspirer (a). Dans une si triste circonstance il varioit ces études par d'autres moins sérieuses. Tantôt il travailloit à la traduction des Phéniciennes d'*Euripide*. Une autre fois il s'appliquoit au Droit Hollandois, & il en composoit des institutions; & dans ses momens de repos il amassoit des matériaux pour faire son Apologie. Il étoit ainsi continuellement occupé sans avoir rien à faire. Sa seule façon de se délasser étoit de passer d'un ouvrage à un autre.

Pendant que notre Philosophe menoit cette vie oisive & laborieuse, son épouse avoit de plus grands projets en tête : c'étoit de procurer la liberté à son mari. Après avoir imaginé en vain plusieurs expédiens, elle s'avisa heureusement d'un moyen qui réussit. On avoit permis à GROTIUS d'emprunter des livres; & lorsqu'il en avoit fait usage, on les renvoyoit dans un coffre, dans lequel on mettoit

(a) Epist. 134.

aussi son linge qu'on portoit à Gorcum pour le blanchir. Pendant une année les Gardes de la forteresse furent très-exacts à fouiller ce coffre; mais n'y ayant jamais trouvé que des livres & du linge, ils se laissèrent de l'examiner, & ne prirent plus la peine de l'ouvrir. Madame *Grotius* s'en aperçut : elle crut qu'on pourroit tirer parti de cette négligence. Elle dit à son mari qu'il pouvoit sortir de prison sans courir aucun risque, s'il vouloit se mettre dans le coffre qui servoit au renvoi des livres qu'on lui prêtoit. GROT I U S trouva cet expédient bon, & consentit à en profiter. Afin de ne rien hasarder, son épouse fit premièrement faire des trous à l'endroit du coffre où il devoit avoir la tête, pour qu'il pût respirer. Elle voulut ensuite qu'il essayât de se tenir dans ce coffre autant de temps qu'il en falloit pour aller de Louvestein à Gorcum. Cet essai fut fait de différentes manières, & toujours avec succès. Il ne manquoit plus qu'une occasion favorable de mettre ce projet à exécution. Elle ne tarda pas à se présenter.

Le Commandant de Louvestein fut obligé de s'absenter pour aller recruter des soldats à Hensden. Madame *Grotius* résolut de profiter de son absence pour

faire son coup. Elle alla faire une visite à la Commandante, & parla dans la conversation de la santé de son mari, qu'elle feignit être si foible, qu'elle vouloit renvoyer tous ses livres dans un coffre, afin de l'empêcher de travailler. Elle fit ensuite courir le bruit qu'il étoit véritablement malade, pour qu'on ne fût pas surpris de ne le pas voir paroître. Après avoir ainsi prévenu & la Commandante & la garde de la forteresse, le 21 Mars 1621, jour à jamais mémorable pour la gloire du beau sexe, elle enferma son mari dans un coffre, & mit dans la confidence de ce projet un valet & une servante. Deux soldats vinrent prendre le coffre & l'emportèrent. L'un de ces soldats le trouvant plus pesant qu'à l'ordinaire, dit : Il faut qu'il y ait quelque Arminien là-dedans. C'étoit une sorte de proverbe qui étoit alors en usage. La femme de GROTIUS répondit à ce discours : Effectivement il y a des livres Arminiens. On fit descendre le coffre par une échelle avec beaucoup de peine. Les soins qu'on se donnoit pour prévenir tout accident, & la pesanteur extraordinaire du coffre, firent soupçonner à un de ces soldats quelque chose de suspect. Il demanda qu'on l'ouvrît pour le visiter; &

sur le refus qu'on fit de donner la clef, il alla s'en plaindre à Madame la Commandante. Soit que cette Dame voulût fermer les yeux là-dessus, ou par négligence, elle répondit au soldat qu'elle savoit qu'il n'y avoit que des livres dans ce coffre; que Madame *Grotius* l'en avoit prévenue, & qu'on pouvoit le porter au bateau. M. de *Burigni* nous apprend que la femme d'un soldat qui étoit présente, dit qu'il y avoit plus d'un exemple que des prisonniers s'étoient sauvés dans des coffres (a); mais la Commandante ne fit pas attention à ce discours. On porta le coffre au bateau, comme elle l'avoit ordonné. La servante de *GROTIUS* le suivit. Arrivés à *Gorcum*, on mit ce coffre sur un brancard, & on le conduisit chez M. *David Dazelaër*, l'un des amis & des alliés de *GROTIUS*. Lorsque la servante se vit seule, elle l'ouvrit, & notre Philosophe en sortit sain & sauf, malgré la situation gênante qu'il avoit été obligé de garder, ce coffre n'ayant que trois pieds & demi de long. Il falloit partir de cette maison pour quitter les terres des Hollandois sans être reconnu. A cet effet, *GROTIUS* prit un habit de Maçon, avec une règle & une truelle à la main, traversa dans cet équipage la place

(a) *Vie de Grotius*, Tome I, page 173.



publique , & se rendit à la porte de la Ville , qui donnoit sur la rivière. Il entra dans un bateau qui le mena à Valvic. Il y loua une voiture pour Anvers , & prit les précautions nécessaires afin de n'être point reconnu dans le chemin. Il descendit à Anvers chez M. *Grévinconius* , qui avoit été autrefois Ministre à Amsterdam, auquel il se fit connoître.

Cependant on croyoit à la forteresse de Louvestein , que GROTIUS étoit malade. Son épouse disoit même que sa maladie étoit dangereuse , afin de lui donner le temps de sortir des Etats de la République; mais dès qu'elle apprit par le retour de sa servante, qu'il étoit en Brabant, & par conséquent en sûreté , elle déclara son évafion aux foldats. Ils allèrent annoncer sur le champ cette nouvelle au Commandant , lequel accourut vîte à la chambre de GROTIUS. Il s'emporta contre son épouse , qui lui raconta naïvement comment la chose s'étoit passée. Le Commandant en colère , partit pour Gorcum. Il se rendit en arrivant chez le Magistrat , à qui il fit part de la fuite de son prisonnier. L'un & l'autre se transportèrent chez M. *Dazelaër* , où ils trouvèrent le coffre vuide. Désespéré de ne pouvoir recouvrer GROTIUS , le Comman-

dant revint à Louvestein, & fit enfermer plus étroitement Madame *Grotius*. Cette Dame présenta le 5 Avril 1621 une Requête aux Etats Généraux, pour demander son élargissement. Elle l'obtint. Et GROTIVS écrivit le 30 à ces Etats une lettre contenant une apologie de sa conduite & de sa sortie de la prison.

Lorsqu'on apprit dans le monde savant sa délivrance, on s'empressa à la célébrer. *Barlaeus* fit de très-beaux vers à ce sujet, dans lesquels il chanta la magnanimité de Madame *Grotius*. Le docte M. *Dupuis* composa aussi une pièce de vers. Et notre Philosophe fit un poëme entier, qui fut traduit en Flamand par le fameux Poëte *Jean Van-Vondel*.

GROTIVS étoit toujours à Anvers. Il ne savoit pas trop où il devoit aller s'établir. Il reçut une lettre de M. *Dupuis*, qui lui offroit sa maison à Louvain, & tout ce qu'on peut attendre d'un véritable ami. Mais M. *du Maurier* & le Président *Jeannin* lui ayant fait savoir qu'il pouvoit compter sur la protection du Roi, sur l'estime des personnes de la plus grande considération, & sur leur amitié, s'il vouloit venir à Paris, il prit ce dernier parti. Il y arriva le 13 Avril 1621. M. *Boissire*, qui avoit été Ambassadeur

en Hollande dans le temps du procès de *M. de Barneveldt*, *M. de Vic* & le Président *Jeannin*, le reçurent avec les plus grandes démonstrations d'amitié, & lui prescrivirent la conduite qu'il devoit tenir à la Cour. Les Savans & les Ministres s'empresèrent à lui donner des marques de la satisfaction qu'ils avoient de le voir parmi eux. *M. Peyresc* célébra son arrivée par deux épigrammes latines, dont le sens de l'une est, que les François en l'enlevant aux Hollandois, ne faisoient que se dédommager du vol qu'ils leur avoient fait jadis du grand *Scaliger*. Le Garde des Sceaux (*M. du Vair*) lui écrivit une lettre pleine des sentimens de la plus haute estime & des assurances les plus fortes de son amitié. Ce ne fut point ici un simple compliment de Cour. Il réalisa ses offres en employant tout son crédit pour engager le Roi à lui accorder une gratification, en attendant qu'il lui donnât une pension. Et lorsque Sa Majesté fut de retour de Fontainebleau, où elle étoit lors de l'arrivée de GROT I U S à Paris, *M. du Vair* le lui présenta conjointement avec le Chancelier. Le Roi le reçut avec la plus grande bonté, & lui fit délivrer le brevet d'une pension de trois mille livres. Je ne dois pas oublier

que le Prince *de Condé* se fit un mérite de féconder dans cette occasion le Garde des Sceaux. Pour donner des preuves encore plus éclatantes de sa bienveillance envers G R O T I U S , *Louis XIII* protégea en sa considération ceux qui avoient été persécutés en Hollande ; & par des Lettres Patentes données à Nantes le 22 Avril 1622 , les mit au rang de ses sujets naturels.

Notre Philosophe partageoit avec son épouse le contentement que toutes ces graces lui procuroient , & il y étoit d'autant plus sensible. Car Madame *Grotius* étoit arrivée à Paris peu de temps après son mari. Et il y a tout lieu de croire qu'il eût passé le reste de ses jours dans cette Capitale , si ses ennemis avoient pu assez se respecter pour cacher leur haine envers un homme qui jouissoit dans toute l'Europe de la considération la plus distinguée. Les Etats Généraux instruits de l'accueil qu'on lui faisoit en France , ordonnèrent à leurs Ambassadeurs de lui rendre les plus mauvais offices ; & ceux-ci exécutèrent cet ordre avec la plus grande chaleur. G R O T I U S ne se vengea qu'en parlant de sa patrie en bon citoyen , & en cherchant à la servir dans toutes les occasions : ce qui lui attira

dés éloges du Roi, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la noblesse de ses procédés. Cette modération ne désarma point les Etats Généraux. Ils travaillèrent sourdement pour le priver de la pension que le Roi lui avoit accordée; & il ne faut pas douter que ce ne fût par leur intrigue qu'on en suspendit le paiement. Ils voulurent encore rendre sa conduite suspecte à la Cour de France. Toutes ces menées devenoient d'autant plus fâcheuses, que GROTIUS venoit de perdre son grand ami le Gardes des Sceaux. Dans cette conjoncture, il crut qu'il étoit temps de se justifier, & de mettre sous les yeux de l'Univers son innocence & l'iniquité de ses Juges. C'est ce qu'il fit dans un Ouvrage qui parut écrit en Hollandois, & qui fut bientôt traduit en Latin sous ce titre : *Apologeticus eorum, qui Hollandiæ, Westfrisiæque & vicinis quibusdam Nationibus ex legibus præfuerunt ante mutationem, quæ evenit anno 1613, scriptus ab Hugone GROTIO, Jurisconsulto, &c.* Il fait voir dans ce livre, 1°. les défauts de formalité que l'on commit en l'arrêtant; 2°. que ceux qui l'avoient fait arrêter n'en avoient pas le droit; 3°. que les Etats Généraux n'avoient point d'autorité sur les sujets des Provinces; qu'il étoit Membre des Etats

de Hollande, & qu'il avoit été arrêté dans la Province de Hollande, où les Etats Généraux n'ont point de Jurisdiction; 4°. & il détaille les irrégularités du jugement rendu contre lui.

Cette Apologie fut envoyée en Hollande dès qu'elle fut imprimée. Les Etats Généraux en furent d'autant plus indignés, qu'il étoit comme impossible de la réfuter. Aussi se livrèrent-ils sans réserve à ce mouvement d'indignation. Ils la proscrivirent & la condamnèrent comme calomnieuse & attentatoire à la souveraine autorité du gouvernement des Provinces, injurieuse envers le Prince d'Orange, les Etats des Provinces particulières & des Villes même. En conséquence de ces qualifications, ils défendirent de la garder sous peine de la vie, & déclarèrent que GROTIUS seroit appréhendé au corps en quelque lieu que ce fût. Cette Ordonnance inquiéta avec juste raison notre Philosophe. Il présenta une Requête au Roi, pour le supplier de lui accorder sa protection contre l'entreprise des Etats Généraux. Sa Majesté eut égard à cette Requête, & lui fit expédier le 26 Février 1623 des Lettres qui portoient qu'elle le prenoit sous sa *protection spéciale*.

GROTIUS fut infiniment sensible à ce

ce bienfait. Il résolut de témoigner sa gratitude à son Protecteur, en publiant ses vertus. Dans cette vue, il forma le projet de cet Ouvrage incomparable, que M. *Bayle* appelle un chef-d'œuvre. Je veux dire le Traité du Droit de la Paix & de la Guerre, qu'il voulut dédier au Roi. Afin d'y travailler avec plus de recueillement, il crut devoir quitter le tumulte de Paris. M. le Président *de Mesme* lui offrit sa maison de plaisance, près de Senlis, connue sous le nom de Balagni, & il accepta cette offre. C'étoit M. *Peyresc* qui l'avoit engagé à traiter ce sujet; mais cette invitation, quelque recommandable qu'elle fût, n'auroit pas eu son effet, si le génie de notre Philosophe n'eût pas été de la plus forte trempe. Il le fit bien voir dans cette occasion, en réduisant en système une des plus belles & des plus utiles de toutes les sciences, c'est-à-dire le Droit naturel. Aussi son Traité eut un succès prodigieux. Le grand *Gustave* le fit traduire en Suédois; & à son exemple toutes les Nations voulurent ensuite l'avoir en leur langue. Ce livre essuya cependant des critiques, tant il est vrai que les belles productions excitent toujours l'envie. Cette passion s'empara même

à ce fujet d'un des plus favans hommes du fiècle dernier. *Saumaife* ( c'est le nom de cet homme ) qui avoit été l'admirateur de G R O T I U S , devint tout-à-coup son ennemi. Il ne put soutenir l'éclat de ce nouvel Ouvrage. Son amour propre en fut bleffé. La jalousie prit chez lui la place de l'estime. Il parla avec le plus grand mépris du Traité du Droit de la Guerre & de la Paix ; & il se fit à ce fujet tellement illusion , que dans la dispute qu'il eut avec les Anglois sur le droit des Rois , il copia , sans s'en appercevoir sans doute , des lambeaux de ce Traité , lesquels formèrent la meilleure partie de sa défense.

Ce n'étoient pas néanmoins des ennemis dangereux que ceux qui écrivoient contre notre Philosophe. Les Ambassadeurs de Hollande lui portoient sourdement de plus terribles coups. Ils le calomnioient sans pudeur & sans ménagement , & ils ne trouvoient que trop à la Cour des oreilles dociles. G R O T I U S ressentit l'effet de leur méchanceté par la suspension de sa pension. Pour comble de calamité , M. d'*Aligre* , qui avoit les Sceaux , fut disgracié , & M. de *Marillac* , ennemi implacable des Protestans , lui succéda. Ce fut une autre raison pour re-



buter G R O T I U S. Quoiqu'il aimât le séjour de Paris & la société qu'il y avoit formée, il ne crut pas devoir y rester plus long-temps. Il alla d'abord en Hollande, où il espéroit être bien reçu du nouveau Stadhouder le Prince *Frederic-Henri*, qui l'aimoit beaucoup, ( le Prince *Maurice* étant mort. ) Mais l'événement ne répondit pas à ses espérances. Tout ce que purent faire ses amis, ce fut d'obtenir la restitution de ses biens, qui étoient infaisissables, parce que G R O T I U S étoit Bourgeois de Delft, & qu'en cette qualité il jouissoit du droit incontestable dont cette Ville étoit depuis long-temps en possession à cet égard. Sa chère épouse se donnoit aussi les mouvemens nécessaires pour accommoder ses affaires.

Elle étoit en Zélande, lorsqu'il jugea à propos de quitter la Hollande. Il partit d'Amsterdam le 17 Mars 1632, pour se rendre à Hambourg. Sa femme vint le trouver. C'étoit sa grande consolation dans ses adversités. Il y avoit alors dans cette Ville le Vice-Chancelier de Suède ( *M. Salvius* ) qui étoit non-seulement politique, mais encore homme de Lettres. G R O T I U S fit connoissance avec lui. Il le voyoit souvent, & *M. Salvius* fut ainsi à portée d'apprécier son mé-

rite. Il en conçut une si grande estime, qu'il en parloit sans cesse au grand Chancelier *Oxenstiern*, dans les lettres qu'il lui écrivoit. Ce Ministre en faisoit beaucoup de cas, & ces rapports le confirmèrent toujours plus dans l'idée infiniment avantageuse qu'il avoit de lui. Le Roi de Suède lisoit dans ce temps-là le livre du Droit de la Guerre & de la Paix, & c'étoit avec des transports d'admiration. Il regardoit l'Auteur comme le premier homme de son siècle. Il pensoit même que celui qui avoit si bien écrit sur le Droit public, devoit être un excellent politique. Il en conféroit souvent avec le grand Chancelier, qui enchérissoit encore sur ces sentimens. Toutes ces raisons déterminèrent le Roi à se l'attacher. Et il alloit mettre ce projet à exécution, lorsqu'il fut tué le 6 Novembre 1632, dans cette bataille contre les Impériaux, où les Suédois remportèrent une victoire signalée. Peu de temps avant sa mort, ce Prince ordonna entr'autres choses, que GROTIUS seroit employé dans le Ministère de Suède. Le grand Chancelier, qui fut Régent du Royaume pendant la minorité de la Reine *Christine*, fille de *Gustave*, se fit un devoir d'exécuter les ordres de son maître. Il écrivit à GRO-

TIUS de le venir trouver , pour remplir un emploi digne de son mérite. C'étoit beaucoup promettre. Cependant notre Philosophe ne se rendit pas d'abord à cette invitation. Il avoit déjà refusé des offres très-avantageuses des plus grands Princes ; car dès qu'on avoit su dans l'Europe qu'il n'avoit plus de liaison avec la Cour de France , on s'étoit empressé de toutes parts à se le procurer. Le Comte d'*Oxenstiern* ne se rebuta point. Il redoubla ses instances ; & ses sollicitations , soutenues par celles du frère du Maréchal *Bannier* , & fortifiées par l'estime que G R O T I U S faisoit du grand Chancelier , le déterminèrent enfin à préférer la Suède aux autres Etats qui le recherchoient.

Il partit de Hambourg pour se rendre à Francfort , où étoit le grand Chancelier , ignorant encore à quoi on le destinoit. Il y arriva dans le mois de Mai de l'année 1634. Le Chancelier l'accabla de politesses , sans cependant rien décider. Il ne s'en inquiéta point. Il connoissoit la grandeur d'ame & la bonne foi du Comte d'*Oxenstiern* , & cela le tranquillisoit. Sa confiance étoit telle , qu'il manda à sa femme de le venir joindre. Elle arriva à Francfort au commencement du mois

d'Août avec ses filles & son fils. J'aurois dû sans doute faire mention du temps où G R O T I U S avoit eu ces enfans ; mais les autres événemens de sa vie sont si considérables & si rapides , qu'ils m'ont fait oublier ceux-ci. Notre Philosophe étoit cependant toujours dans l'incertitude de son sort. Il quitta même Francfort pour accompagner le grand Chancelier à Mayence , sans aucun grade. Mais arrivé dans cette Ville , ce Ministre le déclara Conseiller de la Reine de Suède , & son Ambassadeur à la Cour de France.

L'objet de cette Ambassade étoit de la plus grande importance. Il s'agissoit d'engager la France à déclarer la guerre à l'Empereur , qui avoit remporté des avantages considérables sur les Suédois , & de rétablir par cette diversion & par son appui , les affaires de la Suède. G R O T I U S partit de Mayence pour son Ambassade au commencement de l'année 1635. Il arriva le 10 de Février à Saint Denis. Il fit avertir les Introduceurs des Ambassadeurs de son arrivée , afin qu'on se disposât à lui rendre les honneurs accoutumés. Le Comte de Brulon , Introduceur des Ambassadeurs , vint le voir , & lui dit que les troubles qu'il y avoit à la Cour , ne permettoient pas de fixer un jour pour son

entrée. Il l'invita en même temps à venir *incognito* prendre part aux fêtes que le Roi donnoit , en attendant qu'il parût à découvert. C'étoit ici un piège que ce Seigneur tendoit à G R O T I U S , afin de le priver des honneurs dûs à un Ambassadeur : mais le Comte de *Brulon* , quoiqu'inspiré par le Cardinal de *Richelieu* , n'étoit pas assez fin pour notre Philosophe , qui le remercia séchement de cette invitation. Quelques jours après , ce même Comte fit une nouvelle visite à G R O T I U S , & lui demanda qui l'envoyoit en France ? question également singulière & désobligeante , après les discours qu'il lui avoit tenus. L'Ambassadeur répondit comme il devoit , & comme il faisoit le faire. Toute la politique du Comte & tous les beaux dehors de Cour ne réparèrent pas cette impolitesse. Ce n'est point avec un Philosophe qu'on doit se servir de cette monnoie. L'art de la politique est à cent brasses au-dessous de la science des Philosophes. Aussi tout l'esprit du Cardinal échoua contre celui du grand Homme dont j'écris l'histoire. Ses menées s'en allèrent absolument en fumée. Son Eminence , qui avoit pour objet dans tous ces délais , de gagner du temps , afin d'engager le grand Chancelier de Suède

à nommer un autre Ambassadeur , y perdit son latin. On ne fait pas trop pourquoi G R O T I U S déplaîsoit au Cardinal. Les qualités de son cœur & de son esprit , qui fixoient les yeux de tout l'Univers , auroient dû le rendre agréable à un Ministre , dont la principale attention est de reconnoître le mérite & de l'estimer. Des Gens de Lettres ont publié que cette haine avoit sa source dans le refus qu'il avoit fait d'écrire l'histoire du Ministère de cette Eminence.

Quoi qu'il en soit , le nouvel Ambassadeur fit enfin son entrée à Paris le 2 Mars 1635. Tous les Habitans de cette Ville virent avec plaisir G R O T I U S dans une place si honorable , quoique peu convenable à un Philosophe qui fuit les éclats & les honneurs. Il n'y eut que l'Ambassadeur de Hollande qui en fut fâché. Il écrivit aux Etats Généraux , pour savoir comment il se devoit comporter avec G R O T I U S ; & les Etats répondirent que leur intention étoit qu'on eût pour lui les mêmes égards qu'on a pour les Ambassadeurs des Puissances amies.

Après avoir fait les visites ordinaires , & reçu les honneurs dûs à son rang , l'Ambassadeur de Suède vit le Cardinal ,  
&

& il fut question de l'objet de sa mission. Le Ministre de France mit en œuvre toutes les ruses d'un grand politique, pour venir à ses fins. Il tâta G R O T I U S de toutes les manières. Il se servit même de l'intrigue d'un Capucin, nommé le P. *Joseph*, pour en tirer meilleur parti; mais ce fut toujours sans succès. Le nouvel Ambassadeur répondit poliment à toutes leurs questions, rit de leurs détours, & se joua de leur fausse sincérité. Les intérêts de la Suède étoient sa boussole; & j'ose l'avancer hardiment, il n'y avoit personne en France alors qui en fût assez pour l'en distraire.

Quand on connoît un peu la Cour, & qu'on se rappelle ce que c'étoit que le Cardinal *de Richelieu*, on conçoit que G R O T I U S, qui n'étoit point aimé de son Eminence, que l'Ambassadeur de Hollande cherchoit à inquiéter, & qui étoit chargé d'une affaire de grande conséquence, dût essuyer des désagrémens de toutes les espèces. Le Cardinal porta plusieurs fois plainte contre lui au Grand Chancelier de Suède. Il fit demander son rappel & un autre Ambassadeur de la part du Roi. Mais le Comte d'*Oxenstiern*, qui connoissoit parfaitement notre Philosophe, n'écouta ni le Cardinal, ni ses par-

tisans. Il persifla à le soutenir dans sa place, & donna ainsi une preuve éclatante de sa confiance à son égard, & un témoignage public de la haute estime qu'il avoit pour lui.

Pendant le cours de son Ambassade, G R O T I U S se soutint en France avec beaucoup de dignité. La noblesse & la droiture de sa conduite lui concilièrent l'amitié des autres Ambassadeurs, & la vénération de ses ennemis. Le Cardinal *de Richelieu* fut peut-être le seul qui ne lui rendit point justice. L'Ambassadeur de Suède cessa de le voir. Il n'en fit pas moins sa cour au Roi, qui l'écouta toujours avec bonté. Notre Philosophe eut plusieurs occasions de dévoiler aux yeux des Courtisans toute l'étendue de son génie. Il fit voir combien un homme d'étude est supérieur dans le maniment des affaires, à des hommes dissipés. Le Cardinal fut forcé d'en convenir publiquement. Il l'engagea à être médiateur de quelques démêlés entre les Rois de France & d'Angleterre; & G R O T I U S s'acquitta de cette commission à l'avantage des François, & au gré de la Nation Angloise. Il s'attendoit à quelque marque de reconnoissance de la part du Cardinal; mais il fut payé d'ingratitude. La



conduite la plus sage , les lumières les plus étendues , & les services les plus signalés , ne purent lui concilier l'affection de son Eminence , & fermer la bouche à ses ennemis. On lui suscita encore de nouvelles tracasseries qui le fatiguèrent. Il auroit fort souhaité d'être débarrassé de l'honorable fardeau de l'Ambassade. *Je suis rassasié d'honneurs* , écrivoit-il à son frère . . . . . *J'aime la vie tranquille ; & je serois fort aise de ne m'occuper le reste de ma vie que de Dieu & de ce qui pourroit être avantageux à la Postérité (a).*

Mais les intérêts de la Suède demandoient qu'il ne quittât pas la France , & il les avoit pris trop à cœur pour les abandonner. Malgré cela , la Reine *Christine* ayant envoyé à Paris une sorte d'aventurier , nommé *Cerisante* , qui avoit eu assez de crédit pour se faire nommer Agent , & ensuite assez de vanité & d'étourderie pour désobliger tout le monde , G R O T I U S se dégoûta entièrement. Sa patience se trouva épuisée. Il écrivit à la Reine pour la supplier de le rappeler. La Reine lui accorda sa demande. Il quitta ainsi Paris pour se rendre en Suède. Il passa en Hollande , où il fut très-accueilli ; & lorsqu'il fut arrivé à Stokolm , la Reine

(a) Epist. 572 & 620.

qui étoit alors à Upsal , vint exprès dans cette Ville pour le voir. Sa Majesté le fit manger avec elle , & lui donna de fréquentes audiences. Ces distinctions & son grand savoir firent des jaloux. Notre Philosophe sentit leurs aiguillons ; & comme il étoit excédé de cette engeance-là , il se détermina à quitter la partie. A cet effet , il demanda plusieurs fois son congé à la Reine , qui le lui refusa. Pour l'engager à demeurer auprès d'elle , elle lui offrit la qualité de Conseiller d'Etat , & un établissement pour lui & pour sa famille. GROTIUS s'excusa sur sa santé & sur celle de sa femme , à laquelle l'air froid de Suède ne pouvoit convenir. Il persista à se retirer , & continua à prier la Reine de lui faire délivrer un passeport , qu'on ne lui expédia point. Ennuyé d'attendre , il résolut de quitter Stokolm. Il s'en alla à un port qui en est éloigné de deux lieues , afin de s'embarquer pour Lubec. La Reine fut touchée de ce départ imprévu. Elle lui envoya un Gentilhomme , pour lui dire qu'elle vouloit le voir encore une fois. GROTIUS revint donc à Stokolm , où il s'expliqua avec la Reine. *Christine* parut contente de ses raisons. Elle lui fit présent de dix mille écus & de quelques vaisselles d'argent. On lui expé-

dia ensuite son passeport , & Sa Majesté lui donna un bâtiment sur lequel il s'embarqua pour Lubec.

En sortant du port , le vaisseau éprouva une tempête considérable qui tourmenta beaucoup notre voyageur. Il fut porté le 17 Août à quatre milles de Dantzic , & y débarqua. Il se mit dans un chariot couvert pour aller à Lubec ; mais il se trouva si mal à Rostoc dans le Mekelbourg , qu'il fut obligé de s'y arrêter. Il fit appeller un Médecin , qui crut d'abord que son incommodité venoit de foiblesse & de lassitude ; d'où il conclut qu'avec du repos & des restaurans , il ne tarderoit pas à se rétablir. Mais ce Médecin voyant le lendemain la foiblesse augmentée , une sueur froide & d'autres indices d'une nature défaillante , il jugea qu'il n'avoit pas encore long-temps à vivre. Alors le malade demanda un Ministre. Il en vint un , qui ne le connoissant pas , lui tint de ces propos communs , dont on use avec les gens peu instruits. G R O T I U S , pour abrégér ces discours inutiles , lui dit : *Sum Grotius.* ( Je suis G R O T I U S . ) *Tu magnus ille Grotius !* ( Quoi ! vous êtes le grand G R O T I U S ) répondit le Ministre : éloge magnifique , qu'on ne peut guères rendre en François. C'est M. Ménage qui nous a

rapporté ce beau trait de la vie de notre Philosophe (a). M. de Burigni le tient cependant pour suspect (b). Ce qu'il y a de certain, c'est que le Ministre *Jean Guistorpius* lui ferma les yeux. Il vint le voir à neuf heures du soir, & l'ayant trouvé à l'agonie, il récita une prière convenable à son état. Il lui demandoit de temps en temps s'il entendoit; & GROTIUS, après avoir dit plusieurs fois oui, fit cette réponse : *Je vous entends bien, mais j'ai de la peine à comprendre ce que vous me dites.* Ce furent ses dernières paroles. Il expira à minuit précis le 29 Août 1646, âgé de 62 ans. Son corps fut mis entre les mains des Médecins, qui en tirèrent les entrailles. On le déposa ensuite dans la principale Ville de Rostoc, & il fut porté à Delft dans le tombeau de ses ancêtres.

GROTIUS avoit une figure très-agréable, de belles couleurs, un nez aquilain, des yeux brillans, le visage serain & riant. Sa taille n'étoit pas avantageuse, mais il étoit fort & vigoureux.

On trouve à la fin de sa vie, écrite par M. de Burigni, le Catalogue de tous les Ouvrages qu'il a composés. J'ai rendu

(a) *Menagiana*, Tom. II, page 313.

(b) *Vie de Grotius*, Tom. II, page 104.

compte des principaux ; mais je n'ai pas cru devoir m'arrêter à ceux de controverse & de Religion qu'il a écrit en différens temps , & qui n'ont pas formé des événemens considérables dans sa vie. On les a recueillis en quatre volumes *in-folio* , qui ont été imprimés en 1679. Parmi ces Ouvrages , il en est cependant un trop important , pour ne le pas distinguer particulièrement. C'est le Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne , ( *De veritate Religionis Christianæ* ) livre traduit dans toutes les langues , & estimé chez tous les Peuples. Trois qualités excellentes le caractérisent , clarté , solidité & brièveté. Tout y est intelligible , précis & bien déduit. M. *Leclerc* a dit que c'est le livre le plus parfait qui ait paru sur la matière qui y est traitée (a). Et M. *de Saint-Evremond* l'appelle le *Vademecum* de tous les Chrétiens (b). Cet Ouvrage & le Traité du Droit de la Guerre & de la Paix , sont les deux plus belles productions de G R O T I U S. J'ai déjà parlé de ce dernier ; mais je dois en exposer les grands principes , qui caractérisent bien le génie de ce grand Homme , & le genre dans lequel il s'est particulièrement

(a) Bibliothèque univ. 1692 , Tom. 22 , pag. 75.

(b) *Mélang. cur.* Tom. I.

distingué : je veux dire celui de la Législation.

*Principes de la Législation de G R O T I U S  
sur le Droit de la Guerre & de la Paix.*

On appelle *Droit* le pouvoir d'exiger ce qui est juste. On entend par le mot *Juste* tout ce qui est utile à une société formée d'hommes raisonnables. Et on donne le nom de *Loi* à la règle des actes moraux , par laquelle nous sommes obligés de faire ce qui est juste.

Le Droit est humain ou divin. Le premier est celui qui émane de la Puissance civile. La *Puissance civile* est le gouvernement d'une société ; & la *société* est une compagnie formée d'hommes libres , qui se sont réunis pour leur avantage réciproque. A l'égard du Droit divin , c'est ce qui nous est recommandé par Dieu même dans ses Ecritures.

Enfin la *Guerre* est l'état de deux Puissances ennemies , qui veulent terminer leur différend par les armes.

Tout cela posé , il s'agit de savoir s'il est permis de se servir de la force , quand on transgresse la loi ; ou si la guerre peut être une action juste ou injuste , soit de particulier à particulier , soit de société

à société. Dans une société policée, la guerre particulière est une chose défendue, parce que dans cette société il y a des personnes préposées pour peser les raisons des contendans, & pour leur rendre justice. La force ou la violence peut cependant être permise dans certaines occasions, sans avoir recours à la police : c'est lorsqu'on est exposé à perdre sa vie, son honneur ou ses biens, sans qu'on puisse avoir ni secours ni ressource, comme si l'on est attaqué par des voleurs dans un bois ou dans un chemin, &c. Dans tout autre cas, il faut porter plainte aux Juges, & se soumettre à leur jugement, puisqu'un particulier ne peut être citoyen qu'en promettant d'observer les loix établies dans la société dont il est membre.

Ce droit que chaque particulier a de conserver sa vie, son honneur ou ses biens par la force, est un droit naturel. Car le *droit naturel* est ce témoignage de la raison, qui nous fait connoître que telle action est conforme ou contraire à la nature. Or la nature nous oblige de veiller à notre conservation. Il est vrai que l'honneur, si l'on excepte celui qui concerne le beau sexe, qui doit lui être aussi précieux que la vie même, n'a aucun rapport avec notre conservation. Ce n'est

ici qu'une opinion fondée sur la considération des hommes, & qui nous ménage par là des secours dans le besoin. Cela est encore fort éloigné de la conservation proprement dite. Encore faut-il bien prendre garde de ne pas abuser de ce mot. Ce n'est pas un deshonneur, par exemple, de souffrir une injure, ni de recevoir un affront. L'honneur étant un sentiment de grandeur d'ame, celui qui se met au-dessus d'une injure ou d'un affront, est bien plus grand que celui qui le repousse. Tout ceci, quoique généralement vrai, peut souffrir des exceptions. Il est certains affronts qu'on ne pourroit endurer sans être taxé de lâcheté, & par conséquent sans se deshonor. Tels sont ceux où la vertu & la probité seroient compromises. Au reste, pour user de ce droit de repousser la force par la force, il faut être moralement certain qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver notre vie, ou d'éviter le dommage qu'on veut nous causer.

Il y a encore une autre guerre de particulier à particulier, & qui se passe dans l'intérieur de la société. C'est celle qu'on appelle *Guerre civile*. Elle naît ou de l'infraction aux loix de la part de ceux qui gouvernent, ou du défaut de subordina-



tion de la part de ceux qui sont gouvernés. Cette guerre peut être légitime par quatre raisons.

1. La société a droit de ne point suivre les loix , lorsque celui qui tient les rênes du gouvernement , jouit sans aucun titre ; qu'il a usurpé le trône , & qu'il s'y maintient par la violence.

2. Si un Souverain abîme son Royaume , ou qu'il se laisse gouverner par un autre.

3. Si le Souverain de propos délibéré répand la désolation parmi le peuple.

4. Si le Souverain ne régit qu'une partie du Royaume , & que le peuple ou le Sénat gouverne l'autre ; parce qu'il n'est Souverain que quand il possède le Royaume en entier , & que cette division désunit effectivement la société.

A l'égard des guerres publiques ou de société , elles sont justes dans ces trois cas. Premièrement , lorsqu'il s'agit de se défendre ; en second lieu , de conserver ses biens ; & enfin d'avoir raison d'une injure. D'où l'on tire cette maxime : Toutes choses sont permises lors de sa propre défense , de la conservation de ses biens , & de la vengeance d'une injure. *Omnia quæ defendi , repetique & ulcisci fas sit.*

La première cause d'une guerre juste

est donc un attentat , soit à la vie , soit aux biens , soit à la liberté , parce que la vie sans liberté est une mort civile. Il est donc permis de repousser par la force celui ou ceux qui ont un pareil attentat en vue. Mais il est défendu par la loi naturelle , d'employer d'autre moyen que celui des armes. On ne doit point se servir de poison , de quelque manière & sous quelque prétexte que ce soit. C'est encore transgresser cette loi , que de s'en prendre aux femmes & aux enfans , & de les massacrer impitoyablement. On commet aussi un acte de cruauté , en tuant ceux qu'on a fait prisonniers. Car quoique la guerre soit le droit de tuer les hommes sans crime , ce droit ne peut s'étendre sur des innocens ou sur des personnes sans défense. Quant aux biens des vaincus , il est permis aux vainqueurs de s'en emparer. En effet , puisque la guerre donne le droit de tuer des hommes , elle permet à plus forte raison le pouvoir qu'on a de les dépouiller. C'est une remarque de *Cicéron* , qui est fort juste. Cette permission s'étend sur toutes sortes de meubles ou d'effets , & même sur les choses sacrées ; parce que ces choses-là sont toujours destinées aux usages des hommes , & qu'elles ne sont sacrées que

par rapport à l'emploi qu'on en fait. Cette licence s'étend même aux endroits religieux, comme les Eglises, les Temples, les Sépultures, &c. de sorte qu'on peut s'emparer des richesses qui s'y rencontrent, sans troubler cependant la cendre des morts. (*Sepulcra hostium religiosa nobis non sunt, ideoque lapides inde sublatis in quemlibet usum convertere possumus.*)

Ajoutons à ceci que dans tous ces actes, il est permis de se servir de la ruse pour dépouiller l'ennemi. Mais on doit aussi observer religieusement ce qui suit.

I. Ménagez les personnes qui se trouvent malheureusement confondues avec les ennemis, sans avoir rien à démêler avec le vainqueur.

II. Prenez garde qu'on ne fasse aucun mal à ceux qui n'ont aucune part à la guerre présente.

III. Ne maltraitez point ni les vieillards, ni les enfans, ni les femmes des vaincus, à moins qu'ils ne se soient mal comportés.

IV. Ayez des égards pour les Savans & les Gens de Lettres.

V. N'inquiétez pas les Laboureurs ou Payfans, de même que les Marchands, Négocians, &c.

VI. Ne touchez point aux prisonniers.

VII. Recevez ceux qui se rendent sous des conditions équitables.

VIII. Pardonnez à ceux qui se sont rendus à discrétion.

IX. Faites grace à ceux qui ont commis quelques fautes, lorsqu'ils sont en trop grand nombre.

X. Conservez avec soin les ôtages, à moins qu'ils n'ayent manqué à leur parole.

XI. Abstenez - vous de tout combat inutile.

XII. Empêchez le pillage, lorsque les effets sont hors de la puissance des ennemis, & qu'ils peuvent être utiles.

XIII. Faites rendre aux vaincus les choses qui n'auront pas été prises par la voie ordinaire des armes, mais volées par des brigands.

XIV. Traitez les prisonniers de guerre avec clémence, & ne leur imposez point des charges ou des travaux considérables.

Voilà pour les vainqueurs. Quant aux vaincus, il faut qu'ils se soumettent avec leurs femmes & leurs enfans à la discrétion de ceux qui les ont subjugués.

Pendant que les Puissances belligérantes se comportent ainsi, les Nations qui sont en paix, doivent s'employer à leur faire mettre bas les armes. A cette

fin , il faut qu'elles rompent avec celles qui favorisent le parti qui soutient injustement la guerre , & qu'elles se portent pour médiatrices des différends qui lui ont donné lieu. De leur côté , les Puissances qui sont en guerre , sont obligées par le droit naturel , d'écouter favorablement les propositions qu'on leur fait ; de se souvenir qu'elles ne se battent que pour avoir la paix , (a) & de saisir avec empressement l'occasion de faire la paix , même avec quelque préjudice. Car la paix est utile aux vainqueurs & aux vaincus. Aux vainqueurs , parce qu'il y a lieu de craindre qu'en pressant trop l'ennemi opprimé , celui-ci réduit au désespoir , ne se porte à quelque extrémité violente qui change tout-à-coup la situation de son état , rien n'étant plus à craindre qu'un excès de fureur , qu'on peut comparer à la morsure d'une bête féroce qui se meurt. Aux vaincus , parce qu'il est dangereux de tenter un dernier effort , & qu'il est presque certain qu'une longue guerre peut enfin les réduire sous la puissance de leurs ennemis.

(a) *Sapientes* , dit Salluste , *pacis causâ bellum gerere*. Et Saint Augustin nous apprend : *Non pacem queri ut bellum exerceatur , sed bellum geri , ut pax acquiratur*.

Il leur est donc également avantageux d'accepter un accommodement. Et lorsque la paix est conclue, il convient qu'ils en observent religieusement les articles.







*Le Robertin*



---



---

## LA ROCHEFOUCAULT. \*

**C**E n'est point assez d'être doué de grandes vertus, & d'avoir produit de beaux Ouvrages, pour acquérir de la célébrité : il faut encore que ces vertus & ces Ouvrages, ayent été traversés & combattus. Sans cela, l'admiration la plus générale ne fait pas une réputation fort étendue. On se lasse enfin de vous louer ; & on ne parle long-temps de vous, que quand on trouve des contradicteurs. Le nom d'un homme passe ainsi de bouche en bouche. Il est encore plus porté par les critiques que par les panégyristes. Des événemens naissent de cette sorte de controverse : la renommée les publie ; & chacun s'empresse de connoître celui qui en est l'objet.

Le Moraliste qui va nous occuper, a eu assez de philosophie & de crédit, pour ne pas se laisser séduire aux éloges qu'il a reçus, & pour imposer aux envieux de son mérite. Il a gagné ainsi de la tranquillité ; bien infiniment préférable à la ré-

\* *Dictionnaire de Moreri*, art. *La Rochefoucault*. Les Préfaces différentes de ses *Maximes*, &c. &c. &c.

putation que les contestations donnent. Il vaut mieux vivre ignoré, que d'acheter au prix de son repos une célébrité frivole. Il est fâcheux néanmoins pour sa mémoire, que par cette conduite il n'ait point fourni des traits qui puissent rendre son histoire intéressante. Sa vie a été uniforme. Sans aucune sorte d'ambition, content de son état & de sa fortune, il n'a eu à cœur que de vivre conformément à sa naissance, & de connoître les hommes; & cette connoissance qu'il a puisée dans le grand monde, l'a presque dégoûté de leur estime. Il a cru que les vertus les plus pures en apparence, n'étoient que des vices déguisés, qu'un raffinement de l'amour-propre qui ramène tout à l'intérêt. Plein de cette idée, il n'a pas été curieux d'occuper les hommes en faisant parler de lui. D'un autre côté, ses parens n'ont pas jugé à propos qu'on connût & qu'on relevât les traits de sa vie privée. Assez puissans pour contenir les Ecrivains qui auroient voulu satisfaire le Public à cet égard, ils ont même empêché que le nom de notre Philosophe parût à la tête de son Ouvrage. Et nous lisons dans l'édition de 1741 (c'est la onzième de cet Ouvrage) ces paroles de l'Editeur : » Une loi respectable m'est

» encore imposée de donner cet Ouvra-  
 » ge , sans mettre sur son front le nom de  
 » son Auteur (a). Le Lecteur ne doit donc  
 point s'attendre à des détails piquans sur  
 sa vie. On ne fait presque que le temps  
 de sa naissance & celui de sa mort.

*François VI* du nom , Duc de LA  
 ROCHEFOUCAULT , Prince de  
 Marillac , Baron de Verteuil , Gouver-  
 neur de Poitou , & Chevalier des Or-  
 dres du Roi , naquit à Paris le 15 Dé-  
 cembre 1613 , d'une famille très-an-  
 cienne & très-illustre. Elevé comme un  
 Seigneur de son rang , il passa sa jeunesse  
 avec des personnes qui l'instruisirent ,  
 moins pour en faire un Savant qu'un  
 Homme de Cour. Son génie fut en quel-  
 que sorte étouffé par les instructions qu'on  
 lui donnoit à cet égard. Son état l'obli-  
 gea d'abord de se produire à la Cour ; &  
 on dit qu'il fut grand Courtisan. Si cela  
 est , LA ROCHEFOUCAULT ne  
 naquit point Philosophe , mais il le de-  
 vint ; car rien n'est plus opposé à la Phi-  
 losophie que l'adulation & le mensonge.  
 Qui dit Courtisan , dit flatteur , politique ,  
 dissimulé , & presque toujours ennemi de  
 la vérité. Il y a plus lieu de croire qu'il

(a) *Réflexions , Sentences & Maximes morales* de M. le  
 Duc \*\*\* 1741 , page x de la Préface.

fut grand Militaire , comme on nous l'assure , parce que l'Art Militaire demande beaucoup de génie ; & on connoît les lumières & la sagacité de notre Moraliste. On dit même qu'il se signala en plusieurs actions par son courage , sa prudence & son esprit , sans nous apprendre cependant quelles ont été ces occasions. Mais ce qu'on peut assurer , c'est qu'il est le plus grand scrutateur du cœur humain , qui ait vécu depuis la renaissance des Lettres. Personne n'a mieux connu que lui les ressorts qui le font agir , & il les a développés avec une finesse & une précision admirables.

Ce travail ne l'occupa que sur la fin de ses jours. Des raisons de convenance l'obligèrent de vivre à la Cour. Ces mêmes raisons l'engagèrent aussi à se marier , & il épousa *Andrée de Vivonne* , Dame de la Chasteneraye , &c. fille d'*André de Vivonne* , Seigneur de la Beraudière , Grand Fauconnier de France. Mais enfin las d'avoir pour de simples mortels des égards & des complaisances qu'ils ne payent souvent ( & sur-tout à la Cour ) que d'ingratitude , il crut devoir vivre un peu pour lui. Il se retira dans le sein de sa famille ; & désormais il n'eut de commerce intime qu'avec des Gens de Lét-

tres. Livré ainsi à lui-même, il mit par écrit les réflexions qu'il avoit faites sur les passions des hommes, & il les publia sous le titre de *Réflexions, Sentences & Maximes morales*. Et comme c'est à la Cour qu'il les étudia ces passions, il établit dans son livre un principe qui est assez celui de tous les Courtisans : c'est que les perfections dont l'homme est doué, sont presque toujours dégradées par des motifs d'amour-propre & d'intérêt, principe affreux qui tend à anéantir toutes les vertus, & à désunir toutes les sociétés. En effet, s'il n'y a ni véritable amitié, ni véritable reconnoissance, ni véritable justice, l'Univers n'est qu'une grande & horrible caverne de brigands. Si ce que les hommes ont nommé amitié, n'est, comme l'a avancé LA ROCHEFOUCAULT, qu'un ménagement réciproque d'intérêt, & qu'un échange de bons offices ; & pour me servir de l'expression d'*Antoine Pérez*, s'il ne se trouve plus de véritable amitié qu'entre le corps & l'ame, qui sont à moitié de perte & de gain, il n'y a donc point d'humanité. Cette effusion réciproque de sentimens, qui forme la consolation du Sage dans les adversités de la vie, est donc une chimère. Nulle ressource pour le mal-

heureux qui n'est pas en état de reconnoître les secours qu'il demande : il doit s'attendre à périr misérablement , quelque vertu ou quelque mérite qu'il ait d'ailleurs.

Les conséquences qu'on tire de-là sont terribles , & notre Philosophe en déduit lui-même une qui fait frémir. Dans l'adversité de nos amis , nous trouvons , dit-il , toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. A moins que de tordre le sens de ces expressions , c'est , comme le remarquent fort bien les Auteurs du Journal Littéraire , dans l'extrait qu'ils ont publié des *Réflexions* qui occasionnent celles-ci (a) , c'est là l'idée la plus noire qu'on puisse donner du cœur humain. On peut douter , ajoutent ces Journalistes , si les plus scélérats même sont susceptibles d'une pareille malignité , & s'ils ne s'affligent pas sincèrement de l'adversité d'un homme à qui ils ne sont liés que par le crime même. Un plaisir si affreux ne sauroit être excité dans leur ame , que par un avantage sensible qui pourroit leur revenir des malheurs de leurs amis. Car être vicieux sans intérêt , n'être scélérat que pour le plaisir de l'être , est le

(a) *Journal Littéraire* 1715 , Tome II , seconde partie , pages 69 & 70.

caractère d'un monstre , & non celui d'un homme.

*LA ROCHEFOUCAULT* avoit trop de lumières & de jugement pour ne pas sentir que ce principe n'étoit point généralement vrai. Il savoit bien que quand on aime quelqu'un , on n'ambitionne d'autre récompense pour les services qu'on lui rend , que le plaisir d'avoir pu lui être utile. C'est ici une satisfaction du cœur , qui est infiniment plus exquise que les plaisirs les plus sensuels. D'ailleurs , puisque les belles choses sont en droit de nous plaire sans aucun intérêt , par quelles raisons n'aimerions-nous pas de même la vertu & le mérite , qui sont les plus belles de toutes les choses ? Notre Philosophe pouvoit-il encore ignorer qu'il y a des vertus de tempérament , certains instincts qui préviennent la raison , pour nous porter à faire du bien à nos prochains , & à nous acquitter de nos devoirs envers eux ? Il est des personnes qui aiment naturellement l'ordre & la propreté. Il en est d'autres qui ont un penchant naturel pour l'équité & la justice , dont le cœur est sensible & bienfaisant , & qui souffriroient si elles étoient obligées de commettre une action injuste , ou de causer de la peine à quelqu'un ,

Cette disposition naturelle du cœur ne peut n'être pas une vertu : mais si faire du bien par instinct, c'est agir sans raisonner, ce n'est donc point diriger ses actions à un intérêt grossier (a).

Tout cela étoit sans doute connu de *LA ROCHEFOUCAULT*. Aussi le principe qu'il établit, ne regarde pas l'homme sensible & vertueux, mais les hommes tels qu'ils sont en général. Et il faut convenir que l'amour-propre & l'intérêt renversent leurs vertus, ou du moins qu'ils les ébranlent & les énervent presque toutes. C'est une chose si rare qu'on rende justice au mérite pour l'amour du mérite même, qu'on peut regarder cette espèce d'événement comme un phénomène moral. Notre Philosophe combat un vice dont l'homme est ordinairement & non essentiellement affecté.

Dans sa retraite, il publia des *Mémoires de la Régence de la Reine Anne d'Autriche*, recommandables autant par l'exactitude & la vérité des faits, que par une diction noble, pure & élégante. On a écrit qu'au milieu de ses occupations, il perdit la vue, & qu'il ne mena plus qu'une vie languissante. Ce qu'il y a de certain,

(a) *Ubi supra*, pag. 72.



c'est qu'il fut tourmenté à la fin de ses jours par des douleurs aiguës, auxquelles il succomba le 17 Mars 1680, âgé de 68 ans.

*Morale ou Doctrine de LA ROCHE-FOUCAULT, sur les motifs des actions des hommes.*

L'intérêt & la gloire sont le mobile de toutes les actions des hommes ; & ce qu'ils appellent vertus, n'est souvent que l'effet de l'un & de l'autre. La clémence se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, & presque toujours par toutes les trois. Celle des Princes n'est qu'une politique pour gagner l'affection des peuples. La modération est une crainte de tomber dans l'envie & dans le mépris, auxquels on est exposé quand on s'enivre de son bonheur. C'est une vaine ostentation de la force de notre esprit, un désir de paroître plus grands que les choses qui nous élèvent. La sincérité, qui est une ouverture de cœur, n'est ordinairement qu'une vaine dissimulation pour attirer la confiance, comme la fidélité n'est qu'une invention de l'amour-propre pour le même sujet. Ce sont des moyens de nous élever

au-dessus des autres , & de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes. L'envie de parler de nous , & de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer , fait une grande partie de notre sincérité.

Notre sensibilité à l'égard des malheureux est plus souvent l'ouvrage de l'orgueil que de la bonté. Nous voulons faire voir que nous sommes au-dessus d'eux , & voilà pourquoi nous leur donnons des marques de compassion. Ce qui paroît générosité , n'est souvent qu'une ambition déguisée , qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands. Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous ; & nous ne faisons que suivre notre goût & notre plaisir , lorsque nous préférons quelqu'un à nous-mêmes. Cependant c'est par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie & parfaite. Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissans que nous , quoique ce soit l'intérêt seul qui produise cette amitié. Nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire , mais pour celui que nous en voulons recevoir. L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de ceux que nous aimons , à proportion de la satisfac-

tion que nous avons d'eux ; & nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous. Enfin si la vanité & l'intérêt ne renversent pas entièrement les vertus , du moins elles les ébranlent toutes.

La vertu ne va pas loin , lorsque la vanité ne lui tient pas compagnie. Ce qu'on nomme libéralité , n'est le plus souvent que la vanité de donner , que nous aimons mieux que ce que nous donnons. Cette foiblesse , pour ne pas dire cette passion , fait en plusieurs occasions la valeur des hommes & la vertu des femmes. Elle nous agite sans cesse , tandis que les autres passions nous donnent quelquefois du relâche. Nous ne l'aimons cependant que dans nous-mêmes ; & nous trouvons celle des autres insupportable , parce qu'elle blesse la nôtre.

L'intérêt n'a pas moins d'empire sur le cœur des hommes que la vanité. Quelque prétexte qu'ils donnent à leurs afflictions , ce n'est souvent que l'intérêt & la vanité qui les causent. Un bon naturel , qui se vante d'être très-sensible , est presque toujours étouffé par le moindre intérêt. L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus & de vices : il parle toutes sortes de langues , & joue toutes sortes de per-

sonnages, même celui de défintéressé. Les vertus se perdent dans lui comme les fleuves se perdent dans la mer. Le nom de la vertu lui sert aussi utilement que les vices. Il englobe tout, & ce n'est que pour de petits intérêts qu'on néglige l'examen dans les affaires.

Il est néanmoins des cas où la vanité & l'intérêt sont utiles : c'est lorsqu'ils nous servent à supporter les dégoûts & les humiliations que nous pouvons essuyer dans les affaires de la vie. Car si ni l'un ni l'autre ne nous dédommagent point, nous souffrons des douleurs morales très-aiguës. Aussi celles de la honte & de la jalousie sont insupportables, parce que la vanité ne peut les adoucir. La jalousie est le plus grand de tous les maux, & celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent. L'orgueil a ses bizarreries comme les autres passions; mais on a honte d'avouer qu'on a de la jalousie, quoiqu'on se fasse honneur d'en avoir eu, & d'être capable d'en avoir. Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour. Cependant la jalousie est en quelque manière juste & raisonnable, parce qu'elle ne tend qu'à nous conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir. C'est une ma-

ladie qui se nourrit dans les doutes , & elle devient furieuse où elle finit , sitôt qu'on passe du doute à la certitude.

Il faut bien distinguer ici la jalousie de l'envie ; car l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres. On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles ; mais l'envie est une passion timide & honteuse qu'on n'ose jamais avouer. Elle cause plus de maux dans le monde que les passions les plus ouvertes. Elle s'attache sur-tout au mérite. L'approbation qu'on donne à ceux qui entrent dans le monde , vient souvent de l'envie secrète que l'on porte aux personnes qui y sont établies. On est jaloux du bonheur des autres , & l'envie qu'on leur porte dure encore plus long-temps que ce bonheur même.

Quoique l'intérêt soit , comme nous avons vu , un des grands ressorts qui nous meuvent , & que par-là il soit une maladie épidémique pour tout le genre humain , néanmoins il est encore plus de gens sans intérêt que sans envie. Il n'y a que ceux qui sont doués de grandes qualités , qui n'apportent point cette foiblesse. Elle est si adhérente au cœur , si l'on peut s'exprimer ainsi , qu'elle est plus irrécon-

ciliable que la haine. L'amitié seule peut la détruire, de même que la coquetterie détruit le véritable amour. L'orgueil qui nous l'inspire sert souvent à la modérer. Ce remède est plus facile à trouver que celui de l'amitié.

Les attachemens du cœur sont très-changeans, parce qu'il est difficile de connoître les qualités de l'ame, & facile de connoître celles de l'esprit. Il y a des gens qu'on approuve, qui n'ont pour tout mérite que les vices qui servent au commerce de la vie. Un homme fin impose aisément à la multitude. La finesse est l'art de cacher dans sa conduite ses véritables intentions, afin que paroissant agir sans intérêt, on ne se méfie pas de nos vues. Le sublime de cet art consiste à savoir bien feindre de tomber dans les pièges qu'on nous tend; car on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres. Les plus habiles affectent encore de blâmer toutes les finesse, pour qu'on ne se méfie pas d'eux. Ils tâchent aussi de gagner votre amitié, parce qu'ils savent qu'en toutes les affaires l'esprit est la dupe du cœur. Cependant les finesse & les trahisons ne viennent que de manque d'habileté. L'usage de la

finesse particulièrement est la marque d'un petit esprit. Aussi arrive-t-il presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir dans un endroit , se découvre en un autre. A force de vouloir trahir autrui , il se trahit soi-même.

C'est un vice que les hommes ajoutent à ceux que la nature leur a donnés. Il semble qu'ils ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières , dont ils affectent de se parer ; & ils les cultivent avec tant de soin , qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels , qu'il ne dépend pas d'eux de corriger. Leurs imperfections devroient les humilier assez pour les dégoûter de les multiplier. Car une preuve sensible qu'ils les connoissent , c'est qu'ils n'ont jamais tort quand ils parlent de leur conduite. Le même amour-propre qui les aveugle pour l'ordinaire , les éclaire alors , & leur donne des vues si justes , qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées. Il est vrai qu'à cette attention ils joignent aussi celle de se faire valoir par des qualités qu'ils n'ont pas , quelque instruits qu'ils soient qu'on n'est jamais si ridicule

par les qualités qu'on a , que par celles qu'on affecte d'avoir. Peu d'esprit avec de la droiture ennuye moins à la longue , que beaucoup d'esprit avec du travers.

Toutes les finesſes pour mettre en jeu l'intérêt & l'orgueil , ſont de véritables miſères. Cela ſe découvre ſur-tout à l'heure de la mort. On a beau chercher à ſe faire illuſion , le maſque tombe. Les meilleurs raifonnemens que nous pouvons faire en parfaite ſanté , ne ſont rien quand on touche à la dernière heure. Il ſ'en faut bien que la mort nous paroiffe de près ce que nous l'avons jugée de loin. Il n'y a que trois fortes d'hommes qui puiſſent en tempérer l'horreur : les ſages , qui croient qu'il faut aller de bonne grace où l'on ne ſauroit ſ'empêcher d'aller : les héros , que l'amour de la gloire aveugle ; & les gens du commun , dont le peu de lumière empêche de connoître la grandeur du mal , & leur laiſſe la liberté de penſer à autre choſe. Les motifs de religion à part , ( qui ſont infiniment plus puiſſans que les raifonnemens philoſophiques ) les remèdes les plus propres à adoucir le paſſage cruel de cette vie-ci à une autre , ce ſont la gloire de mourir



avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie, & de ne dépendre plus des caprices de la fortune.









*Putendorf*

---

## PUFENDORFF.\*

**I**L est heureux que l'ordre chronologique s'accorde ici avec le rang que doit occuper dans la classe des Législateurs *Samuel de PUFENDORFF*. Son histoire sera plus intéressante, parce qu'elle formera une suite non interrompue avec celle de *Grotius* son prédécesseur, & qu'on verra le progrès naturel du grand art de gouverner les hommes. Ce Philosophe naquit en 1631 à Fleh, petit Village situé assez près de la Ville de Chemnitz, dans la Misnie, province de la Haute-Saxe. Son père s'appeloit *Elie Pufendorff*. Il étoit Ministre. Peu accommodé des biens de la fortune, il ne put seconder par une bonne éducation, les dispositions heureuses qu'il ne tarda pas de remarquer à son fils. Il voulut les cultiver lui-même; mais il reconnut bientôt que

\* Vie de Pufendorff, à la tête de la traduction allemande de son Ouvrage de *Statu Imperii Germanici*. *Eloge historique de M. le Baron de Pufendorff*, à la tête de son *Introduction à l'Histoire*, &c. *Bibliotheca Fabriciana*, Tom. IV. Preface de la traduction françoise du *Traité du Droit de la Nature & des Gens*. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres*, par le Père *Nicéron*, Tom. XVII. Et ses Ouvrages.

ses lumières étoient très-bornées à cet égard. Les vues du jeune PUFENDORFF alloient beaucoup au-delà de ses instructions. Son génie vif & pénétrant avoit besoin de leçons bien différentes de celles qu'on donne à des enfans ordinaires, & son père ne pouvoit lui apprendre que ce qu'il savoit. Un Seigneur Saxon touché de sa grande sagacité, ne vit point sans peine qu'on le laissât ainsi languir dans un Village. Il offrit de fournir à son entretien, si on vouloit l'envoyer étudier dans une Université; & M. *Pufendorff* ayant accepté cette offre, son fils partit pour Leipzig. Il entra dans l'Université de cette Ville, où il se distingua en peu de temps. Son ardeur pour l'étude lui fit faire des progrès étonnans. Son père qui le destinoit à être Ministre comme lui, voulut qu'il s'attachât à la Théologie. Par obéissance il commença à l'étudier; mais son goût ne le portoit pas à cette étude, & il se déclaroit de jour en jour pour celui de la Jurisprudence. Aussi abandonna-t-il insensiblement la Théologie. Après avoir satisfait sa curiosité sur toutes les branches de la Législation, il se fixa au Droit public. Un motif d'intérêt se joignit à son inclination. Il apprit que les divers Souverains qui composent l'Etat Germani-

que , n'ont point d'autres Ministres d'E-tat , que les personnes habiles dans la science du Droit public d'Allemagne. Ce n'est en ce pays ni la naissance ni le crédit qui procurent des places , c'est le mérite seul. On pense là que des Savans qui s'appliquent à connoître les intérêts particuliers des hommes , sont plus capables de les concilier que des personnes dissipées & sans principes. Avez-vous du mérite , vous êtes admis aux premières dignités de l'Etat. Instruit de tout cela , PUFENDORFF résolut de se frayer par sa capacité une voie aux honneurs.

Lorsqu'il eut appris à Leipzig tout ce qu'on pouvoit lui enseigner sur le Droit , il alla à Gènes , pour acquérir d'autres connoissances. Ce qui l'attira dans cet endroit , ce fut le célèbre Géomètre *Erhard Weigel* , qui y professoit les Mathématiques. Notre jeune Philosophe avoit déjà étudié les premiers élémens de cette science , & il avoit jugé qu'elle étoit nécessaire pour faire des progrès dans toutes les autres. Il se présenta chez M. *Weigel* , sans autre recommandation que celle de son mérite & de son envie d'apprendre. Le Professeur leur fit l'accueil dont l'un & l'autre étoient dignes. Non-seule-

ment il reçut PUFENDORFF de la manière la plus gracieuse : il lui offrit encore un logement chez lui. Celui-ci gagnoit trop à cette offre pour la refuser. Il l'accepta, & se livra sans réserve à l'étude des Mathématiques. Il vit ainsi les Ouvrages de *Descartes*, & ce fut avec une satisfaction infinie. La manière de philosopher de ce grand homme l'affecta si fort, que ses talens naturels en acquirent une perfection, dont il ne les auroit pas cru susceptibles. Il convient lui-même, que s'il y a quelque ordre & quelque justesse dans ses écrits, il les doit à sa méthode.

Je ne fais si aucune doctrine a produit de si grands effets que celle de *Descartes* ; mais voici trois Philosophes du premier ordre qu'elle a formés, & que je compte déjà dans cette Histoire : savoir, *Loke*, *Malebranche* & PUFENDORFF. Ce dernier ne trouva pas seulement dans ses Ouvrages des découvertes utiles ; il y gagna aussi une chose plus précieuse : ce fut le goût de la Philosophie, cet amour du vrai & du simple, qui dissipe les préjugés & les illusions de l'amour-propre. Il regarda dès-lors ces titres fastueux qu'on prend dans les Universités, comme des marques vaines & équivoques de la ca-



pacité & du savoir. Plus jaloux d'être docte que de le paroître, il dédaigna de prendre la qualité de Docteur. Son esprit se nourrissoit avec un plaisir infini de l'étude des Mathématiques ; & son cœur étoit au comble de sa joie par la société aimable de M. *Weigel*. Ce Mathématicien avoit eu dessein de composer un cours de Morale, traité à la manière des Géomètres. L'estime qu'il faisoit de PUFENDORFF, l'engagea à lui communiquer son projet. Notre Philosophe démêla si bien les principes de la Morale, que M. *Weigel* le crut plus propre que lui à l'exécuter. Il lui donna son manuscrit, & lui permit d'en faire tel usage qu'il voudroit.

Tout attachoit PUFENDORFF chez son Professeur, & les leçons qu'il en recevoit, & la douceur de son commerce, & ses politesses prévenantes : mais il craignoit d'abuser de ses bontés, en demeurant plus long-temps avec lui. Il comptoit déjà une année de séjour : c'en étoit trop, selon lui, pour un homme qui étoit hors d'état de reconnoître les services qu'il lui avoit rendus. Il le quitta & retourna à Leipzig.

Là incertain sur le parti qu'il avoit à prendre pour jetter les fondemens d'une

fortune médiocre , il reçut une lettre de son frère , qui étoit au service du Roi de Suède , par laquelle il lui conseilloit de ne pas perdre son temps dans son pays , & de chercher à se placer ailleurs. PUFENDORFF trouva ce conseil bon , & résolut de le suivre. Il fit connoissance avec des Suédois , qui lui proposèrent de se charger de l'éducation des fils de M. *Coyet* , Conseiller Aulique du Roi de Suède , Secrétaire d'Etat , & Ambassadeur extraordinaire auprès des Provinces - Unies. La situation où il étoit ne lui permit pas de refuser ce poste. Il alla avec ses élèves à Leyde , où il s'occupa à faire imprimer les Opuscules de *Meursius*. Le succès qu'eut cet Ouvrage , l'engagea à en publier un autre intitulé : *L'ancienne Grèce de Lauwemberg*. Ce livre parut en 1660 , sous les auspices du père de ses élèves.

PUFENDORFF avoit alors vingt-neuf ans. C'étoit l'âge où son goût devoit être formé. Aussi le ramena-t-il à ses premières inclinations. Il n'étudia plus désormais les Sciences & l'Histoire que par la liaison qu'elles pouvoient avoir avec la Législation. L'étude particulière qu'il en avoit faite , avoit pour objet le Droit public. Ce Droit sortoit à peine du chaos où les Jurisconsultes

Jurifconsultes & les Théologiens l'avoient plongé. Ceux-là trop remplis de leur Code & de leur Digeste, vouloient en faire la règle immuable de l'équité, & négligeoient absolument de remonter aux premiers principes. Ceux-ci avoient achevé de brouiller cette science par des distinctions scholastiques, qui au lieu de rien éclaircir, en rendoient au contraire l'étude longue, pénible & obscure. Notre Philosophe voulut répandre un nouveau jour sur cette matière. Il lut à cette fin le grand Ouvrage de *Grotius* sur le Droit de la Guerre & de la Paix. Cette lecture étendit ses idées, & lui en fit naître de nouvelles. Elles produisirent à la fin le projet d'un Traité très-philosophique sur le Droit de la Nature & des Gens. Il falloit pour l'exécuter des secours qu'il ne trouvoit point à Leyde, & que le tems & la Providence pouvoient seuls lui fournir. En attendant un heureux hasard & des occasions propices, il composa des *Elémens de la Jurisprudence universelle*, qu'il publia à la Haye. Il y employa diverses choses tirées de la Morale manuscrite que *M. Weigel* lui avoit donnée. Ces choses étoient traitées dans un goût géométrique. Aussi un Savant en lisant cet Ouvrage dit qu'il sentoit le Mathématicien.

L'Auteur l'avoit dédié à *Charles - Louis*, Electeur Palatin; & ce Prince lui en avoit témoigné sa reconnoissance par une lettre très-gratieuse, dans laquelle il l'assuroit de son estime, & lui faisoit espérer des preuves solides de sa bienveillance. Cette espérance ne fut pas longue. Un an après avoir écrit cette lettre, ( c'est en 1661 ) l'Electeur le fit appeler à l'Université de Heidelberg, en qualité de Professeur. PUFENDORFF s'y rendit, & il eut la gloire de remplir la première Chaire de Professeur public qu'il y eût en Allemagne pour le Droit de la Nature & des Gens, que *Charles-Louis* fonda en sa faveur. Ce bienfaiteur l'employa à l'éducation du Prince Electoral. Et pour rendre ses talens encore plus utiles, il l'engagea à écrire sur l'état de l'Empire d'Allemagne, & lui fit donner des mémoires, afin de le mettre en état d'y travailler.

Notre Professeur examina attentivement tous ces mémoires, & après avoir combiné toutes choses, il trouva que l'Allemagne est un corps républicain, dont les membres mal assortis font un tout monstrueux. Cette proposition fit le principal sujet de son Ouvrage. Elle étoit sans doute très-hardie. Aussi ne crut-il pas devoir s'en déclarer l'Auteur. Il se dé-

guisa sous le nom de *Severin*, Sieur de *Monzabano*, Véronois. Et il le dédia à son frère, qui étoit Ambassadeur de Suède à la Cour de France, qu'il masqua sous le nom de *Lelio*, Sieur de *Trézolani*. Pour éviter tout soupçon, il ne jugea pas à propos de le publier en Allemagne. Il fit parvenir son manuscrit à son frère, pour le faire imprimer à Paris. Celui-ci le présenta à un Libraire, qui pria M. de Mézerai de l'examiner. Ce fameux Historien le lut, & le jugea digne de voir le jour; mais il refusa de donner son approbation, parce qu'il y trouva quelques endroits opposés aux intérêts de la France, & d'autres où les Prêtres & les Moines étoient maltraités. L'Ambassadeur de Suède se contenta de ce refus : il envoya le manuscrit à Genève. Il y fut imprimé. Ce fut en 1667 que ce Livre parut avec ce titre : *Severini de Monzabano, de Statu Imperii Germanici, liber unus*. Il fut accueilli comme l'Auteur l'avoit présumé. On en chercha beaucoup l'Auteur, & on l'attribua d'abord à différentes personnes; mais on ne put jamais le deviner. Ce qui rendoit l'énigme difficile, c'étoit les soins que PUFENDORFF s'étoit donnés pour prévenir ou pour dissiper les soupçons qu'on auroit pu former sur lui. Il

avoit si bien pris les mesures , qu'on n'a pu savoir exactement la vérité qu'après sa mort.

Tandis qu'en cherchoit à connoître l'Auteur de ce Livre , plusieurs Jurisconsultes écrivoient contre l'Ouvrage , & d'autres travailloient à en obtenir la suppression. Ceux-ci vinrent à bout de le faire condamner , interdire & confisquer en plusieurs endroits de l'Allemagne ; & les autres publièrent presque coup sur coup trois critiques , lesquelles furent encore suivies de deux qui parurent quelques années après. Les Auteurs de ces critiques sont *Martin Schoockius* (a) , *Philipp-André Oldenburgerus* , sous le nom de *Pacificus à Lipide* (b) , *Jean-Louis Praschius* (c) , *Charles Scharfchmidius* (d) , & *Jean-George Kulpis* (e). La production de PUFENDORFF n'en fut pas pour cela moins estimée ; mais la réputation qu'elle

(a) *Exercitationes XII. quibus Severini de Monzabano, atmodum promissis, Tractatus de Statu Imperii Germanici discutitur, &c* 1668.

(b) *Nota & strictura*. 1668.

(c) *Litteræ secretiores Monzabani ad Lallium fratrem, de Germana Imperii Germanici forma*.

(d) *System-juris publici humano Germanici & disquisitio de Republica monstruosa contra Severinum de Monzabano ejus que affectas*. 1677.

(e) *Commentationes Academicae in Severinum de Monzabano de Statu Imperii Germanici*. 1682.

lui acquit lui devint très-préjudiciable. La jalousie aigrit les esprits de ses adversaires. Ils ourdirent des manœuvres sourdes & artificieuses ; & leurs cabales furent si méchamment tramées , qu'elles l'emportèrent sur les qualités éminentes de notre Professeur. Ils vinrent à bout de le déplacer. Les mémoires de sa vie ne disent pas de quelle manière il perdit sa Chaire. C'est une conjecture de ma part fondée sur la connoissance du cœur humain. Quand on a vécu avec des envieux , on fait de quoi ils sont capables pour perdre un homme qui les offusque. Il est un art de faire disparaître le mérite , quelque réel qu'il soit ; & les mauvais génies qui ont intérêt d'en faire une étude particulière , y excellent presque toujours.

Privé ainsi de son état, PUFENDORFF crut devoir aller offrir ses services au Roi de Danemarck. Il se rendit à Copenhague , où il sollicita une Chaire de Professeur qui vaquoit. Un compétiteur plus recommandé que lui l'emporta ; & il ne gagna à son voyage que le chagrin d'en être témoin. Il vit bien par là ou qu'on ne le connoissoit point assez dans ce pays , ou que la protection & le crédit y décidoient des talens. Il espéra qu'en Suède on lui rendroit plus de justice. Dans cette

vue, il alla à Lunden, où le Roi *Charles XI* venoit d'ériger une Université. Il y fut reçu à bras ouverts. On lui conféra sur le champ une Chaire de Professeur, dont il prit possession en 1670.

Cette place le mit en état de reprendre le cours ordinaire de ses études. Il composa un petit Ouvrage, qu'il publia sous le titre de *Recherches sur la République irrégulière*. C'est une espèce de Commentaire du quatrième Chapitre de son Livre de *l'Etat de l'Empire Germanique*, dans lequel il traite de la forme de cet Empire. Cette production fut bien reçue. Mais jusqu'ici il ne s'étoit point annoncé comme il pouvoit le faire. Il devoit consommer sa réputation par le grand Ouvrage qu'il méditoit sur le Droit de la Nature & des Gens. Jouissant d'une grande tranquillité, & pourvu des secours qui lui étoient nécessaires, il résolut enfin d'y mettre la dernière main. Il lut tous les Ouvrages politiques de *Hobbes*, & relut avec une attention scrupuleuse le Livre du Droit de la Guerre & de la Paix de *Grotius*. Cette seconde lecture lui fut très-profitable. Il remarqua que quoique ce Livre fût la production d'un grand Philosophe, il n'étoit pourtant pas exempt de préjugés. *Grotius* avoit gardé quelques ménage-



mens pour les idées scholastiques , soit qu'il n'en fût pas entièrement revenu lui-même, soit qu'il crut avoir besoin de cette condescendance pour gagner une sorte de lecteurs qui en faisoient cas. PUFENDORFF sentant l'inutilité de cette condescendance, n'y eut aucun égard. Il traita sa matière sans songer qu'il y eût des Scholastiques. On voit, dit l'Auteur de son Eloge (a), un homme qui remontant aux idées les plus simples de la Morale , va pas à pas de principe en principe , de preuve en preuve ; examine avec une attention extrême ; divise avec une régularité scrupuleuse ; définit avec précision ; enfin forme un système méthodique de la science des mœurs. Quoique moins érudit que *Grotius* , il creuse davantage les principes, & en développe les conséquences par une suite de raisonnemens qui s'éclaircissent réciproquement. Inexorable sur l'opinion des Scholastiques , qui établissoit que les actions commandées & interdites par le droit naturel sont honnêtes ou deshonnêtes par elles-mêmes, il traite de belles chimères & de principes stériles, les idées de l'honnête détachées du rapport qu'elles ont à la volonté de Dieu. C'étoit retrancher aux gens de Collège

une infinité de subtilités métaphysiques qu'ils vantoient beaucoup, & qu'ils donnoient à leurs élèves pour les plus fines & les plus sublimes notions de la Morale. Notre Philosophe s'attaquoit à fortes parties, & s'exposoit par là à de grandes persécutions. C'est aussi ce qu'il éprouva dès que son Livre fut au jour en 1672 (a). Il s'éleva tout-à-coup contre ce Livre une nuée de critiques, & il n'en fut pas quitte pour des injures. La réputation immortelle que lui forma ce grand Ouvrage, lui coûta son repos & presque sa vie.

Le premier qui l'attaqua fut *Nicolas Beckman*, Professeur en Droit, secondé de *Josué Schwartz*, Professeur en Théologie. Ils publièrent ensemble un Ecrit anonyme intitulé : *Liste de certaines nouveautés que M. Samuel Pufendorff a avancées contre les fondemens orthodoxes dans son Livre du Droit de la Nature & des Gens*. Notre Philosophe est traité très-durement dans cet Ouvrage. On l'appelle

(a) Cet Ouvrage est intitulé : *De jure natura & gentium*, Libri VIII. Et il a été traduit en François sous ce titre : *Le Droit de la Nature & des Gens ; ou Système général des principes les plus importants de la Morale, de la Jurisprudence & de la Politique*, traduit du Latin par *Jean Barbeyrac*, avec des notes. 1706. Il a été aussi traduit en Allemand & en Anglois.

*Païen , Zuinglien , Socinien , Papiste , Pélagien , Hobbesien , Cartésien.* Ces qualifications , dont la plupart feroient un éloge dans toute autre occasion , sont employées dans cette critique comme des injures dont on accable l'Auteur. P U F E N D O R F F y opposa en 1674 une *Apologie tant pour soi que pour son Livre contre l'Auteur d'un Libelle diffamatoire intitulé : Liste de certaines nouveautés , &c.* Cette Apologie dévoila toute la méchanceté de ses adversaires. Mais les Magistrats de Suède le vengèrent encore mieux que sa réponse. Ils traitèrent la *Liste* de pasquinade & de libelle ; ordonnèrent qu'elle seroit lacérée & brûlée par la main du Bourreau , & que le Professeur *Beckman* seroit déposé & banni du Royaume : ce qui fut exécuté au mois d'Avril 1675. La Cour de Suède se mêla aussi de cette affaire. Elle reçut la *Liste* ; & on tâcha de la prévenir tellement contre le Livre du Droit de la Nature & des Gens , qu'elle parut alarmée des prétendues nouveautés qu'on trouvoit dans ce Livre. Pour se tranquilliser , elle accorda aux sollicitations de M. *Schertzer* , Professeur en Théologie à Leipzig , un Décret du Roi , par lequel il étoit enjoint à tous les Professeurs de

veiller avec tout le soin possible , pour préserver la jeunesse de toute nouveauté contraire à l'orthodoxie & à la doctrine reçue par l'Université. Le but qu'on avoit eu en obtenant ce Décret, c'étoit d'être autorisé à inquiéter PUFENDORFF. Il le comprit bien , & il prévint le coup par une lettre latine qu'il publia en 1674.

Le second Professeur qui entra en lice contre notre Philosophe , fut *Valentin Alberti*. Ce Théologien s'essaya d'abord dans la préface d'un Commentaire manuscrit qu'il dictoit à ses écoliers sur le Droit de la Guerre & de la Paix par *Grotius*. Il publia ensuite une critique dans un *Abrégé du Droit de la Nature, rendu conforme à la Théologie orthodoxe*. PUFENDORFF répondit à cette critique , par un Ecrit intitulé : *Essai des chicanes faites depuis peu à Samuel PUFENDORFF sur le Droit naturel*. (*Specimen controversiarum Sam. Pufendorffio circa jus, &c.*) M. Alberti répliqua par un *Essai de défenses contre l'Essai des chicanes*. (*Specimen vindiciarum, &c.*) Notre Philosophe opposa à cette réplique son fameux Livre d'*Eris Sandica*, c'est-à-dire, *la Discorde de Schone* ; & son adversaire y répondit par un Ecrit intitulé : *Eros Lipsicus* , qui fut traité avec beaucoup de

mépris dans un Ouvrage où l'on relève les calomnies & les inepties de ce critique, *Alberti calumnias & ineptias*, comme porte le titre. Il y eut encore de part & d'autre des brochures fort vives. Mais des amis communs autant fatigués que P U F E N D O R F F de cette guerre littéraire, s'employèrent à la terminer. Ils y parvinrent, & les deux combattans mirent bas les armes. Il s'agissoit dans cette dispute de savoir si le Droit naturel se doit tirer de la nature avant ou après la chute de l'homme, dans l'état du péché ou dans celui d'innocence : question purement théologique, & qu'on auroit pu écarter d'un Ouvrage philosophique.

Cette querelle étoit à peine terminée, que MM. *Beckman & Schwartz* recommencèrent la leur. Le premier au désespoir de s'être perdu en voulant nuire à notre Philosophe, ne songea dans son exil qu'à se venger. Il commença par publier une pièce contre lui très-fatirique, où il le traite de diable incarné. Le titre seul de cette pièce porte l'empreinte de la rage la plus effrénée (a). Après cette belle

(a) On verra, je pense, avec plaisir, le titre singulier de cette pièce : le voici. *Nicolai Beckmanni legitima defensio contra Magistri Samuelis Pufendorffii execrabiles sceleratas calumnias, quibus illum contra omnem veritatem & justitiam ut carnatus Diabolus & singularis menda-*

sortie , M. Beckman voulut l'attaquer personnellement. Il l'appela en duel , & lui écrivit de Copenhague où il étoit , qu'il désiroit avoir raison de ses procédés par la voie des armes. Il lui marquoit l'endroit où il devoit se rendre pour se battre avec lui , & le menaçoit de le poursuivre par-tout où il feroit , s'il manquoit au rendez-vous. Notre Philosophe ne fit aucun cas de cette lettre ; & sans daigner y répondre , il l'envoya au Consistoire de l'Académie , qui procéda contre Beckman. Cette conduite porta la colère de celui-ci à son comble. Il songea à faire affaffiner son adversaire , mais il échoua heureusement dans son dessein. La seule ressource qui lui restoit , c'étoit de répandre sa bile sur le papier. C'est aussi le parti qu'il prit. Il tâcha de rendre PUFENDORFF odieux par des écrits multipliés , qui furent réfutés par PUFENDORFF lui-même ou par ses amis.

*iorum artifex per fœticia sua entia moralia ( Diabolica puto ) toti honesto ac erudito malitiosè exponere voluit. Naturalis sive brutalis & gentilis Pufendorffii spiritus usque adeo enormiter se exerit & perverse operatur , ut nec diabolum , nec infernum , nec vitam æternam dari impiè credat , & dum omnem actionem humanam statuit esse indifferentem boni ac mali , nec præmium , nec pœnam futuram , hic tamen pro satyrico suo ingenio firmiter credit , sic viris honestis & proximo suo audacter & malitiosè calumniatur , quod semper aliquid facis sive mendacii in animis legentium hæreat 1677.*

A *Beckman* se joignit *Schwartz*. Pendant le temps du procès de son confrère, il avoit gardé un silence prudent ; & il se comporta avec la même circonspection, jusqu'à ce qu'il se fût ménagé un poste ailleurs. Mais lorsqu'il eut obtenu ce qu'il souhaitoit, il quitta sa Chaire qu'il avoit à Lunden, & se rendit en Danemarck. Ce fut là que sous le nom de *Severin Wildschultz*, dont il avoit épousé la mère, il publia un Ecrit intitulé : *Discussions des calomnies indignement avancées dans l'Eris Sandica de Samuel Pufendorff, contre un homme vénérable, sous prétexte d'une liste de ses erreurs, &c.* P U F E N D O R F F excédé de ces sortes d'hostilités, ne jugea pas à propos de faire à cette *Discussion* une réponse sérieuse. Il se contenta de la réfuter par une lettre qu'il suppose écrite par *Josué Schwartz* à son beau-fils *Severin Wildschultz*. Il donne exprès une terminaison fautive à son nom, pour marquer le mépris qu'il faisoit de sa personne ; & se borne dans cette lettre à tourner l'un & l'autre en ridicule.

Il parut d'autres Ecrits satiriques contre notre Philosophe (a) : mais il ne se

(a) On trouve dans les *Mémoires* du P. Nicéron, Tom. XVIII, le titre des réponses de PUFENDORFF.

donna pas la peine d'y répondre. Une occupation plus importante dispoſoit de ſon temps : c'étoit l'abrégé de ſon Traité du Droit de la Nature & des Gens , qu'il publia en 1673 ſous le titre *De Officio hominis & civis , juxta legem naturalem libri duo* ; & d'une Introduction à l'Hiftoire générale & politique de l'Univers , qui parut en 1682. Il avoit compris que le Droit de la Nature & des Gens ne pouvoit ſe paſſer de l'Hiftoire ; que ſans elle , il n'eſt plus qu'une ſpéculation abstraite & ſujette à porter à faux. Cet Ouvrage avoit encore ſon utilité propre , indépendamment de toute autre conſidération. Dans les abrégés d'Hiftoire publiés avant ſon introduction , on avoit négligé de remonter aux principes généraux qui ſont communs à toutes les ſociétés humaines , quoiqu'il y en ait de particuliers , qui ſont tellement eſſentiels à tel ou tel peuple , qu'il ne peut les abandonner ſans péril. Ces principes dépendent de la ſituation du pays , des mœurs & du génie des Habitans , du pouvoir plus ou moins grand de ſes voiſins , de ſes propres forces qui ne ſont pas tou-

& de quelques autres Ouvrages peu importants , qui ne ſont pas dignes aujourd'hui de la curioſité du Lecteur.



jours dans le même degré , & de mille autres conjonctures. Dans son introduction , notre Philosophe eut égard à tout cela ; & tous les Savans sentirent le prix de cet Ouvrage , & s'empresèrent à le répandre dans tout l'Univers , par les traductions qu'ils en firent en différentes langues.

Pendant qu'il tâchoit d'être utile aux hommes dans la solitude de son cabinet , des troubles s'élevèrent dans la Province de Schonen , où il étoit. Le fléau de la guerre affligeoit alors la Suède , & Schonen en devint le théâtre. PUFENDORFF partit alors de Lunden , & se retira à Stokholm. La Cour le reçut avec la plus grande distinction. On l'honora du titre de Secrétaire du Roi , & de celui d'Historiographe. Ce fut en cette qualité qu'il écrivit sa belle Histoire de Suède en XXVI livres. Elle commence à l'arrivée de *Gustave-Adolphe* en Allemagne , & finit à l'abdication de *Christine*. C'est , dit l'Auteur de l'éloge historique de PUFENDORFF (a) , la plus belle Histoire que nous ayons de cette fameuse guerre , qui a désolé l'Allemagne durant trente ans. Ce bel Ouvrage parut en 1686. Son Auteur travailla à sa continuation , &

(a) Page XLV.

composa la vie de *Charles - Gustave*, Roi de Suède & Successeur de *Christine*, qui ne fut publiée que long - temps après. Dans cet intervalle, il fit imprimer (c'est en 1687) un petit Traité sur les rapports de la Religion avec la vie civile, intitulé : *De habitu Religionis Christianæ ad vitam civilem, liber singularis*. Le but de cet Ouvrage est de mettre de justes bornes entre la puissance ecclésiastique & la puissance civile, pour établir la tranquillité publique. Il y ajouta ensuite un *Appendix*, où il réfute les principes d'*Adrien Houtin*, touchant le pouvoir des Souverains sur ce qui concerne la Religion.

Tous ces Ouvrages, & sur-tout sa grande Histoire de Suède, lui acquirent une réputation si brillante, que les Souverains briguèrent à l'envi l'avantage de laisser à la postérité l'Histoire de leur règne écrite par une plume si applaudie. *Frédéric-Guillaume*, Electeur de Brandebourg, l'attira à Berlin, & le nomma son Historiographe. Il fut invité presque en même temps de la part de l'Empereur *Léopold*, d'écrire l'Histoire de son règne. Des raisons particulières ne lui permirent pas de se rendre à cette invitation. Il resta à la Cour de Brandebourg, qui pour se

l'attacher toujours plus, le décora de la dignité de Conseiller privé. L'Empereur, bien loin de lui faire mauvais gré de la préférence, lui donna une marque éclatante de son estime, en lui conférant la qualité de Baron du Saint Empire. Notre Philosophe fut remercier l'Empereur de cette grace comme il convenoit; mais il ne crut pas devoir interrompre l'*Histoire de l'Electeur Frédéric - Guillaume le Grand*, qu'il avoit commencée. Il la finit sous les yeux de *Frédéric III*, Electeur de Brandebourg, premier Roi de Prusse. Toujours ami du vrai, il avoit écrit avec plus de sincérité que la Cour de Berlin n'en avoit exigé de lui. Il s'étoit servi libéralement des Archives de la Maison de Brandebourg. Il en avoit tiré un grand nombre de mystères, dont la publication parut dangereuse. On crut qu'il étoit de la prudence de ne pas révéler des secrets qui ne devoient être réservés qu'aux Ministres. Cette Histoire ne parut qu'après une sévère révision, où les Censeurs rayèrent tout ce qu'ils jugèrent à propos. Ils usèrent néanmoins de ménagement, en considération de l'Auteur, & ce ménagement fut tel, qu'il fallut y revenir lorsque l'Ouvrage fut rendu public. On y fit en-

core des changemens , par lesquels on supprima des pages entières.

Notre Philosophe ne vit point la fin de cette impression. Un mal au pied qu'il négligea , le mit au tombeau. C'étoit d'abord peu de chose ; mais l'inflammation s'y étant mise , la gangrène suivit de près. Il ne restoit d'autre ressource pour éviter les progrès de ce mal , que de lui couper le pied. *P U F E N D O R F F* ne put se résoudre à y consentir. L'Electeur de Brandebourg , qui vouloit lui sauver la vie à quelque prix que ce fût , engagea les Médecins & les Chirurgiens à mettre tout en œuvre pour le guérir. Les Médecins crurent que la crainte des douleurs de l'opération l'emportoit sur la crainte de la mort. Ils imaginèrent de l'assoupir , & de lui couper la jambe pendant l'assoupissement. L'opération fut faite avec succès. Quand le malade se réveilla , il se trouva mieux. Mais lorsqu'il apprit ce qui s'étoit passé pendant son sommeil , il se chagrina de telle sorte , que la fièvre , inséparable de cette sorte d'opération , ayant augmenté , elle l'emporta dans peu de temps. Il mourut le 26 Octobre 1694 , âgé de 63 ans.

*Morale & Principes de Législation de  
P U F E N D O R F F sur le Droit de  
la Nature & des Gens.*

On définit la Morale la science des mœurs, ou l'art de diriger & de tempérer la liberté des actions humaines, pour régler convenablement notre vie. Ainsi les actions morales regardent directement l'usage de notre raison. Généralement parlant, elles sont bonnes, ces actions, quand la raison les autorise : elles sont mauvaises, quand elle les réproouve. Il faut par conséquent que cette faculté de l'entendement connoisse le bien & le mal, pour qu'elle puisse faire l'un & éviter l'autre. Afin de parvenir à cette connoissance, voici les préceptes généraux qu'elle doit observer.

1°. Lorsque deux propositions sont appuyées également par de bonnes raisons, il est permis de choisir celle qu'on veut.

2°. Lorsque de deux propositions, l'une paroît plus probable, on doit choisir celle-ci.

3°. Dans les matières sur lesquelles on est parfaitement instruit, on doit suivre de deux avis différens, celui qui paroît le

plus probable , quand même la multitude ne l'approuveroit pas , pourvu qu'en s'écartant de l'opinion reçue , il n'en résulte aucun inconvénient.

4°. Quand on ne connoît point une matière , on doit s'en rapporter aux personnes éclairées.

5°. Lorsqu'une Puissance supérieure ordonne une chose qu'on ne croit pas permise , on doit obéir , quand même on n'approuveroit pas intérieurement l'action qu'elle demande (a).

6°. Dans les choses de peu d'importance , ou qui sont urgentes , s'il y a de part & d'autre la même probabilité , on peut préférer celle qu'on veut.

7°. Dans les choses de grande conséquence , ou sur lesquelles on a le temps de délibérer , on doit choisir la plus certaine , quand même on s'éloigneroit beaucoup du but qu'on se propose.

Ces principes posés , il faut savoir que les actions morales sont nécessaires ou libres , bonnes ou mauvaises , justes ou

(a) Cette maxime est vraie politiquement , mais elle est moralement fausse. Toutes les Puissances du monde n'ont pas droit d'exiger des choses non permises , comme l'injustice. La Loi naturelle défend ces actes , & cette Loi est au-dessus de toutes les Puissances. On doit sans doute plier à la force ; mais cette force ne donne point de droit à celui qui l'emploie. C'est une pure tyrannie.

injustes. Une action nécessaire est celle que la loi nous oblige de faire. L'action est libre quand elle n'est commandée ni par la loi divine, ni par la loi humaine, ou qu'elle est simplement tolérée, la loi n'infligeant aucune peine à ceux qui la commettent, & laissant à l'honneur le soin de la contenir ou de la permettre. Dans le premier cas, elle est parfaitement libre; & elle l'est imparfaitement dans le second.

Une bonne action est celle qui s'accorde avec la loi, & une mauvaise action celle qui s'en écarte. Car la loi est la règle qui sert à juger des bonnes & des mauvaises actions. Enfin une action est juste, quand elle s'accorde avec les intérêts des autres hommes; & elle est injuste, quand elle les contrarie. Mais si la loi est la règle des actions morales, il est nécessaire que cette loi soit dictée par la nature, qu'elle soit l'ouvrage du Créateur, & qu'elle enseigne à l'homme ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit éviter. Sans cela, que seroit-ce que la liberté, si nous étions également autorisés à faire des choses dont nous devons nous abstenir, & à négliger celles que nous sommes obligés de pratiquer? Aussi cette loi porte-t-elle tous les caractères de la Divinité.

Elle prescrit toutes les actions avantageuses au genre humain , au bien de la société , à la conservation de chaque individu , telles que la bienfaisance , l'humanité , la miséricorde , la bonne-foi , la gratitude , &c. & elle défend celles qui lui sont contraires , comme la perfidie , l'ingratitude , &c.

D'où il suit qu'en observant la loi , on fait toujours de bonnes actions , & jamais de mauvaises. De-là la tranquillité d'esprit , le témoignage infiniment agréable d'une bonne conscience , & en général tous les avantages qu'on peut souhaiter pour l'âme & pour le corps. De-là la bonne intelligence dans la société , une douce concorde parmi les hommes , de bons offices réciproques , & des secours mutuels.

Par ce double avantage que procure la loi , celui du particulier & celui du public , on voit qu'elle a deux parties : l'une qui regarde l'homme en lui-même , qui est directement suggérée par la nature , & qu'on appelle pour cette raison *Droit Naturel* : l'autre qui concerne la société , & qui est une suite & une dépendance de celle-ci , & en quelque sorte une application de ce droit à la société , & qu'on nomme ou *Droit Civil* , ou *Droit des Gens*.



Droit Civil, lorsqu'il n'est question que des membres d'une société; & Droit des Gens, quand il s'agit des intérêts de société à société, comme des égards que les Nations se doivent, soit en paix, soit en guerre. .

Les obligations que le Droit Naturel impose à l'homme, sont de veiller à sa conservation, & de faire tous ses efforts pour bien mériter de celui à qui il doit l'être, & de ceux avec lesquels il vit, afin qu'il ne soit pas un poids inutile sur la terre. Son occupation doit donc consister & à avoir soin de son corps, & à se rendre utile à la société dans laquelle il est. Pour cela, il doit choisir un genre de vie honnête, profitable à sa capacité, à son état, à sa fortune & à ses forces. Car non-seulement ce n'est pas vivre conformément à la nature de ne vivoter que de rapines, mais encore de ne point faire usage des talens qu'on peut en avoir reçu. On doit les sacrifier au bien de ses concitoyens, quelque ingrats qu'ils puissent être de ce sacrifice. Ce n'est pas pour nous seuls que nous vivons, mais pour Dieu, & pour la société; de sorte que si notre sang pouvoit être utile à sa gloire & au salut du genre humain, il faudroit se hâter de le répandre.

Concluons donc : 1°. Qu'on ne doit offenser personne, ni lui causer aucun préjudice ; & que dans le cas où l'on auroit le malheur de faire l'un ou l'autre, on est obligé de le réparer. S'emparer du bien d'autrui & en faire son bien propre, est encore plus contre nature, dit *Cicéron* (a), que la mort & la douleur.

2°. Qu'un homme doit traiter un autre homme comme son égal, c'est-à-dire comme homme, & par conséquent lui rendre tous les services dont il peut être capable. Car tous les hommes sont frères, & il n'y a naturellement d'autre différence entr'eux que celle de l'âge. Dans les services qu'il rend, il ne doit avoir en vue que la seule satisfaction d'avoir pu être utile sans aucun mélange d'intérêt particulier ; parce que ce sont là les véritables bienfaits & les seuls qui soient dignes d'estime (b). Tout le reste n'est que jactance & vaine gloire.

Ce n'est point assez de faire connoître aux hommes ce qu'ils se doivent réciproquement, pour qu'ils l'observent. Tous les esprits ne sont pas également portés à la vertu. Il est des âmes viles qui ne

(a) *De Officiis*, Lib. III.

(a) Voyez la Doctrine de *Shaftesbury* sur le mérite & la vertu.

connoissent

connoissent que leur intérêt , & qui sont absolument insensibles au plaisir d'obliger. D'ailleurs il seroit trop humiliant d'attendre & de devoir son état & sa fortune à la charité de nos semblables. Il faut donc qu'il y ait une loi de pratiquer ces actions, pour fortifier encore ce que le Droit Naturel prescrit , & pour y suppléer. Et c'est ce qui forme le Droit Civil.

Il y a deux sortes d'obligations , une naturelle , & l'autre civile. L'obligation naturelle nous prescrit tout ce qui est bien , quand même il ne seroit pas de devoir. C'est la pratique du Droit Naturel. L'obligation civile est celle qui est ordonnée par le Droit Civil.

On divise encore l'obligation en trois , en naturelle , en civile & en mixte. La première est dictée par la seule équité naturelle. La seconde , par la procédure ou le jugement de ceux qui sont préposés pour l'administration de la Justice. Et l'obligation mixte est formée par l'autorité de la civile. Ainsi l'obligation naturelle est la loi même de la nature. L'obligation civile est la base des loix d'une société. Et l'obligation mixte est la soumission à l'autorité qui soutient l'une par l'autre. De - là découlent deux grandes

vérités , qui constituent tout le Droit Civil. La première , que nous devons obéir aux loix , qui sont fondées sur l'obligation naturelle. La seconde , que nous sommes tenus de remplir les engagemens que nous avons contractés , & par l'obligation naturelle , & par l'obligation civile.

Reste à exposer le Droit des Gens : mais ce Droit est si développé dans les principes de *Grotius* sur le Droit de la Guerre & de la Paix , que je crois devoir y renvoyer le Lecteur.

*Principes de Législation de PUFENDORFF  
sur les devoirs de l'Homme  
& du Citoyen.*

Une action humaine exactement conforme aux loix qui en imposent l'obligation , c'est ce qu'on appelle un *Devoir*. On entend par *Action humaine* , un acte qui a pour principe les lumières de l'entendement & la détermination de la volonté. Ces lumières sont communes à tous les hommes ; & avec un peu d'attention, il n'y a personne qui ne soit en état de comprendre du moins les principes & les préceptes généraux qui constituent une vie honnête & tranquille , & d'appercevoir

en même temps leur conformité avec la constitution de la nature humaine.

Lorsqu'on est bien instruit de ce qu'il faut faire ou ne pas faire, en sorte qu'on puisse rendre raison de ses sentimens par des preuves certaines & indubitables, on a la *conscience droite*. Si étant au fond dans des sentimens véritables sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire, on ne voit point d'ailleurs aucune bonne raison de donner la préférence aux sentimens opposés, & qu'on n'ait point des principes par lesquels on puisse se déterminer, on a dans cette situation une *conscience probable*. C'est par elle que se conduisent la plupart des hommes; car il y en a fort peu qui soient en état de connoître les choses par règles. Enfin quand par le conflit des raisons qu'on voit de part & d'autre, sur-tout à l'égard des cas particuliers, & qu'on n'a ni assez de pénétration, ni assez de lumières pour distinguer clairement & distinctement lesquelles de ces raisons sont les plus fortes, on a une *conscience douteuse*. Dans ce cas-là, on doit suspendre toute action; car on ne doit point agir si l'on ne fait pas si on fait bien ou mal.

En agissant, on peut prendre le faux pour le vrai: & on est alors dans l'*erreur*. Il y a deux sortes d'erreurs. L'une est

celle où l'on auroit pu s'empêcher de tomber, si on eût pris tous les soins convenables & apporté toute l'attention nécessaire ; & on l'appelle *erreur vincible* ou *surmontable*. L'autre, qu'on nomme *erreur invincible*, est celle dont on ne sauroit se garantir avec tous les soins moralement possibles, selon la constitution des choses humaines & de la vie commune. Cette dernière n'a point lieu ordinairement en matière de préceptes généraux de la vie humaine ; mais seulement par rapport aux affaires & aux particuliers, du moins à l'égard des personnes un peu instruites.

On peut encore se tromper lorsqu'on manque de certaines connoissances qui ont rapport à l'action qu'on aura faite ou omise ; & cette espèce d'erreur s'appelle *ignorance*. On la distingue en *ignorance efficace*, & en *ignorance concomitante*, ou qui accompagne simplement l'action. Celle-là consiste dans le défaut d'une connoissance qui auroit empêché d'agir, si on l'avoit eue ; & celle-ci suppose la privation d'une connoissance qui n'auroit point empêché d'agir, quand même on auroit su ce que l'on ignore.

L'ignorance peut être encore ou *volontaire*, ou *involontaire*. L'ignorance volontaire est ou contractée par pure négligence

gence , ou affectée , c'est-à-dire produite par un mépris direct & formel des moyens que l'on avoit de s'instruire de ce qu'on pouvoit & devoit savoir. L'ignorance involontaire consiste à n'être pas instruit des choses que l'on ne pouvoit ni ne devoit savoir.

Ces choses bien distinguées , il faut que l'homme se détermine à agir par un mouvement propre & intérieur , pour qu'il puisse répondre de ses actions ; je veux dire qu'il ait la *volonté* de faire ou de ne pas faire une chose. Cette volonté suppose ou renferme la *spontanéité* & la *liberté* : la *spontanéité* , afin que l'homme se détermine de son bon gré , sans aucune nécessité interne & physique ; & la *liberté* , afin qu'il soit le maître d'agir ou de ne pas agir.

Lorsqu'on a cette volonté & qu'on agit volontairement , on est réputé l'*auteur de ses propres actions*. La volonté n'est pas cependant toujours dans un parfait équilibre , de manière que dans chaque action elle se détermine d'un ou d'autre côté , uniquement par un mouvement intérieur , produit en conséquence d'un mûr examen de tout ce qu'il y avoit à considérer. Il arrive très-souvent qu'elle est déterminée par divers poids extérieurs. Le

penchant qu'on a pour certaines choses, & l'aversion pour d'autres; la disposition particulière du naturel, la conformation des organes, les passions, & sur-tout l'habitude contractée par des actes réitérés, ou par une fréquente pratique des mêmes choses, entraînent l'ame comme malgré elle, & tyrannisent la volonté. Malgré cela, on est responsable de toutes les actions qui sont produites & dirigées par l'entendement & par la volonté, de quelque manière qu'elles le soient. Car la raison la plus forte & la plus prochaine qui autorise à attribuer une action à celui qui l'a faite, c'est qu'il l'a produite lui-même, le sachant & le voulant d'une manière médiate ou immédiate. On doit donc admettre pour principe constant : *Qu'on est responsable de toute action qu'il a été en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire.*

Voici les conséquences qui suivent de ce principe.

1°. Les actions d'autrui, les opérations des autres causes antérieures, & les événemens, quels qu'ils soient, ne peuvent être imputés à personne, qu'autant qu'on pouvoit & qu'on devoit les diriger.

2°. Les qualités personnelles, & les autres choses qui se trouvent ou ne se trouvent pas en nous, sans qu'il ait été en



notre pouvoir de les acquérir ou non , ne fauroient nous être imputées , à moins qu'on n'ait négligé de suppléer par ses soins & par son industrie à un défaut naturel , ou d'aider ses dispositions & ses forces naturelles autant qu'on le pouvoit.

3°. On n'est point responsable de ce que l'on a fait par une ignorance invincible.

4°. L'ignorance & l'erreur , en matière de loix & de devoirs imposés à chacun , ne mettent point à couvert de l'imputation des actions qui en proviennent.

5°. L'omission d'une chose prescrite ne doit point nous être imputée , lorsque l'occasion d'agir nous a manqué , sans qu'il y ait eu de notre faute.

6°. Il ne faut imputer à personne l'omission des choses qui sont au-dessus de ses forces , & qu'il ne pouvoit ni faire ni empêcher , avec tous ses soins & toute son industrie.

7°. On n'est point responsable de ce qu'on souffre ou qu'on fait par force.

8°. Les actions de ceux qui n'ont pas l'usage de la raison , ne leur doivent pas être imputées.

9°. Enfin on n'est point responsable de ce que l'on croit faire en songe.

Dans tout ceci l'homme jouit de sa spontanéité, c'est-à-dire qu'il agit suivant sa propre volonté, sans être assujetti qu'à sa conscience. Mais si l'on considère l'homme en société, ce frein ne suffit pas. Chaque particulier se conduisant à sa fantaisie, sans consulter autre chose que son caprice, il ne pourroit que naître de-là une extrême confusion dans la société. L'avantage des membres qui la composent, demande donc qu'il y ait quelque règle à laquelle on soit tenu de se conformer. Cette règle est la *Loi*. C'est une ordonnance d'un supérieur, par laquelle il impose à ceux qui dépendent de lui, une obligation indispensable d'agir de la manière qu'il leur prescrit. Cette ordonnance, pour être juste, doit être fondée sur la *Loi naturelle*. On appelle ainsi une règle qui convient si invariablement à la nature raisonnable & sociable de l'homme, que sans l'observation de ses maximes, il ne sauroit y avoir parmi le genre humain de société honnête & paisible. Le principe fondamental de cette *Loi*, est que *chacun doit travailler autant qu'il dépend de lui, à procurer & à maintenir le bien de la société humaine en général*. Les autres obligations qu'elle impose, & qui découlent de cette *Loi*, sont

ce

ce qu'on appelle *Devoirs*. Il y a trois sortes de devoirs. La première sorte regarde Dieu ; la seconde nous-mêmes ; & la troisième les hommes.

I. Des devoirs de l'homme envers Dieu. Autant qu'on peut découvrir ces devoirs par les seules lumières de la raison , ils se réduisent en général à la *connoissance* & au *culte* de cet Être suprême. Tels sont les principes de cette connoissance.

1. Il y a un Dieu.

2. Dieu est créateur de l'Univers.

3. Dieu conduit & gouverne tout ce monde par une sage providence , qui prend soin particulièrement du genre humain.

4. Dieu n'est susceptible d'aucun attribut , qui renferme la moindre imperfection.

On distingue le culte de la Divinité en culte intérieur & en culte extérieur. Le culte intérieur consiste dans l'*honneur* que l'on rend à Dieu. On honore Dieu , lorsqu'à la vue de sa puissance & de sa bonté infinies , on conçoit pour lui tous les sentimens de respect & de vénération dont on est capable. De-là découlent ces vérités , qui forment le culte intérieur.

1. Aimer Dieu comme la source & l'auteur de toutes sortes de biens.

2. Espérer en lui.
3. Se reposer sur sa volonté.
4. Le craindre.
5. Etre disposé à lui obéir en toutes choses avec une entière soumission.

A l'égard du culte extérieur, voici les principaux devoirs qu'il exige.

1. Rendre grâces à Dieu de tous les biens qu'on a , parce qu'on les a reçus de sa main.

2. Lui obéir en tout ce qu'il nous prescrit.

3. Admirer & célébrer sa grandeur infinie.

4. Lui adresser des prières.

5. Ne jamais jurer que par son nom , lorsqu'on est réduit à la nécessité du serment.

6. Tenir religieusement ce à quoi l'on s'est engagé en prenant Dieu à témoin.

7. Ne parler de lui qu'avec la dernière circonspection , & par conséquent ne point faire entrer son saint nom dans nos discours légèrement & sans nécessité ; ne point jurer sans de fortes raisons , & ne jamais s'engager dans des recherches curieuses & subtiles sur sa nature & sur les voies de sa providence.

8. Ne faire qu'excellent en son genre , & propre à témoigner à Dieu un profond

respect , tout ce qu'on fait par rapport à lui.

9. Le servir & l'honorer non - seulement en particulier , mais encore en public & à la vue de tout le monde , (autant qu'on le peut , sans exposer la Majesté Divine aux railleries ou aux insultes des profanes, & sans s'attirer quelque mal , en s'abstenant de certains actes extérieurs, dont l'omission n'emporte aucune marque de mépris ) (a).

10. Enfin s'attacher de toutes ses forces à la pratique des devoirs que la loi naturelle nous prescrit par rapport à nous-mêmes & par rapport à autrui ; car rien n'est plus agréable à Dieu que l'obéissance à ses loix , & la loi naturelle est une loi divine.

II. Des devoirs de l'homme par rapport à lui-même. Il semble qu'on ne devroit point imposer des devoirs à l'homme à son égard. Son amour-propre le porte invinciblement à prendre beaucoup de soin de lui-même , & à chercher son avantage par toutes sortes de voies. Cependant il est certains devoirs que l'amour-propre ne dicte point , & qu'on ne sauroit se dispenser de remplir , sans se

(a) Cette réflexion judicieuse est de M. Barbeirac , traducteur de quelques Ouvrages de PUFENDORF.

rendre coupable envers l'Auteur de son être. Ces devoirs regardent l'ame & le corps.

Les devoirs de l'ame se réduisent en général à former l'esprit & le cœur, c'est-à-dire, à bien régler les mouvemens de notre ame, à les conformer aux maximes de la droite raison, & à se procurer toutes les qualités nécessaires pour mener une vie honnête & sociable. A cette fin, on doit d'abord tâcher de se faire une juste idée de soi-même & de sa propre nature. En effet, cette connoissance bien entendue découvre l'origine de l'homme, & le personnage qu'il doit jouer par une suite nécessaire de sa condition naturelle. De-là découlent les conséquences suivantes, qui forment autant de devoirs particuliers.

1. N'agissez point à l'étourdi ou à l'aventure; mais proposez-vous toujours une fin déterminée, possible & légitime, & dirigez convenablement à cette fin, tant vos propres actions, que les autres moyens nécessaires pour y parvenir.

2. Jugez toujours pareillement des choses semblables; & après avoir une fois bien jugé, ne vous démentez jamais.

3. Ne recherchez jamais rien qu'après une mûre délibération, & n'agissez jamais contre vos propres lumières.

4. Travaillez , autant que vous le pouvez , à faire , & de vos facultés & de vos forces , un usage légitime & conforme aux maximes de la droite raison.

5. Examinez bien si les choses qui sont hors de vous , sont proportionnées à vos forces ; si elles contribuent à l'acquisition de quelque fin légitime , & si elles valent la peine qu'elles vous donneront.

6. Sachez le juste prix des choses qui excitent vos désirs.

7. Rendez-vous maître de vos passions.

8. Enfin , après avoir fait tout ce qui dépend de vous , consolez-vous des accidens imprévus , & du défaut de succès.

Voilà en quoi consistent les soins indispensables que chacun est tenu de prendre par rapport à son ame. Et voici ceux qu'il doit avoir pour son corps.

1. Entretenez & augmentez , autant qu'il est possible , les forces naturelles de votre corps par des alimens & des travaux convenables.

2. Veillez à sa conservation , & par conséquent défendez-vous , si vous êtes attaqué.

3. Repoussez la force par la force ; mais tâchez auparavant de vous garantir des insultes de votre ennemi par quelque autre voie plus sûre & moins violente.

4. Si, sans vous incommoder beaucoup, vous pouvez vous tirer d'affaire en souffrant une légère insulte, faites-le. Car il vaut mieux relâcher quelque chose de son droit, que de s'exposer à un plus grand danger par une résistance hors de raison, sur-tout si l'agresseur n'en veut qu'à une chose, qui peut être aisément réparée ou compensée.

5. Si l'offenseur, touché de repentir, vient aussi-tôt lui-même vous demander pardon, offrant en même temps la réparation du dommage qu'il peut vous avoir causé, vous devez alors vous réconcilier avec lui, sans en exiger d'autre sûreté qu'une nouvelle protestation de vivre désormais paisiblement avec vous.

6. Mais si l'offenseur ne pense à vous demander pardon, & à témoigner du déplaisir de vous avoir offensé, que quand il n'est plus en état de vous tenir tête, sa parole toute seule n'est pas un garant assez sûr de la sincérité de ses protestations.

7. Quelqu'injuste que soit l'offenseur, épargnez-lui la vie, lorsque vous pouvez vous garantir du danger par quelque autre voie.

8. Non - seulement la nature ne vous donne aucun droit sur la vie de personne, mais encore sur la vôtre propre. L'hom-



me n'a point de pouvoir à cet égard. Ainsi il ne peut terminer sa carrière selon sa fantaisie ; & il doit attendre patiemment d'être appelé par celui de qui il tient son existence.

III. Des devoirs de l'homme par rapport à autrui. On distingue deux sortes de ces devoirs. L'une est uniquement fondée sur les obligations mutuelles que le Créateur impose en général à tous les hommes considérés comme tels. L'autre suppose quelque établissement formé ou reçu par les hommes. Les premiers devoirs obligent chacun envers tout autre ; & les seconds n'obligent qu'à l'égard de certaines personnes , & suivant une certaine condition ou un certain état. On appelle ceux-là *Devoirs absolus* , & ceux-ci *Devoirs conditionnels*. Voici en quoi consistent les devoirs absolus.

1. Ne faites du mal à personne.

2. Si vous avez fait du mal ou causé du préjudice à autrui , de quelque manière que ce soit , qui puisse légitimement vous être imputé , vous devez le réparer autant qu'il vous est possible.

3. Estimez & traitez les autres comme hommes , c'est-à-dire , comme autant de créatures , qui vous sont naturellement égales.

4. Soyez complaisant & commode envers les autres. Car si vous voulez qu'on s'emploie à vous faire plaisir, vous devez de votre côté tâcher d'être utile autant que cela dépend de vous.

5. En rendant service, proportionnez vos libéralités à vos facultés & à vos forces.

6. Rendez service à chacun selon son mérite.

7. Soyez reconnoissant envers ceux de qui vous recevez des bienfaits.

Les devoirs conditionnels sont en plus grand nombre que les devoirs absolus. Je vais tâcher de les réduire aux principaux, d'où l'on déduira aisément les autres.

1. Tenez inviolablement votre parole. Ce devoir est très-étendu, & demande quelques éclaircissemens.

Lorsque dans une promesse on a supposé quelque chose, sans quoi on ne se feroit point déterminé à promettre, l'engagement est nul par le droit naturel. Si on a été porté par quelque erreur à faire une convention ou un contrat, & que l'on s'en apperçoive pendant que la chose est encore en son entier, ou qu'il n'y a rien d'exécuté de part ni d'autre, on a ou on doit avoir la liberté de se dédire. Mais

si la chose n'est plus en son entier , & que l'erreur se découvre seulement après que la convention est déjà accomplie en tout ou en partie , celui qui s'est trompé ne peut plus rompre l'accord. Si l'erreur se trouve dans la chose même au sujet de laquelle on a traité , la convention est nulle , non pas tant à cause de cette erreur , que parce que l'autre contractant n'a point satisfait aux conventions de l'accord , &c. En général il faut que ce à quoi l'on s'engage ne soit pas au-dessus de nos lumières & de nos forces , & qu'il ne se trouve pas défendu d'ailleurs par aucune loi , pour qu'on soit légitimement tenu à sa parole.

2. Ne trompez jamais personne par des paroles , ni par aucun signe établi pour exprimer vos pensées.

3. Faites en sorte que vos paroles expriment fidèlement vos pensées à ceux qui ont droit de les connoître , & auxquels vous êtes tenu de les découvrir en vertu d'une obligation ou parfaite ou imparfaite.

4. Ne jurez que le moins que vous pourrez , & avec beaucoup de circonspection & de respect ; mais tenez inviolablement ce à quoi vous vous êtes engagé par serment.

5. Dans la propriété des biens , souvenez-vous que vous êtes indispensablement tenu envers tout autre qui n'est pas votre ennemi, suivant les loix, de le laisser jouir paisiblement de ses biens, & de ne point les endommager, faire périr, prendre ou attirer à soi, ni par violence, ni par fraude, ni directement, ni indirectement.

6. Si le bien d'autrui est tombé entre vos mains, sans qu'il y ait de la mauvaise foi ou aucun crime de votre part, & que la chose soit encore en nature, faites en sorte, autant que vous le pourrez, qu'elle retourne à son légitime maître.

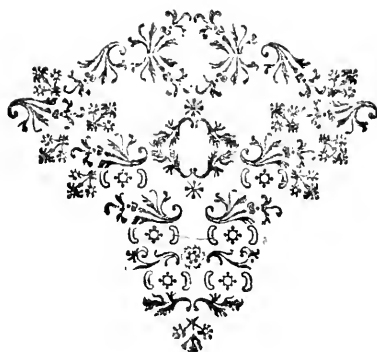
7. Si le bien d'autrui, dont on étoit en possession de bonne foi, n'est plus en nature, on n'est obligé de rendre au véritable maître que la valeur du profit qu'on en a fait, c'est-à-dire, autant qu'il est nécessaire pour ne pas s'enrichir au détriment d'un autre.

8. Lorsque vous vous engagez par un contrat, ayez une parfaite connoissance de la chose même au sujet de laquelle vous traitez, & de toutes les qualités de la chose, qui ont rapport à l'affaire dont il s'agit.

En un mot, dans les devoirs réciproques des hommes, chacun est censé obli-

gé , devant le tribunal humain , à ce qui  
fuit d'une droite & naturelle interpréta-  
tion des actes & des signes extérieurs  
qui tombent sous les sens , & à rien da-  
vantage.









*allegorie de Cumberland.*



---

## CUMBERLAND.\*

**P**OUR former un corps complet de Législation, il falloit joindre au Livre de *Grotius* sur le Droit de la Guerre & de la Paix, & à celui de *Pufendorff* touchant le Droit de la Nature & des Gens, un Traité philosophique des Loix naturelles. C'étoit le seul moyen de connoître à fond les vrais principes du Droit naturel & de la Morale. Mais l'exécution de ce Traité ne pouvoit être que l'ouvrage d'un grand Philosophe, comparable aux deux Législateurs que je viens de nommer. Tel fut aussi *Richard CUMBERLAND*, né à Londres le 15 Juillet 1632, d'une bonne & ancienne famille de ce pays. Il fit ses premières études dans l'école de saint Paul, & il alla ensuite au Collège de Cambridge, où il se distingua dans différens exercices académiques. A l'âge de vingt-cinq

\* *Vie de Cumberland* par M. Payne, à la tête du *Traité philosophique des Loix naturelles. Survey of the Cathedrals of Lincoln, &c. By Browne Willis. Wood fasci Oxon, vol. II. Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, par le P. Niceron, Tom. V. Dictionnaire historique & critique de Chauffepié, art. Cumberland. Et ses Ouvrages.*

ans , il fut agrégé Maître-ès-Arts à l'Université d'Oxford. On le reçut ensuite Bachelier en Théologie. Il soutint à cet effet des thèses avec tant d'applaudissement , que quoiqu'il soit sans exemple qu'une même personne paroisse deux fois dans ces grandes occasions , il ne put se dispenser de céder à la demande qu'on lui fit d'un second acte public , lorsqu'il voulut prendre le degré de Docteur. Sa sagacité & son savoir joints à beaucoup de douceur & de modestie , lui acquirent l'estime de tout le monde , & l'amitié de quelques personnes d'un mérite distingué , parmi lesquelles on nomme le Docteur *Hollings* , le Chevalier *Morland* , & le Chevalier *Orlando Bridgman*. Le Chevalier *Jean Norwich* voulut aussi se mettre au nombre de ses amis. A cette fin , il lui donna la Cure de Brampton , qui étoit à sa nomination. M. *Norwich* étoit Seigneur de ce lieu : il y faisoit même sa résidence , & il connoissoit l'avantage qu'il trouveroit à se lier par là avec notre Philosophe. Celui-ci accepta cette Cure , & quitta l'Université pour s'y rendre. Il en remplit les fonctions avec la plus grande régularité , sans abandonner ses études de Philosophie & de Mathématiques , auxquelles il se

livra avec transport. Il étoit ainsi tellement occupé , qu'il n'avoit pas un moment à lui. Le seul délassément qu'il se permettoit , c'étoit d'aller à Cambridge , pour y cultiver la bienveillance des Gens de Lettres , qu'il avoit connu particulièrement.

Pendant qu'il s'attachoit ses Paroissiens par ses vertus , & les Savans par ses lumières , le Chevalier *Orlando Bridgman* fut nommé Garde des Sceaux. CUMBERLAND en fut instruit sur le champ ; & le Chevalier qui vouloit partager sa fortune avec lui , le pria d'être son Chapelain. Notre Philosophe se rendit à cette prière. *M. Bridgman* ne tarda pas à lui en témoigner sa reconnoissance. Dans la même année de son élévation (c'étoit en 1667) il lui procura la Cure d'*All-Hallows* , à Stamford , gros Bourg de la Province de Lincoln , sur les frontières du Comté de Northampton. Ce Bénéfice produisoit un revenu beaucoup plus considérable que le premier ; mais les charges en étoient aussi plus grandes , car notre Législateur étoit obligé de prêcher trois fois la semaine.

Il se proposoit presque toujours dans ses sermons de combattre les sentimens de l'Eglise Romaine ; & il prenoit à tâche

de fortifier ses Auditeurs dans ceux de la Religion Protestante. Son zèle à cet égard étoit d'une amertume extrême. Cet homme , qui étoit d'un sang froid & d'une tranquillité extraordinaire en toutes choses , n'étoit plus reconnoissable , lorsqu'il parloit de la Religion. Sa bile s'allumoit , & le fiel couloit abondamment dans ses discours. Mais lorsqu'il étoit rentré dans son cabinet , il perdoit cette mauvaise humeur. La Philosophie reprenoit alors ses droits. Elle répandoit sur son esprit cette douce gaieté , qui fait la félicité du Sage. Ce fut dans cette heureuse situation qu'il composa son Ouvrage sur les Loix , qui lui a acquis une réputation immortelle. Il le publia à Londres en 1672 , sous ce titre : *De Legibus naturæ disquisitio philosophica* , &c. c'est-à-dire , *Traité philosophique des Loix naturelles , où l'on recherche & l'on établit par la nature des choses , la forme de ces Loix , leurs principaux chefs , leur ordre , leur publication & leur obligation. Avec une réfutation des élémens de la Morale & de la Politique de Thomas Hobbes*. C'est cette réfutation qui donna l'idée de l'Ouvrage. CUMBERLAND avoit été choqué de ce principe de *Hobbes* , que l'état naturel des hommes est un état de guerre. Il prétendit

tendit au contraire que la nature les porte à s'aimer & à se rendre des services mutuels. Le succès de ce Livre répondit à sa bonté. C'est le premier Traité de Morale qui soit écrit selon la méthode des Géomètres ; & ce coup d'essai est un des plus grands coups de maître qui ait encore paru.

Cet Ouvrage fit une réputation si éclatante à notre Philosophe , que son nom seul rendoit célèbre ce qu'il produisoit. L'Université de Cambridge , qui se glorifioit de l'avoir élevé , le pria de vouloir bien la seconder dans une solennité publique. CUMBERLAND avoit des sentimens trop nobles pour ne pas accepter cette proposition. Il se chargea de soutenir deux thèses très - hardies ( & très-blâmables). La première est : *S. Pierre n'a reçu aucune autorité ni juridiction sur les autres Apôtres.* Et il s'agit de cette proposition dans la seconde : *La séparation d'avec l'Eglise Anglicane est schismatique.* Cet acte lui fit un honneur infini. Il jouissoit à Londres de la plus haute considération ; & comblé de gloire , il ne dépendoit que de lui de mener une vie douce & tranquille. Mais l'homme né sensible n'est pas fait pour être constamment heureux. Il prend trop de part aux différens événe-

mens de la vie , pour n'en être pas ému. Affecté d'une chose désagréable , il sort de son assiette , lorsque la sensation s'en renouvelle. Tel étoit aussi le caractère de CUMBERLAND. On a déjà vu avec quelle chaleur il prenoit les intérêts du Protestantisme , & combien il étoit méconnoissable dans cette crise. Or cette foiblesse , ou pour mieux dire cette erreur , vint troubler sa félicité.

Lors de l'avénement du Roi *Jacques II* à la Couronne d'Angleterre , il s'imagina tant de sujets de crainte pour ce même Protestantisme , qu'il en tomba malade. Une fièvre ardente alluma son sang , & le mit si bas , qu'il eut bien de la peine à recouvrer la santé. La Philosophie , qui calmoit toujours ses accès , dissipa enfin ses inquiétudes. Pour y faire diversion , elle lui suggéra le plan d'un Ouvrage sur les poids & les mesures des Juifs , qui fut imprimé en 1686 sous ce titre : *Essai sur les mesures , les poids & la monnoie des Hébreux , que l'on recherche par le moyen des anciennes mesures comparées avec celles d'Angleterre. Ouvrage utile pour reconnoître la grandeur , la pesanteur & le prix de plusieurs mesures , poids & monnoies des Grecs , des Romains & des Peuples de l'Orient.* Cet Essai , qui est très-savant & très-ingé-

nieux , fut attaqué par M. *Bernard* dans un Livre de sa composition , intitulé : *De mensuris & ponderibus antiquis*. Notre Philosophe songea d'abord à se défendre & à justifier ses calculs , sur lesquels M. *Bernard* avoit fort insisté. Mais ennemi déclaré des disputes , il aima mieux laisser au Public la décision de ce différend , que de s'engager dans une controverse. Il avoit outre cela un autre sujet en tête , qu'il ne vouloit pas perdre de vue. C'étoit de rechercher par quels degrés & de quelle manière l'idolâtrie s'étoit introduite dans le monde. Un motif de religion l'avoit porté à faire cette recherche ; & il croyoit avoir trouvé un monument très-propre à l'éclairer dans son travail , dans le fragment qui nous reste de *Sanchoniaton* , conservé par *Eusebe*. Ce fragment lui parut une apologie formelle de l'idolâtrie : il y découvrit une chose dont les Ecrivains du Paganisme cherchoient à dérober la connoissance ; c'est que leurs Dieux étoient des hommes. Il n'étudia d'abord ce morceau d'histoire que dans le dessein de remonter à la première origine de l'idolâtrie. Mais après l'avoir examiné plus particulièrement , il y apperçut des vestiges de l'histoire du monde avant le dé-

luge. Le passage suivant du même fragment lui fit faire cette découverte : *Isiris frère de Chnaa le premier Phénicien*. Ce *Chnaa* premier Phénicien est , selon lui , *Canaam* , dont la postérité peupla le pays qui portoit son nom. Notre Philosophe crut voir ensuite *Adam & Eve* dans les deux premiers mortels de *Sanchoniaton* , nommés par lui *Protogone & Acon*. Allant ainsi de conjecture en conjecture , il forma une suite de l'Histoire Profane , conforme à l'Ecriture Sainte , depuis le premier homme jusqu'à la première olympiade. Cet Ouvrage fini , il voulut le publier : mais le Libraire auquel il l'offrit , le trouva trop savant pour être d'un prompt débit. CUMBERLAND songea à le rendre plus intéressant. A cet effet il travailla à une seconde partie , qu'il intitula : *Origines des plus anciennes Nations*. Il vouloit y joindre quelques dissertations sur le même sujet ; & il travailloit avec d'autant plus de liberté , qu'il venoit de recouvrer sa tranquillité au sujet du Protestantisme.

La révolution qui mit *Guillaume III* sur le Trône , dissipa toutes ses craintes. Il ne put contenir sa joie lors de cet événement ; & le nouveau Roi s'empressa de récompenser son zèle sans l'en prévenir ,



en le nommant à l'Evêché de Peterborough. La manière dont il apprit sa nomination est singulière. Etant allé, selon sa coutume, au Café de sa Paroisse lire les nouvelles, il trouva dans la Gazette de ce jour, que le docteur CUMBERLAND avoit été nommé à l'Evêché de Peterborough. Cela le surprit extrêmement. Il alla à la Cour pour savoir ce qui en étoit, & il apprit tout le détail de ce qu'on avoit fait pour lui.

On dit communément que les honneurs changent les mœurs; mais ce proverbe, comme tous les autres de cette espèce, ne peut être appliqué qu'aux ames vulgaires. Celle d'un Philosophe est au dessus de toute sorte de distinction. Elle se soutient également dans l'adversité & dans l'élévation, parce qu'elle n'a d'autre ambition que celle de la sagesse. Aussi notre Législateur ne changea point de manières en changeant de caractère. Ce fut toujours la même douceur, la même modestie, la même application aux fonctions de son état, & la même ardeur pour l'étude. Ni sa dignité, ni son grand âge, ne l'engagèrent point à prendre quelque repos; & quand on lui représentoit que ses travaux nuisoient à sa santé, il répondoit: *Il vaut mieux qu'un homme s'use*

que de se rouiller. Il prouva lui-même que le corps se porte bien, quand l'esprit est agréablement occupé; & que la maladie la plus dangereuse, c'est l'ennui & le défaut d'occupation. Aussi jouit-il d'une santé parfaite dans sa vieillesse. Il ne perdit ni la mémoire ni le désir de s'instruire, quoiqu'il touchât à la fin de sa carrière. A l'âge de quatre-vingt-trois ans, il voulut apprendre la Langue Coptique, afin de pouvoir entendre le Nouveau Testament que le Docteur *Wilkins* avoit publié en cette Langue, & dont il lui avoit fait présent; & il y parvint. Sa santé se soutint presque jusqu'à sa dernière heure. Il avoit quatre-vingt-sept ans, lorsqu'il fut attaqué d'une paralysie, qui dans deux jours le mit au tombeau. Il expira le 9 Octobre 1718, & fut enterré dans sa Cathédrale à Peterborough, où il étoit. On trouva parmi ses papiers plusieurs Ouvrages manuscrits, dont deux ont été publiés après sa mort par M. *Payne* son Chapelain. Le premier est intitulé: *L'Histoire Phénicienne de Sanchoniaton, traduite du premier livre de la préparation évangélique d'Eusebe, avec une continuation de cette Histoire, tirée de la Table d'Erasotene le Cyrénéen, accompagnée de plusieurs remarques historiques & chronologiques, par lesquelles il paroît que*

ces deux Auteurs nous donnent une suite de la Chronologie Phénicienne & Egyptienne , depuis le premier homme jusqu'à la première olympiade , qui s'accorde avec celle de l'Ecriture ; Dicearque nous ayant marqué le temps qui s'est écoulé depuis Ninus jusqu'à cette première olympiade. Le second Ouvrage posthume de notre Philosophe est intitulé : *Origines gentium antiquissimæ* , ou *Essai sur la première origine des Nations* , en plusieurs Traités.

CUMBERLAND avoit l'humeur douce , gaie & modeste. Sa candeur étoit telle qu'il prenoit tout du bon côté. Il n'avoit point de fiel , & étoit sur-tout exempt d'ambition , de malveillance & d'artifice. La vaine gloire ne se mêloit jamais dans ses actions. Jamais il ne fit rien pour chercher l'applaudissement des hommes , ou pour s'attirer leurs louanges. Jamais il n'usa de déguisement. Sa langue étoit toujours d'accord avec son cœur. Il exerçoit l'hospitalité avec ardeur. Il tâchoit de rendre service à tout le monde. Les pauvres trouvoient à sa porte une assistance continuelle , & ses amis ne sortoient jamais de chez lui que comblés de politesses & de bienfaits. Il étoit dur à son égard , mais toujours généreux envers les autres.

Son imagination n'étoit pas vive; mais son esprit étoit solide, & retenoit bien ce qu'il avoit conçu. Quelque sujet qu'il étudiait, il s'en rendoit maître; & tout ce qu'il avoit lu lui étoit présent. Enfin il jouit constamment d'une tranquillité d'ame, qui ne fut guères troublée que par un zèle mal entendu pour la Religion.

*Principes de CUMBERLAND sur les  
Loix naturelles.*

Les Loix naturelles sont le fondement de la Morale & de la Politique. On entend par Loix naturelles, certaines propositions d'une vérité immuable, qui servent à diriger les actes volontaires de notre ame, dans la recherche des biens, ou dans la fuite des maux, & qui nous imposent l'obligation de régler nos actions externes d'une certaine manière, indépendamment de toute Loi civile, & sans avoir égard aux conventions par lesquelles le gouvernement est établi. Ces propositions ont cette maxime pour base: La plus grande bienveillance que chaque agent raisonnable témoigne envers tous, constitue l'état le plus heureux de tous en général, & de chacun en particulier, autant qu'il est en leur pouvoir de se le procurer;

procurer ; & elle est absolument nécessaire pour parvenir à l'état le plus heureux auquel ils peuvent aspirer. Par conséquent le bien commun de tous est la loi suprême.

En examinant la disposition des facultés humaines , par rapport à la société , on voit que tous les hommes peuvent connoître & pratiquer les loix naturelles , & que l'observation de ces loix est agréable par elle-même.

Premièrement , nous pouvons nous former des idées abstraites & universelles de la nature humaine en général , & ensuite tirer de-là des jugemens touchant les attributs qui conviennent ou ne conviennent pas à ces idées : comme aussi il est en notre pouvoir de concevoir des desirs généraux & indéterminés , conformément & en conséquence de ces jugemens. Nous avons donc la faculté de nous faire des règles générales , de bien vivre ou de diriger nos actions , en comparant nos idées considérées en général avec l'idée de la nature humaine , pour voir si elles y sont conformes. Les jugemens que nous portons alors reviennent d'autant plus aisément dans la mémoire , qu'ils sont conçus en termes propres à les exprimer , & que la signification de ces

termes est accommodée aux idées d'un grand nombre de personnes, par le consentement desquelles elle est établie.

En second lieu, nous connoissons les nombres, les poids, & les mesures. Or cette connoissance renferme celle de rassembler en total plusieurs choses, comme les biens de diverses espèces, & de les comparer ensemble selon leurs différences & leurs proportions respectives. Par là nous pouvons nous former l'idée du souverain bien, qui est un assemblage de tous les biens. Nous sommes aussi en état par la même raison de comparer un bien avec un autre; de soustraire les biens particuliers les uns des autres, & d'estimer la proportion qu'il y a entre ceux qui sont égaux ou inégaux : opérations, qui étant appliquées à diriger les actions humaines pour l'avancement de la meilleure fin, constituent le fondement de toutes les loix naturelles.

La troisième faculté qui nous met en état de pratiquer ces loix, c'est la connoissance de l'ordre, par laquelle nous observons celui qui est déjà établi, ou nous en établissons un dans ce que nous voulons faire; & nous jugeons de quelle importance il est de joindre les forces de plusieurs, pour produire un certain effet

sur tout le bien commun. A la faveur de cette connoissance, & en considérant la suite des causes subordonnées que les sens nous font appercevoir, notre esprit découvre très-distinctement une cause première qui est Dieu, ce conducteur souverain du monde; & il peut prévoir ce qui arrivera par un effet des facultés de tous les Etres raisonnables, rangés dans une subordination connue : deux choses qui engagent les hommes à se reconnoître membres de cette grande société, où tous les Etres raisonnables sont compris comme étant dans le Royaume de Dieu.

De cette reconnoissance, suit une sorte de faculté qu'a l'ame d'exciter, de retenir & de modérer les passions, & de les diriger à la recherche des plus grands biens & à la suite des plus grands maux. Car nous sentons que nous pouvons détourner notre ame des pensées & des passions, qui regardent uniquement notre intérêt particulier, & les déterminer au bien public autant qu'il nous est possible : en quoi consiste notre liberté.

L'homme a encore la droite raison, qui le met en état de juger des choses conformément à ce qu'elles sont. C'est elle qui nous met devant les yeux toutes les parties de notre bonheur & celui des au-

tres ; qui prévoit de loin les causes de ce bonheur , qui dépendent de nous ; & qui les représente tellement liées ensemble , que nous jugeons aisément que notre propre félicité ne sauroit être séparée du soin de celle des autres , c'est-à-dire , de tous les Etres raisonnables considérés comme formant une société. De-là nous concluons qu'il faut observer avec exactitude les règles de la justice , & envers Dieu & envers les hommes , parce que de cette observation dépend la paix. Une conduite contraire produit des maux affreux. Telle est celle de ceux qui s'arrogent un droit sur tout , ou qui font quelque chose d'approchant , & qui mettent ainsi par-tout le désordre & la confusion ; remplissent le monde de guerres , & causent les plus grandes calamités. Pour éviter ces malheurs , la raison ordonne d'entretenir les amitiés ; d'établir des gouvernemens civils où il n'y en a point encore , & de maintenir ceux qui sont établis , afin que non-seulement on puisse se garantir des maux de la guerre , que la folie de quelques hommes est capable de produire ; mais encore se procurer de puissans secours pour parvenir au plus haut point de vertu & de bonheur.

De-là naît la loi naturelle , qui unit



tous les Etres raisonnables, c'est-à-dire , tous les Etres sages ; car la sagesse n'est autre chose que l'exercice de la raison dans toute sa vigueur. Cette loi est telle : Quiconque juge selon les lumières de la droite raison , & règle ses desirs sur un tel jugement , doit s'accorder là-dessus avec tous les autres qui font le même usage de la raison sur tel ou tel sujet.

Enfin on peut mettre encore au rang des facultés de l'entendement humain , pour connoître & pratiquer les loix naturelles , le pouvoir qu'il a de réfléchir sur lui-même ; d'examiner les habitudes ou les dispositions de l'ame , qui naissent de ses actes ; de conserver le souvenir des vérités qu'il a une fois conçues , les rassembler & les comparer avec les actions sur lesquelles il délibère ; de juger de quel côté l'ame penche , & de la diriger à la recherche de ce qui paroît le meilleur à faire. Notre ame a un sentiment intérieur de tous ses actes propres. Elle peut remarquer & elle remarque souvent par quels motifs & quels principes ils sont produits. Elle exerce naturellement avec foi l'office de juge , & par là elle se cause à elle-même ou de la tranquillité & de la joie , ou des inquiétudes & de la tristesse. C'est dans cette faculté de notre ame & dans

les actes qui en proviennent , que consiste toute la force de la conscience , par laquelle l'homme envisage les loix , examine ses actions passées , & dirige celles auxquelles il veut se déterminer à l'avenir. Cette faculté est un principe très-puissant pour produire la vertu & pour l'augmenter ; & elle n'a pas moins d'influence sur la fondation & la conservation des sociétés , tant entre ceux qui ne sont soumis à aucun gouvernement civil , qu'entre les membres d'un même Etat.

Quand toutes ces facultés sont formées , & que la raison est parvenue à sa maturité , nous pensons au cours de notre vie , & à l'usage que nous ferons désormais de ces facultés. Alors il se présente à notre esprit beaucoup d'actions que nous pourrons faire , & dont nous tirerons de grands avantages. Nous prévoyons aussi une plus longue suite de choses qui se succéderont en leur ordre , & qui dépendent les unes des autres. Notre esprit ayant par là un plus vaste champ , ne se contente pas d'appeler au secours de la mémoire quelques termes simples : il forme encore des propositions par lesquelles la liaison de nos actions , de quelque nature qu'elles soient , avec les effets qui en dépendent , est plus dis-

tinétement exprimée. C'est ce qu'on appelle des *Propositions pratiques*.

De plus, à mesure que notre raison se fortifie, nous comparons ensemble la vertu qu'ont les différentes causes de produire des effets semblables, comme aussi les divers degrés de perfection qu'il y a dans les effets : comparaison qui mène à juger que l'un de ces effets est plus grand que l'autre, ou moindre ou égal. D'où nous concluons, par exemple, qu'entre nos actions possibles, les unes peuvent contribuer plus que d'autres ou plus qu'aucune autre, à notre bonheur & à celui d'autrui. On donne à ces propositions pratiques le nom de *Maximes de comparaison*.

Tout cela nous conduit à ce principe naturel : La fin de chacun est le plus grand bien qu'il peut procurer à l'Univers & à lui-même selon son état. D'où il suit que cette fin doit être conçue comme un composé ou un total de bons effets les plus agréables tant à Dieu qu'aux autres hommes, & le plus grand assemblage de ceux qui peuvent être produits par une suite la plus efficace des actions que nous ferons dans tout le temps à venir. Or il arrive souvent (& nous devons travailler à ce que cela arrive le plus sou-

vent qu'il est possible ) que les bons effets qui proviennent de nos facultés , croissent en progression géométrique. En ce cas-là il y a un accroissement de félicité publique & particulière , qui excède tout ce qu'on auroit pu prévoir & déterminer.

La félicité consiste dans la jouissance des biens. Il y a deux sortes de biens. Les uns servent à orner & à réjouir l'ame ; les autres à entretenir & augmenter les forces du corps. Les biens publics sont les mêmes que les biens de chaque particulier ; & une juste idée du bonheur de chaque homme , mène aisément par analogie à découvrir le bonheur qui doit être recherché par chaque état civil , ou même par tous les hommes considérés comme ne faisant qu'un seul corps. Car une société civile , composée d'un nombre plus ou moins grand de personnes , n'est heureuse que quand chacun de ses membres , sur-tout les principaux , ont non-seulement l'ame douée des perfections naturelles de l'entendement & de la volonté , mais encore le corps sain & d'une vigueur capable de bien prêter à l'ame son ministère.

Dans cet état , l'homme a toujours la sagesse en partage , parce que la sagesse est plus naturelle & plus essentielle à tout

Être raisonnable que la folie. Aussi les actes internes de la volonté & les efforts externes , qui tendent à l'entretien du bien commun , doivent aussi être naturellement plus parfaits , plus agréables & plus convenables au même Être raisonnable. L'une & l'autre de ces facultés concourant à la production de nos actes , la déterminent à faire ce qui est meilleur pour le plus grand nombre. Or il est évident que telles sont les actions nécessaires pour procurer le bien commun , & que par là ces perfections internes de nos facultés y sont renfermées ; c'est-à-dire , qu'il ne suffit pas qu'elles agissent , mais qu'il faut encore que l'action ayant le bien pour objet , le bien des Êtres les plus nobles avec lesquels on a le plus de liaison , & le plus grand bien de tous ensemble , soit produite par un parfait accord de toutes nos facultés & dans l'ordre naturel.

De-là il suit que le véritable bonheur consiste dans la bienveillance la plus étendue. L'expérience confirme cette vérité de raisonnement. C'est un plaisir connu que celui que nous trouvons dans les actes d'amour , d'espérance ou de joie , non-seulement dans ceux qui se rapportent à notre propre bien , mais encore dans ceux

qui se rapportent au bien d'autrui. Ces sortes de sentimens sont des parties essentielles du bonheur, & ont par eux-mêmes quelque chose d'agréable. Nous éprouvons tous les jours que la vue du bonheur d'autrui est capable de les exciter en nous. Oter à l'homme les douceurs de l'amour & de la bienveillance envers les autres, & la joie qu'il ressent de leur bonheur, c'est le priver d'une grande partie de sa félicité. Les sujets de joie que nous pouvons avoir eu égard à notre avantage seul, sont très-bornés. Mais il y en a un très grand nombre, dès que nous avons à cœur la félicité de tous les autres. La joie produite par cette dernière vue, a la même proportion avec la première, qu'entre la béatitude immense de Dieu & de tout le genre humain, & la chétive possession d'un bonheur imaginaire, que les biens de la fortune peuvent procurer à un seul homme envieux & *malveillant*. Celui qui s'est dépouillé de tout sentiment de bienveillance envers le genre humain, ne peut certainement avoir aucune vertu. La haine même & l'envie qui l'obsèdent, entraînent nécessairement après elles le chagrin & la tristesse, la crainte & la solitude : toutes choses entièrement contraires au bonheur de la vie.

A toutes ces preuves , on peut ajouter les faits. L'expérience du temps présent & l'expérience des siècles passés , nous apprennent qu'il y a des récompenses à espérer des autres hommes , pour le soin que nous prenons à entretenir le bien commun. On voit par-tout un culte public de quelque Divinité , à laquelle les hommes témoignent du moins assez de respect , pour observer le serment de la foi qu'ils lui ont donné. Par-tout il y a des commerces tres-avantageux entre les Nations qui se connoissent , lesquels ne sont interrompus que par les guerres. Par-tout on maintient le gouvernement civil & la distinction des domaines , qui fait partie de l'ordre établi. Par-tout les liaisons des familles & celles de l'amitié sont entretenues. Or le culte de la Divinité , l'entretien du commerce & de la paix entre les Nations , l'observation de ce que demande le gouvernement civil & le gouvernement domestique , les pratiques des devoirs de l'amitié ; tout cela n'est autre chose que les parties prises ensemble du soin d'avancer le bien commun. Il est donc démontré que la disposition à un tel soin se trouve parmi tous les hommes : d'où il résulte nécessairement que chacun retire plusieurs avantages

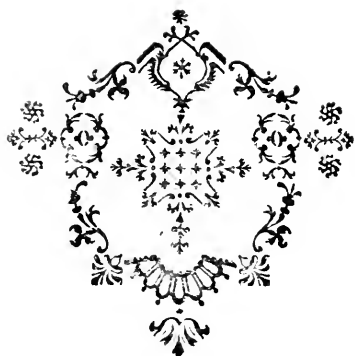
que la paix & les secours mutuels apportent naturellement.

Il y a plus : chaque personne qui est parvenue à l'âge de raison , est redevable de toutes ses années passées aux soins d'autrui , qui tendent par eux-mêmes au bien commun. Nous dépendons entièrement dans l'enfance de l'attachement que d'autres ont à observer les loix du gouvernement économique , celles du gouvernement civil & celles de la Religion , qui toutes découlent du soin d'avancer le bien commun. De sorte que si après l'adolescence , nous exposons & nous sacrifions même actuellement notre vie pour le bien public , nous perdons encore moins en sa considération que nous n'en avons reçu. Car nous perdons non-seulement une espérance incertaine des joies à venir , supposé que nous eussions vécu plus longtemps ; ou plutôt il est certain que nous ne pourrions guères avoir d'espérance à cet égard , si nous méprisions le bien public ; au lieu que la pratique des actions qui tendent à cette fin , nous a déjà procuré réellement la conservation de notre vie , & la possession de tous les avantages dont nous jouissons. Et cela seul , sans avoir égard à la reconnoissance , prouve la sanction de la loi la plus générale de la na-



ture ; puisque l'on peut prévoir que d'une vie constamment réglée sur ce que demande le bien public , il reviendra plus d'avantages , que si l'on suit les suggestions d'un amour-propre sans bornes.

Concluons donc qu'il y a des propositions d'une vérité immuable sur ce qui regarde le soin d'avancer le *Bien* ou la *Félicité* de tous les hommes considérés ensemble ; que ces propositions sont nécessairement imprimées dans nos esprits par la nature même des choses , laquelle est perpétuellement réglée & entretenue par la cause première , & que les termes de ces propositions renferment & une déclaration des récompenses , que la cause première attacha à l'observation de ces maximes , dans le temps qu'elle produisit & constitua la nature des choses , & une déclaration des peines qu'elle attacha au même moment à leur violation. D'où il paroît clairement que ce sont là les véritables *Loix naturelles* , puisque toute loi n'est autre chose qu'une proposition pratique , publiée par une autorité légitime , & accompagnée de punitions & de récompenses.







*La Bruyere*

---

## LA BRUIERE. \*

**L**ES Moralistes prêchent la sagesse, répriment les vices, & tâchent de rendre les vertus aimables. Ils connoissent les maladies de l'esprit & du cœur, & enseignent les remèdes pour les dissiper. Mais quoiqu'ils soient bien versés dans leur art, qu'ils guérissent souvent les autres, ils ne peuvent pas toujours se guérir eux-mêmes. La théorie & la pratique sont deux choses bien différentes. La raison, quelque éclairée qu'elle soit, est souvent subjuguée par les passions. On sent ce qu'il faut faire pour être sage; mais on est entraîné comme malgré soi par des préjugés d'éducation, qui demandent quelque chose de plus qu'un bon raisonnement pour être vaincus. Une longue & constante pratique de la vertu peut seule les dompter; & cela demande une force supérieure, qu'il est très-difficile d'acquérir. On a pu remarquer des preuves de

\* *Histoire de l'Académie Française*, Tom. II, par M. l'Abbé d'Olivet, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres*, par le P. Niceron, Tom. XIX, &c. &c. Et ses Ouvrages.

cette vérité dans l'histoire des Moralistes qu'on vient de lire. En voici une nouvelle. Aucun Philosophe n'a sans contredit mieux connu les illusions de l'amour-propre que LA BRUIERE, & aucun n'en a peut être plus été la dupe. On a reproché à ce Moraliste un peu d'orgueil. Un Chartreux, caché sous le nom de *Vigneul-Marville*, lui a fait un crime de cette foiblesse; & il est fâcheux que M. *Coste* n'ait pas pu le justifier pleinement à cet égard, quelque peine qu'il ait prise pour cela. Quoique l'Historien de l'Académie François nous l'ait dépeint comme un homme » qui ne songeoit qu'à vivre » tranquillement avec des amis & des li- » vres; faisant un bon choix des uns & des » autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste » & ingénieux à la faire naître; poli dans » ses manières & sage dans ses discours; » craignant toute sorte d'ambition, même » celle de montrer de l'esprit »; il pouvoit cependant dire comme le Philosophe de *Térence*: Je suis homme, & je ne crois pas qu'il y ait rien en moi d'étranger à l'humanité: *Homo sum, & nihil à me alienum puto*. Il n'en fut pas moins un grand Philosophe, & digne de tenir un des premiers rangs parmi les Moralistes modernes.

*Jean*

*Jean* DE LA BRUIERE naquit en 1644 dans un Village proche Dourdan. On ne dit point quelle étoit sa famille. Seulement on nous apprend qu'il descendoit d'un fameux Ligueur , lequel dans le temps des barricades de Paris , exerça la charge de Lieutenant Civil. Suivant lui , il appartient à un *Geoffroi de la Bruiere* , qui étoit un grand Seigneur , & qui suivit *Godefroi de Bouillon* à la Terre Sainte. Tout cela n'est point satisfaisant ; & je suis toujours plus surpris , que le savant Historien de l'Académie Française ne nous ait pas mieux instruit sur l'origine d'un Philosophe , dont la mémoire est si précieuse , lui qui devoit assurément la connoître. On ne nous a pas même appris comment il fit ses études , s'il s'y distingua ; quels furent ceux qui prirent soin de son éducation ; enfin si sa jeunesse annonça ce qu'il devoit être un jour. On est fâché , en lisant les Mémoires de sa vie , de ne rien trouver à cet égard. LA BRUIERE devient homme & grand homme , sans qu'on sache comment il l'est devenu. On diroit que c'étoit un Philosophe de l'antiquité la plus reculée. Il faut gémir de cette disette , & se contenter du petit nombre de faits sûrs qu'on nous a transmis.

Lorsque ce Moraliste fut en âge de prendre un état, il acheta une Charge de Trésorier de France à Caen. Mais à peine commençoit-il à l'exercer, que l'illustre M. *Bossuet*, Evêque de Meaux, qui le connoissoit & l'estimoit, l'engagea à enseigner l'Histoire à feu M. le Duc. Notre Philosophe vint à Paris pour cela, & entra chez ce Prince. L'accueil qu'on lui fit, joint à son caractère nonchalant, l'accommoda si fort, qu'il résolut de n'en pas sortir, & de borner là son élévation & sa fortune. De son côté, le Prince, après avoir reçu de lui les instructions qu'il pouvoit en attendre, le fixa auprès de sa personne en qualité d'Homme de Lettres, avec mille écus de pension. Ce fut pour lui un grand revenu, & cette aisance l'enfla un peu. On doit conjecturer de-là que notre Philosophe n'étoit pas né opulent. Ce changement influa sur son caractère. Quoique naturellement poli & modéré, il fut sensible au luxe de son appartement. L'étude énerroit cependant cette sensibilité. Comme il savoit parfaitement le Grec, il s'occupa de la lecture des *Caractères* de *Théophraste*. C'étoit un Philosophe qui vivoit du temps d'*Aristote*, & qui après avoir étudié les hommes toute sa vie, fit à l'âge de 80 ans un Ouvrage sur leurs



mœurs & leurs caractères , qu'il publia sous le titre de *Caractères*. Ce Livre fit tant de plaisir à LA BRUIERE , qu'il crut devoir le traduire en François. Il joignit à cette traduction des remarques sur les mœurs du siècle où il vivoit ; & il publia le tout en 1687 sous ce titre : *Les Caractères de Théophraste traduits du Grec , avec les caractères ou les mœurs de ce siècle*. Peu d'Ouvrages ont eu un succès aussi rapide. La simplicité de Théophraste plut infiniment , & l'énergie de l'Auteur François fut généralement admirée. M. Ménage en porta ce jugement : » LA » BRUIERE , dit-il , peut passer parmi » nous pour un Auteur d'une manière » nouvelle. Personne avant lui n'avoit » trouvé la force & la justesse d'expres- » sion qui se rencontrent dans son Livre. » Il dit en un mot ce qu'un autre ne dit » pas aussi parfaitement en six. Ce qui est » encore beau chez lui , c'est que nonob- » tant la hardiesse de ses expressions , il » n'y en a point de fausses & qui ne ren- » dent très-heureusement sa pensée. Je » doute fort que cette manière d'écrire » soit suivie. On trouve bien mieux son » compte à suivre le style efféminé. Il faut » avoir autant de génie que M. DE LA » BRUIERE pour l'imiter , & cela est

» bien difficile. Il est merveilleux à attrai-  
 » per le ridicule des hommes & à le dé-  
 » velopper. Ses caractères sont un peu  
 » chargés, mais ils ne laissent pas d'être  
 » naturels (a) ». Et l'ingénieux Auteur  
 de l'Ouvrage fameux du Docteur *Matha-*  
*nafius* (M. de Saint Hyacinthe) en porte  
 ce jugement : » Le Livre de LA BRUIERE  
 » est le Livre le plus parfait & le plus utile  
 » que je connoisse ; je n'en excepte aucun.

Des ridicules & des vices  
 Il découvre les artifices.  
 Là, des traits d'un savant pinceau,  
 L'art, l'élégance, la richesse,  
 La force, la délicatesse,  
 Sont le vrai compagnon du beau.

Engageant Traité de Morale,  
 Notre âge ni l'antiquité  
 N'ont encor rien vu qui l'égale :  
 La pure raison l'a dicté.  
 LA BRUIERE enseigne à connoître  
 Ce qu'on est & ce qu'on doit être ;  
 Et cet ingénieux Auteur,  
 Pour porter l'homme à la sagesse,  
 Se sert d'abord avec adresse  
 De la malignité du cœur (b).

(a) *Menagiana*, Tome II, page 334 & suiv.

(b) *Bibliothèque raisonnée*, Tome II, première par-  
 tie, page 372.

Malgré ces suffrages , il faut avouer que notre Moraliste sacrifie souvent l'énergie au naturel. Il cherche aussi trop à montrer de l'esprit ; & cela n'est point du tout d'un Philosophe. On est fâché de sentir ici l'Auteur. L'anonyme qui s'est caché sous le nom de *M. de Vigneul-Marville* , soutient encore qu'on y décèle l'homme vain. Ce reproche est sans doute très-grave envers un Sage , qui doit être surtout exempt de cette foiblesse. Aussi *M. Coste* , qui a donné une édition de l'Ouvrage de LA BRUIERE , n'a rien oublié pour l'en laver. A-t-il réussi ? C'est ce que je crois devoir examiner. Comme cet examen concerne le caractère de notre Moraliste , il n'est point étranger à son histoire. D'ailleurs il est utile pour la connoissance de l'esprit humain , de savoir comment on peut bien peindre un ridicule , s'en moquer , & en être soi-même infecté.

LA BRUIERE dit dans ses *Caractères* , qu'il descend d'un *Geoffroi de la Bruiere* , qui étoit un grand Seigneur , & qui suivit *Godefroi de Bouillon* à la conquête de la Terre Sainte. *M. de Vigneul-Marville* trouve dans cette déclaration une vanité révoltante. Il convient bien que l'Auteur l'a faite d'une manière dé-

licate & fine ; mais il soutient que c'est se donner pour un Gentilhomme à louer , qui met enseigne à sa porte , & qui avertit le siècle présent & à venir de l'antiquité de sa noblesse (a). M. Coste répond à cela , que LA BRUIERE n'a parlé ainsi , que pour faire voir le ridicule de la prétention à la noblesse ; & il ne s'est représenté jaloux de sa naissance , que pour se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaqués de ce mal. Cette réponse est sans doute plus polie que satisfaisante. Pour qu'on pût la recevoir , il faudroit que notre Philosophe n'eût point parlé directement de lui ; car il y a toujours de la vanité à parler de soi ; & en second lieu , qu'en se citant , il n'eût pas déclaré expressément qu'il étoit noble , mais qu'il l'eût supposé , pour donner à son discours ce ton de modestie , qui convient , je ne dis pas seulement à un Philosophe , mais à une personne bien née. Un homme qui fait parade de sa noblesse , sous quelque prétexte que ce soit , est un homme orgueilleux qui ne mérite que de l'indifférence , pour ne pas dire du mépris. Si nos actions & nos écrits ne

(a) *Mélanges d'Histoire & de Littérature , recueillis par M. de Vigneul-Marville.*

décèlent point notre naissance, il vaut mieux que tout le monde l'ignore.

Avant que LA BRUIERE fût connu dans le monde, sa fortune étoit très-bornée. Lorsqu'il devint opulent, il fut grand & magnifique. C'étoit là une vertu ; mais il ne falloit pas étaler son faste comme il l'a fait (a) ; & quoi qu'en dise M. *Coste*, le reproche de M. de *Vigneul-Marville* à cet égard est très-fondé. Ce critique rabat fort plaisamment cette petite vanité, par ces paroles : » Sans supposer d'anti-  
» chambre (LA BRUIERE parle beau-  
» coup de la sienne) on avoit une grande  
» commodité pour s'introduire soi-même  
» auprès de M. de la Bruiere, avant qu'il  
» eût un appartement à l'Hôtel de . . .  
» (Condé) il n'y avoit qu'une porte à  
» ouvrir & une chambre proche du Ciel,  
» séparée en deux par une légère tapisse-  
» rie ». Cela ne fait assurément point tort à LA BRUIERE ; mais puisqu'il avoit jugé à propos de décrire son appartement dans son Livre, il auroit bien fait de parler de son premier logement, pour éviter le juste reproche d'avoir voulu paroître important.

Après quelques autres censures de cette

(a) Voyez le Chapitre VI des biens de la fortune du Livre des *Caractères*, &c.

espèce , M. de Vigneul-Marville attaque l'Ouvrage propre de LA BRUIERE ; & il y a dans sa critique de la mauvaise humeur , & souvent peu de justesse. On peut voir là-dessus les réponses de M. Coste , à la fin du second volume des *Caractères* de l'édition de 1733.

Cependant le succès de cet Ouvrage fut si grand , qu'on chercha par-tout à l'imiter. Il parut bientôt une foule de Livres portant ce même titre ; mais ce ne furent que de mauvaises copies , qui ne servirent qu'à relever celui de notre Moraliste. Dès - lors le Public eut les yeux fixés sur lui. Il l'élut lui-même membre de l'Académie Française ; mais cette élection ne fut pas sitôt confirmée par cette illustre Compagnie. Le grand Roi qui gouvernoit alors la France , & auquel les Lettres sont si redevables , s'étonna de cet oubli. Il n'en fallut pas davantage pour procurer à LA BRUIERE la première place vacante. Il fut reçu le 15 Juin de l'année 1693 , à la place de M. de la Chambre.

C'étoit là la seule chose qu'il pouvoit ambitionner. Content désormais de mener une vie tranquille , & dégoûté en Philosophe de toutes les futilités qui amusent le grand monde , il ne songea plus

plus qu'à jouir de lui-même & de ses amis. Pour écarter l'ennui que le défaut d'occupation auroit pu amener, il jetta sur le papier des idées particulières qu'il avoit sur le Quiétisme; & il songeoit à les mettre au jour, (a) lorsqu'il s'aperçut, étant à Paris en compagnie, qu'il devenoit entièrement sourd, sans cependant ressentir aucune douleur. Il retourna sur le champ à Versailles à l'Hôtel de Condé où il avoit son logement; & quatre jours après cet accident, il eut une attaque d'apoplexie d'un quart d'heure qui le mit au tombeau. Il expira le 10 Mai 1696, âgé de 52 ans.

*Morale ou Doctrine de LA BRUIERE  
sur les Mœurs & les Caractères.*

— Il n'y a point de maxime qui convienne mieux à tous les hommes, & qui leur soit plus utile, que celle qui nous fait connoître notre inutilité dans le monde, quelque élevé que nous y soyions, & quelque mérite que nous puissions avoir, en nous apprenant qu'on ne s'aperçoit pas de notre existence lorsque nous mourons, & qu'il se trouve un nombre infini de per-

(a) Cet Ouvrage a été publié en 1699 par M. Dupin, sous le titre de *Dialogues sur le Quiétisme.*

sonnes pour nous remplacer. Aussi le sage, qui voit le néant de toutes les grandeurs, ne cherche point à se faire valoir. Il guérit de l'ambition par l'ambition même. Il tend à de si grandes choses, qu'il méprise ce qu'on appelle trésors, poste, fortune, faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages, qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur, & pour mériter ses soins & ses desirs. Il a même besoin d'efforts pour ne pas trop les dédaigner. Le seul bien capable de le tenter, est cette sorte de gloire, qui devroit naître de la vertu toute pure & toute simple; mais les hommes ne l'accordent guères, & il s'en passe. Il se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire; & se définitresse sur les éloges, l'estime & la reconnaissance qui lui manquent quelquefois. Semblable à un couvreur, il ne cherche ni à exposer sa vie, ni ne se détourne à la vue du péril. La mort est pour lui un inconvénient, & jamais un obstacle. Il ne regarde dans ses amis que la seule vertu, qui les attache à lui, sans aucun examen de leur bonne ou mauvaise fortune. Il est peu touché des choses rares, mais il l'est beaucoup de la vertu. Il consomme sa vie à observer les hommes,



& il use ses esprits à en démêler les vices & les ridicules pour les rendre meilleurs. Il ne prétend point ramener les autres à son goût & à ses sentimens : il cherche seulement à penser & à parler juste.

S'il croit devoir mettre au jour le fruit de ses veilles , il a soin de lire son Ouvrage à ceux qui en savent assez pour le corriger & l'estimer. Car il n'ignore pas que ne vouloir être ni conseillé ni corrigé , est un pédantisme. Aussi reçoit-il avec une égale modestie les éloges & la critique qu'on fait de ses productions. La même justesse d'esprit , qui lui fait écrire de bonnes choses , lui fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. Sa docilité à l'égard des Juges de ses Ecrits , n'est cependant pas telle , qu'il adhère aveuglément à tout ce qu'ils trouvent de reprehensible. Il n'y a point d'Ouvrage si accompli , qui ne fondît tout entier au milieu de la critique , si son Auteur vouloit en croire tous les Censeurs , qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins. La règle pour juger d'un Livre de Morale ou de Littérature , est de faire attention s'il élève l'esprit , & s'il inspire des sentimens nobles & courageux. Son

— but n'est point d'exciter par ses Ouvrages, d'admiration ; parce que l'admiration est toujours le partage des fots : les gens d'esprit admirent rarement , mais ils approuvent. S'il écrit , il n'écrit pas seulement pour être entendu ; mais il tâche en écrivant de faire entendre de belles choses. Son attention dans son style , est que sa diction soit pure , & que les termes dont il se sert , expriment des pensées nobles , vives , solides , & qui renferment un très-beau sens. Enfin il n'a aucun égard au goût de son siècle ; mais il tend à la perfection , & fait se consoler si ses contemporains ne lui rendent pas justice. Persuadé qu'il n'y a point au monde un si pénible métier que de se faire un grand nom , il renonce volontiers à ce glorieux avantage. Sans que son ambition en souffre , il fait se passer des charges & des emplois , & il consent volontiers à demeurer tranquille chez lui , & à ne rien faire. Cela paroît blâmable aux yeux du vulgaire ; car très-peu de personnes ont assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité , ni assez de fond pour remplir le vuide du temps , sans ce qu'on appelle affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom ; & que méditer , parler , lire

& être tranquille, s'appellât travailler.

Dans la société, il est uni, agréable, sans prétention. S'il s'entretient avec quelques personnes, il tâche bien moins à montrer de l'esprit, qu'à en faire trouver aux autres. En effet, celui qui est content de soi & de son esprit, l'est toujours de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer : ils veulent plaire. Ils ne cherchent pas tant à être instruits & même réjouis, qu'à être goûtés & applaudis ; & le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. L'imagination ne domine ni dans ses conversations, ni dans ses écrits ; parce que cette faculté de l'entendement ne produit souvent que des idées vaines & puériles, qui ne servent point à perfectionner le goût & à nous rendre meilleurs. C'est le jugement qui doit produire nos pensées. Lorsqu'il prononce sur quelque chose, il dit modestement qu'elle est bonne ou mauvaise, & les raisons pourquoi elle l'est, au lieu de décider d'un ton impérieux & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrationnable, ou qu'elle est miraculeuse. Sur les questions qu'on lui fait, il nie ou affirme simplement, c'est-à-dire, oui ou non, & il mérite d'être cru. Son caractère jure pour lui, donne créance à ses paro-

les, & lui attire toute sorte de confiance.

Cependant avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite, on peut encore non-seulement ne pas plaire, mais aussi être insupportable. Les manières que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal. C'est donc une attention importante, quoiqu'elle doive être légère, que de les avoir douces & polies pour prévenir les mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. Véritablement la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; mais elle en donne les apparences, & fait paroître l'homme au-dehors, comme il devrait être intérieurement. Les manières polies donnent cours au mérite, & le rendent agréable. Il faut avoir des qualités bien éminentes pour se soutenir sans la politesse. On peut la définir une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manières, les autres soient contents de nous & d'eux-mêmes. C'est par exemple une faute contre la politesse, que de louer immodérément en présence de ceux que vous faites

chanter ou toucher un instrument, quelqu'autre personne qui a ces mêmes talens; comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre Poëte.

A l'égard des louanges qu'on reçoit, il y auroit une espèce de férocité à rejeter toutes celles qu'on nous donne. Le sage est sensible à toutes les louanges qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables. Il supporte aussi les mauvais complimens, comme les mauvais caractères, parce qu'il fait qu'il doit y avoir nécessairement dans le commerce des pièces d'or & de la monnoie. Le sot est toujours prêt à se fâcher & à croire qu'on se moque de lui. Mais le sage, qui n'ignore pas que la moquerie est indigence d'esprit, ne prend pas garde si on rit de lui, parce que ceux qui rient ainsi, sont dans le monde ce que les fous sont à la Cour, c'est-à-dire sans conséquence. Dédaignant l'art de se faire valoir, il se donne pour ce qu'il est. Il déteste la finesse, qui est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'une à l'autre le pas est glissant : le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie. Avec des gens, qui par finesse écoutent tout & parlent peu, il parle

encore moins : ou s'il parle beaucoup , il dit peu de choses. Dans plusieurs rencontres où la fortune est intéressée , la vérité & la simplicité sont le meilleur manège du monde.

Il faut sans doute s'observer soigneusement pour se comporter ainsi. Il y a des vices que nous ne devons à personne , que nous apportons en naissant , & que nous fortifions par l'habitude : il y en a d'autres que l'on contracte & qui nous sont étrangers. L'on est né avec des mœurs faciles , de la complaisance , & tout le désir de plaire ; mais par le traitement que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit , ou de qui l'on dépend , on est bientôt jetté hors de ses mesures , & même de son naturel. On a des chagrins , une bile que l'on ne se connoissoit point : on se voit une autre complexion : on est enfin étonné de se trouver dur & épineux. Tout est étranger dans l'humeur , les mœurs & les manières de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin , emporté , avare , rampant , soumis , laborieux , intéressé , qui étoit né gai , paisible , paresseux , magnifique , d'un courage fier , & éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie , la situation où l'on se trouve , la loi de la nécessité , forcent

la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi l'homme en particulier ne peut se définir : trop de choses qui sont hors de lui, l'altèrent, le changent, le bouleversent. Il n'est pas précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être. S'il entre dans la société, il a beaucoup de peine à s'approcher sur les affaires, parce qu'en général les hommes sont épineux sur les moindres intérêts, veulent tromper & n'être pas trompés, & mettent fort haut ce qui leur appartient, & très-bas ce qui appartient aux autres. A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur, l'inhumanité de fermeté, & la fourberie d'esprit. Les fourbes croient aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guères être trompés, & ils ne trompent pas longtemps. On ne trompe point en bien. La fourberie ajoute la malice au mensonge.

Autre vice naturel à l'espèce humaine : c'est qu'elle s'ouvre à de petites joies, & se laisse dominer par de petits chagrins. Rien n'est plus inégal & moins suivi que ce qui passe en si peu de temps dans le cœur & dans l'esprit des hommes. Aussi sont-ils plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se lais-

sont souvent devancer par d'autres, qui sont partis après eux, & qui marchent lentement, mais constamment. Ils savent encore mieux prendre des mesures que les suivre; résoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que faire ou dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de faire une certaine chose; & ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échappe. Dans les choses qui sont de leur devoir, ils agissent mollement, & ils se font un mérite ou plutôt une vanité de s'empresseur pour celles qui leur sont étrangères, & qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère. Ils s'ennuient des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencemens. Ils déserteront la table des Dieux; & le nectar avec le temps leur devient insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer les choses qui sont parfaites, par vanité & par une mauvaise délicatesse. Enfin les hommes n'ont point de caractère, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, & où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désor-



dre; & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice. Ils ont des passions contraires & des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naîsse de l'autre. Ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises. Il faut aux enfans des verges & la férule: il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison & la justice dénuées de tous leurs ornemens, ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme qui est esprit, se mène par les yeux & les oreilles.

Cependant la raison tient de la vérité: elle est une. L'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on feroit des fots & des impertinens. C'est aussi à quoi doit s'attacher tout homme raisonnable. Dans le particulier, il est aisé d'être tranquille & vertueux. La chose est bien autrement difficile dans la société. On vient de voir ce que les hommes font. La meilleure règle qu'on puisse suivre pour vivre avec

eux , est celle-ci : Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général , & de chacun d'eux en particulier , & jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.







C. P. R.

Duguet

---

## D U G U E T. \*

**A** P R È S avoir développé les liens qui unissent les hommes entr'eux, établi leurs droits réciproques, & découvert les loix qui forment la société, il restoit à prescrire les qualités, les vertus & les devoirs du chef de cette société. *Jacques Joseph D U G U E T* entreprit cette tâche, & son travail a répondu à la grandeur du sujet. Ce Législateur Moraliste naquit le 9 Décembre 1649 à Montbrison, petite Ville du Forez, près de Lyon. Son père étoit Avocat du Roi au Présidial de cette Ville, & sa mère s'appeloit *Marguerite Colombet*. Dès sa première jeunesse, *D U G U E T* montra une pénétration & un jugement exquis. L'un & l'autre lui attirèrent des éloges, auxquels sa mère, qui l'aimoit beaucoup, étoit sur-tout très-sensible. A l'âge de douze ans, il donna une preuve de sa capacité, qui surprit tout le monde. Il fai-

\* *Vie de M. Duguet, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire. Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques du dix-septième siècle, par M. Dupin, Tom. II. Supplément au Dictionnaire de Moreri, art. Duguet. Ses Lettres & ses autres Ouvrages,*

soit alors ses Humanités dans le Collège du lieu de sa naissance , dirigé par les Prêtres de la Congrégation de l'Oratoire. Pendant les vacances , comme il cherchoit quelques Livres d'amusement , il trouva à la campagne parmi ceux de son père , l'*Astrée* d'*Honoré d'Urfé* , Roman historique , qui a fait à son Auteur une grande réputation , & qu'on ne lit plus depuis long-temps. La lecture de ce Roman lui plut beaucoup , & il estima que le plan de cet Ouvrage étoit assez beau pour mériter d'être suivi. Sur le champ il résolut de composer dans le même goût une histoire de ce qu'il avoit appris des aventures particulières des familles de la Ville de Montbrison. L'exécution de ce projet ne languit point. En peu de temps notre Ecolier le remplit d'une manière bien supérieure à ce qu'on pouvoit attendre d'un enfant de son âge. Il le sentit lui-même ; & flatté de ce succès , il en fit part à sa mère. Madame *Duguet* écouta tranquillement la lecture d'une partie de cet Ouvrage : mais loin de l'approuver , ni de faire connoître les mouvemens naturels de joie qu'une capacité si rare dans un âge si peu avancé produisoit dans son cœur , elle dit à son fils d'un air sérieux & affligé : Vous seriez bien malheureux ,

mon fils , si vous faisiez un si mauvais usage des talens que Dieu vous a donnés ; & elle fit discontinuer la lecture. Le jeune Auteur écouta sans murmurer cette remontrance , & ne pensa qu'à en profiter. Lorsqu'il fut seul , il jeta son écrit au feu. Dès ce moment , après avoir renoncé pour jamais à la lecture des Romans , il se livra tout entier à ses études. On s'aperçut aisément de cette nouvelle activité ; car il acheva ses Humanités , & fit sa Philosophie avec un succès que ses condisciples & ses Maîtres admirèrent également.

Lorsqu'il eut fini son cours de Philosophie , il demanda à son père la permission d'entrer dans la Congrégation de l'Oratoire , ce qu'il obtint. Il vint pour cet effet à Paris , afin d'être reçu dans la Maison de l'Institution , où on l'accueillit d'autant plus gracieusement , que son mérite y étoit connu. C'étoit vers la fin du mois de Septembre de l'année 1667. Notre jeune Philosophie trouva tant d'agréemens dans cette Maison , que quoique l'usage ordinaire soit de n'y laisser les Novices qu'une année , il obtint la permission d'y rester encore environ deux ans. Il y reçut la Tonsure & les quatre Ordres qu'on appelle Mineurs. On l'en-

voya ensuite à Saumur, afin d'y faire un cours de Théologie. Il comptoit après cela enseigner les Humanités dans quelque classe, suivant l'usage de sa Congrégation : mais on le jugea digne d'un emploi plus élevé. Il fut choisi pour aller professer à Troyes la Philosophie. DUGUET étoit trop modeste pour ne point souffrir de cette distinction. Il voulut se défendre de se soumettre à l'ordre qu'on lui prescrivait ; ce fut inutilement : il fallut obéir ; & l'exactitude avec laquelle il remplit les fonctions de sa Chaire, & les applaudissemens qu'il s'attira, firent voir que ses Supérieurs avoient mieux apprécié sa capacité que lui-même. Malgré la délicatesse de sa santé, il employoit une partie des nuits à composer les cahiers qu'il dictoit à ses écoliers. Quoiqu'écris à la hâte, ces cahiers ne se resentoient ni de ses veilles, ni de la précipitation avec laquelle il les avoit composés. La netteté, la justesse & la solidité de son esprit, suppléaient à ce qui lui manquoit du côté du temps. Ses Supérieurs qui en connoissoient l'étendue, ne craignirent point de lui donner une nouvelle occupation. On le chargea de faire les Dimanches & les Fêtes un Catéchisme fondé pour l'instruction des

pauvres.



pauvres. On crut rendre un grand service aux pauvres en leur donnant un Catéchiste aussi éclairé que DUGUET ; mais l'événement fit voir qu'ils pouvoient faire un meilleur choix. Tout ce qui sortoit de la bouche de notre Philosophe étoit si beau, que les personnes les plus distinguées accoururent pour l'entendre. L'humble pauvreté en faisant place à cette brillante multitude , fut reléguée aux portes de l'Eglise. DUGUET repréenta à ses Supérieurs cet inconvénient, & on se rendit à ses raisons.

Il entroit alors dans sa vingt-cinquième année. C'étoit l'âge convenable pour se déterminer à recevoir les Ordres sacrés. Résolu de parvenir à la Prêtrise, il partit pour Paris au mois de Septembre 1674, afin de recevoir le Soudiaconat. L'année suivante, l'Evêque de Troyes l'ordonna Diacre. Ce Prélat qui connoissoit l'étendue de ses lumières & de ses rares talens, mit tout en œuvre pour se l'attacher. Notre Philosophe auroit peut-être cédé à ses sollicitations ; mais les Supérieurs de l'Oratoire qui connoissoient trop bien l'utilité qu'ils pouvoient en retirer eux-mêmes en l'employant dans leur Congrégation, furent très-attentifs à ne pas le laisser aller. Afin de faire cesser ces

instances, ils l'envoyèrent à leur Maison d'Aubervilliers, connue sous le nom de Notre-Dame des Vertus, & ne l'en retirèrent qu'au mois de Septembre de l'année 1677, temps où il fut ordonné Prêtre.

Il fit pendant le cours de cette année des leçons de Théologie Scholaistique dans la Maison de Saint Magloire où il étoit. Et deux ans après il fut chargé d'y faire des Conférences publiques sur la Théologie positive, c'est-à-dire, sur les difficultés qui peuvent se trouver dans l'Ecriture Sainte touchant l'Histoire Ecclésiastique.

Ces Conférences furent très-suivies; & on y remarqua que des personnes très-éclairées venoient aussi s'y instruire. La réputation de DUGUET devint si brillante, que M. *Pinette*, Fondateur de l'Institution, qui s'étoit réservé le droit de demander pour cette Maison les sujets qu'il estimeroit le plus, voulut qu'il y vînt demeurer. Notre Philosophe obéit sans répugnance & sans plaisir : ce sont ses termes. L'accueil qu'on lui fit, le consola du séjour de Saint Magloire. Il y mena une vie douce & tranquille, sans ennui & sans dégoût. Les attentions qu'on avoit pour lui, rendoient sa situation en-

core plus délectable ; & de son côté il tempéroit sa supériorité sur les autres hommes , par une douceur , une affabilité & une modestie qui gagnoient tous les cœurs.

Tandis qu'il jouissoit de cet heureux état, il s'éleva de grands troubles dans la Congrégation , au sujet d'un plan d'étude qui proscrivoit la Philosophie de *Descartes* , pour adopter exclusivement celle d'*Aristote* , quoique cette dernière commençât à perdre son crédit dans l'Université. DUGUET prit part à ces querelles. Il estimoit trop *Descartes* , pour voir de sang froid la sorte de mépris qu'on avoit pour ses principes philosophiques. Cela forma une espèce d'altercation entre ses Supérieurs & lui , qui lui fit prendre le parti de sortir de l'Oratoire. Au mois d'Octobre de l'année 1683 il quitta l'Institution , & il abandonna absolument la Congrégation dans le mois de Février de 1684. D'autres raisons puissantes se joignirent sans doute à celle-ci , pour lui faire prendre cette résolution. On nous a bien fait connoître que la Philosophie de *Descartes* n'étoit pas la seule cause de sa sortie de l'Oratoire ; mais on n'a pas jugé à propos de nous en dire davantage. Il y a tout lieu

de croire que les affaires du temps influèrent beaucoup sur sa démarche. Ce qui peut autoriser cette conjecture, c'est sa retraite à Bruxelles auprès du célèbre M. *Arnaud*, avec qui il a toujours eu d'étroites liaisons. Il ne demeura cependant pas long-temps dans cette Ville. Sa santé ne s'accommodant pas à l'air de ce pays, il fut obligé de l'abandonner sur la fin de la même année. Il parle de ce départ de Flandres dans la trente-cinquième lettre du neuvième volume de ses Lettres, & il y fait mention des bons offices qu'on s'étoit empressé de lui rendre. Sa reconnoissance & son humilité y sont exprimées d'une manière fort vive.

En quittant Bruxelles, notre Philosophe rencontra un Père de l'Oratoire qui étoit de ses amis, lequel l'engagea à aller à Strasbourg. On le connoissoit de réputation dans cette Ville, & on tâcha de lui témoigner l'estime particulière qu'on faisoit de lui. M. *de Chamilli* qui en étoit Gouverneur, fut sur-tout charmé de son arrivée. Comme Strasbourg étoit rempli de Luthériens, dont il désiroit la conversion, il le pria de vouloir bien les instruire. DUGUET adhéra à sa prière. Il fit des Conférences publiques qui produisirent de grands biens.

Cette tâche que notre Philosophe s'étoit volontairement imposée étant remplie, il sentit renaître en lui cette inclination pour Paris, qui subjugué tant les Gens de Lettres. Il comprit que tous les agrémens qu'on peut trouver dans les Villes des Provinces, ne valent pas cet air tout philosophique, si l'on peut parler ainsi, qu'on respire dans la Capitale du Royaume. Il vit clairement qu'on ne vivoit qu'à Paris, & qu'on végeoit ailleurs. Plein de cette idée, il prit le chemin de cette grande Ville. Ce n'étoit point pour y jouir d'aucun de ces plaisirs dont elle abonde, & que le Sage ignore; mais pour exister dans un encreux qui a toujours été la patrie adoptive des plus beaux génies de France. Aussi y vécut-il dans une si grande retraite, qu'il y demeura inconnu même à ses amis les plus intimes. L'étude & la prière faisoient toute son occupation comme toute sa consolation. *Je suis dans cet état*, écrivoit-il à un de ses frères en 1686, *par la divine Providence, & j'en suis bien aise par une grace plus grande. Qu'on me compte pour mort (ajoute-t-il) & pour enseveli, & qu'on m'efface de la mémoire des vivans, je ne m'en plaindrai pas; mais on n'ouvre point les tombeaux, & je demande qu'on épargne*

*le mien.* On l'ouvrit pourtant dès qu'on fut où il étoit ; car tous les gens de bien virent avec douleur que la société étoit privée d'un membre si estimable. Particulièrement M. le Président *de Menars*, qui avoit pour lui une grande vénération, le sollicita si vivement & avec tant d'affiduité d'accepter sa maison pour retraite, que D U G U E T vint enfin demeurer chez lui en 1690. Il fut reçu avec la plus grande distinction ; & notre Philosophe, qui n'avoit de lui-même que les sentimens les plus humbles, n'y eut d'autre peine que celle de s'y voir toujours honoré & respecté. M. *de Menars* profita avec avidité de ses conversations jusqu'à sa mort, & sa veuve mit tout en œuvre pour jouir du même avantage. Mais DUGUET crut pouvoir se dispenser de se rendre à ses sollicitations. Il avoit tenu à son époux ce qu'il avoit promis, & il n'avoit point formé avec lui d'autre engagement volontaire. Les charmes de la solitude s'offrirent à son esprit avec toutes ses douceurs, & il ne put résister à un attrait si flatteur.

Il se retira donc en son particulier, résolu désormais de s'occuper à lire & à écrire, c'est à-dire, de n'avoir d'autre commerce qu'avec les morts. Le premier

fruit de son travail fut un *Traité de la prière publique*, qui parut en 1707. M. de la Broue, Evêque de Mirepoix, l'approuva » comme très-utile pour entre-  
» tenir dans le cœur des Prêtres de la  
» nouvelle loi, le feu sacré que J. C.  
» l'Evêque universel de nos ames, est  
» venu allumer sur la terre, &c. » Et le  
savant Evêque de S. Pons, M. *Perfin de Montgaillard*, en fit compliment à l'Au-  
teur par une lettre pleine d'éloges. Notre  
Philosophe le remercia par une belle ré-  
ponse aussi polie que modeste. *Le rang  
que vous tenez dans l'Eglise*, dit-il, *l'ex-  
acte connoissance que vous avez de sa doc-  
trine & de son esprit, & l'expérience que  
vous avez par vous-même de ce qui peut  
édifier & nourrir la piété, mettent votre  
témoignage au-dessus de beaucoup d'autres,  
qui ne réunissent pas comme vous l'auto-  
rité, le savoir & la vertu. J'espère que vos  
prières empêcheront qu'une approbation si  
glorieuse ne m'enfle le cœur, & que vous  
demanderez à Dieu qu'il augmente la per-  
suasion où je suis, que personne n'étoit  
plus indigne que moi d'écrire sur des ma-  
tières si saintes (a).*

Malgré les approbations & les éloges  
que les personnes les plus éclairées don-

(a) Tome VIII du Recueil de ses Lettres.

nèrent au Traité de la prière publique , ce Traité eût eu deux critiques ; on pour mieux dire , ces eloges & ces approbations incitèrent ces critiques ; car rien n'éveille tant l'envie que les louanges. La première , qui est du fameux Dom Lami , de la Congrégation de S. Maur , est intitulée : *Réflexions sur le Traité de la prière publique*. Et tel est le titre de la seconde , attribuée à M. Papin , Prêtre de l'Eglise Anglicane : *Sentimens critiques d'un Chanoine sur divers Traités de Morale , à l'Auteur de la Prière publique*. Ce sont deux brochures , dans l'une desquelles ( c'est celle de Dom Lami ) il y a du mal entendu , comme DUGUET le fit voir dans une courte réponse qu'il y opposa. Quant à la seconde , elle est moins une critique qu'une satire violente.

Notre Philosophe composa encore dans sa retraite un Traité sur les devoirs d'un Evêque. Quelques amis en virent le manuscrit , & le firent imprimer à Caen en 1710 , sans l'aveu de l'Auteur. Il fit après cela un *Traité des scrupules , de leurs causes , de leurs espèces , de leurs suites dangereuses , de leurs remèdes généraux & particuliers* , pour Dom Dauxi , Prieur d'une Maison de Bénédictins. C'est une réponse à une Consultation de ce Religieux.



gieux. Il paroît qu'elle fut finie en 1713, mais elle ne vit le jour qu'en 1717.

Tous ces Ouvrages acquirent à leur Auteur une réputation brillante. Elle parvint au Père *Tellier*, Confesseur du Roi. Ce Jésuite cherchoit alors un bon Ecrivain qui fût en état de répondre à une Dissertation théologique, imprimée en 1714 sous ce titre : *Témoignage de la vérité dans l'Eglise, où l'on examine quel est ce témoignage, tant en général qu'en particulier, au regard de la dernière Constitution, &c.* La connoissance qu'il fit de notre Philosophe termina ses recherches. Il comprit qu'il ne pouvoit y avoir personne plus capable que lui de réfuter cette Dissertation. Il voulut l'engager à entreprendre ce travail ; mais DUGUET ne crut pas devoir entrer dans cette controverse. Pour se soustraire aux sollicitations du Père *Tellier*, il se retira dans le Piémont chez l'Abbé de l'Abbaye de *Tamied*, qui étoit son ami. Il y arriva dans le temps que le Duc de Savoie projetoit avec cet Abbé un Ouvrage pour l'éducation du Prince son fils, destiné par ses Alliés à monter sur le Trône d'Espagne, & que celui-ci étoit occupé à découvrir quelque habile homme pour l'exécuter. L'arrivée de DUGUET le tira d'embarras.

Comme il connoissoit l'étendue de ses lumières, il ne balançoit plus sur le choix qu'il devoit faire. Il en parla au Duc de Savoie. Ce Prince voulut voir DUGUET; & les conversations qu'il eut avec lui, répondirent à la haute idée qu'on lui avoit donnée de son mérite. Notre Philosophe commença à travailler dans l'Abbaye même, où il jouissoit d'un grand loisir & de beaucoup de tranquillité. De retour à Paris en 1715, il acheva les deux premières parties de son Ouvrage, les fit transcrire, & les envoya au Duc de Savoie. Il composa les deux autres parties à Paris; mais on ignore en quel temps elles furent achevées: car d'autres occupations interrompirent son travail. La lecture qu'il fit du système de M. Nicole sur la grace générale l'affecta si fort, qu'il ne put résister au désir d'écrire sur cette matière. Ce système lui parut se rapprocher un peu trop de la plupart des Thomistes modernes. Il voulut le faire voir au Public. A cette fin il composa une *Réfutation du système de M. Nicole touchant la grace universelle*, qui fut imprimée en 1716, mais sur une copie si défectueuse, que l'Auteur n'y reconnut pas son propre Ouvrage.

DUGUET publia dans le même

temps des *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte*. Ce Livre effuya plusieurs critiques. M. *Fourmont*, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, fut le premier agresseur. Sa censure est intitulée : *Monaach, Ceinture de douleur, ou réfutation du Livre intitulé : Règles, &c.* On ne fit aucune réponse à cette censure ; & les adversaires de notre Philosophe, qui en furent peu contents, iongèrent à attaquer le Livre des *Règles* avec plus de succès. Les approbations & les éloges qu'on donna à cet Ouvrage ralentirent leur travail. Ils attendirent un temps plus calme pour distiller leur fiel. Dix ans s'écoulèrent sans qu'ils osassent se montrer. Mais enfin en 1727, un anonyme publia une critique sévère, sous le titre de *Réfutation des Règles pour l'intelligence des saintes Ecritures*, dans laquelle il prétend prouver que les principes & les règles de celui qu'il attaque sont faux ; défendre le sens littéral de l'Histoire & des Prophéties de l'Ancien Testament, contre les atteintes qu'il soutient que son adversaire lui donne perpétuellement, & établir des principes fixes contre ce qu'il appelle l'abus & l'excès des allégories. DUGUET, naturellement ennemi de toute contestation, & qui d'ail-

leurs n'étoit pas dans une situation convenable pour se défendre , ne répondit point. Seulement il consentit qu'un habile Théologien de ses amis le justifiât. Ce Théologien publia donc dans la même année 1727 un Ecrit intitulé : *Lettre d'un Prieur à un de ses amis , au sujet de la nouvelle Réfutation du Livre des Règles , &c.* Peu de temps après , il joignit à cet Ecrit une exposition des principes pour l'intelligence des Ecritures , tirés des Ouvrages de MM. *Arnaud & Nicole*, afin de faire voir que ces deux Savans raiso-  
noient très-différemment que l'Auteur anonyme de la Réfutation. Celui-ci opposa à cette réponse presque dans le même temps , un nouvel Ouvrage encore plus gros que le premier , intitulé : *Traité du sens littéral & du sens mystique des Saintes Ecritures , selon la doctrine des Pères*. Son but est de faire voir l'opposition chimérique du système de ceux qu'il appelle Figuristes modernes, aux principes de l'antiquité sur l'explication des Ecritures , & de montrer que ce système est conforme avec celui qu'il attribue à *Origène*, & qu'il prétend avoir été condamné par les Pères.

Les ennemis de D U G U E T applaudirent à cet Ouvrage , & décernèrent le

triomphe à l'anonyme. Cet Auteur enlevoit au Prieur, selon eux, l'argument décisif que lui fournissoit la conformité de ses principes avec ceux des Pères. Celui-ci se hâta de leur montrer que leur victoire n'étoit rien moins qu'assurée. Il publia en 1729 quatre nouvelles Lettres, où il prouve que les efforts des adversaires du Livre des Règles, se tournent à l'avantage même de ce Livre, & que dans tout ce qu'on objecte à son Auteur, il n'y a rien ou qui ne soit formellement désavoué par lui, ou autorisé par les Pères & les plus grands Docteurs de l'Eglise.

Pendant cette controverse, notre Philosophe composa trois Ouvrages théologiques. Le premier parut en 1725, sous le titre de *Conduite d'une Dame chrétienne, pour vivre saintement dans le monde*; le second en 1727, sous celui de *Résutation d'un Ecrit, où l'on tâche de justifier l'usure*; & le troisième qu'il publia la même année, est intitulé: *Dissertation théologique & dogmatique sur les exorcismes & les autres cérémonies du baptême*. Il se dispoisoit à en mettre plusieurs autres au jour; mais il essuya des persécutions qui troublèrent sa tranquillité, & empoisonnèrent le reste de ses jours. Les méchans ne sont point gens d'esprit; mais ils connoissent l'art de

calomnier , de tourmenter , & de perdre même un homme. D U G U E T éprouva toute la rigueur de leurs plus mauvais traitemens. Il fut souvent obligé de changer de demeure & de pays. On le vit successivement en Hollande , à Troyes , à Paris , & à différens autres lieux ; & il conserva toujours le même esprit de douceur & de modération , la même soumission aux ordres de la Providence , la même beauté de génie. Son corps souffroit plus que son ame de tous ses mouvemens. Toutes ces fatigues l'affoiblirent , & ses forces furent absolument dissipées en 1733. Il mourut à Paris d'épuisement plus encore que de vieillesse , le Dimanche 25 Octobre de cette année , âgé de quatre-vingt-trois ans , & fut inhumé le 27 en l'Eglise Saint Médard. Son cercueil est à côté de celui de M. *Nicole*. On y lit ces paroles gravées sur une plaque de plomb : *Ici est le corps de Jacques - Joseph DUGUET , Prêtre du Diocèse de Lyon , né à Montbrison le IX Décembre M. DC. XLIX , mort à Paris le XXV Octobre M. DCC. XXXIII.*

On trouva parmi ses papiers quelques Ouvrages que ses amis firent imprimer. Ce sont des Traités théologiques , dont les uns ont pour objet l'explication des

vingt-cinq premiers chapitres d'Isaïe & du livre des Rois; les autres, les principes de la foi chrétienne, le Sacrement de l'Eucharistie, &c. Mais la découverte la plus précieuse qu'on fit dans les recherches de ses papiers, ce fut le Traité absolument fini de l'institution d'un Prince. Ce Traité a été imprimé en 1740, & il a reçu les plus grands applaudissemens. Jamais la politique n'a été traitée avec tant de grandeur, de noblesse & de solidité. L'Auteur donne les plus beaux principes pour former un gouvernement stable & heureux, & pour rendre un Prince parfait. Son style est pur, vif, naturel & toujours soutenu; les expressions riches & souvent sublimes. En un mot, c'est une des plus belles productions qui ait paru depuis la renaissance des Lettres. On pourra en juger par l'analyse suivante.

*Principes de D U G U E T sur l'art de  
gouverner les hommes.*

Le plus grand bonheur qui puisse arriver aux hommes & aux Empires, est d'être gouvernés par des Princes, qui joignent à une solide piété beaucoup de prudence, & une grande capacité pour

les conduire (a). Un Prince véritablement digne de commander , est un des plus précieux présens que le Ciel puisse faire à la terre (b). La nature , en le douant d'un heureux caractère & de ces qualités rares, dont elle favorise quelques mortels, ne suffit pas pour le former. Il faut encore qu'une éducation excellente perfectionne ses dispositions. Les Princes sont rarement instruits de leurs devoirs , & les premières teintures d'une bonne éducation sont bientôt effacées. Ils se livrent au plaisir de régner , sans s'informer des justes bornes de leur autorité.

L'orgueil, qui est le venin secret de la souveraine puissance, les porte à ne plus demander conseil, ou à ne le plus suivre. Ils reçoivent sans précaution les erreurs de ceux qui les flattent. Ils deviennent indifférens pour la vérité, ou même ses ennemis. Ils s'accoutument à confondre la raison & la justice avec leurs volontés. Ils s'amollissent par les délices, & ils abandonnent à d'autres le poids de l'Etat &

( a ) *Illi autem qui verâ pietate præditi benè vivunt , si habent scientiam regendi populos , nihil est felicius rebus humanis quàm si Deo miserante habeant potestatem.* S. Augustin , de Civitate Dei , L. 5 , chap. 19.

( b ) *Nihilum est præstabilius & pulchrius Dei munus erga mortales quàm castus & sanctus & Deo simillimus Princeps.* Elin. Paneg. Traj.



des affaires. Ils se bornent aux seules choses qui ne demandent ni application ni travail. Ils ne veulent être instruits que de ce qui ne trouble point leur repos. Ils croient que tout est bien gouverné, parce que tout ce qui les environne n'offre à leurs yeux qu'une image d'abondance & de félicité. Ils pensent que tout leur est dû, & que leur magnificence & leur gloire sont la fin de tout. Ils se nourrissent des respects excessifs de ceux qui sont comme en adoration devant eux. Ils substituent l'éclat & la pompe de la royauté à ce qu'elle a de véritable & de solide grandeur. Ils succombent ainsi sous la majesté de l'auguste place qu'ils occupent, dont ils n'ont que l'appareil & la représentation, sans en avoir le fonds & la vérité. Ils vivent & meurent sans connoître ni l'origine de leur pouvoir, ni son usage légitime, ni le compte qu'ils en doivent rendre. Ils font toute leur vie étrangers à leur propre Etat & à leurs Peuples, dont ils ont ignoré les besoins, négligé le bonheur, méprisé les gémissemens; & pour ne s'être occupés que d'eux-mêmes & de leurs intérêts, ils ont toujours oublié ce qu'ils devoient être.

Cependant quand le Souverain compare son élévation & sa grandeur avec

lui-même , qu'il examine ce qu'elle a de réel par rapport à lui , il découvre aisément que cette grandeur lui est étrangère , c'est-à-dire qu'il n'en est pas la source , qu'elle lui est seulement prêtée , & qu'elle lui est comme appliquée par le dehors , sans pouvoir jamais lui appartenir en propre ; parce que la souveraineté dans sa source n'appartient qu'à Dieu seul , qui est essentiellement le Seigneur du Ciel & de la Terre , & qui ne peut céder à un autre son droit qu'en lui cédant la gloire de la divinité & le privilège de la création : ce qui est impossible.

Ainsi le Prince se trouve également soumis à Dieu avec tout le reste des hommes. Il est comme le moindre d'entr'eux dépendant en tout de son extrême puissance ; & il éprouve qu'il demeure absolument le même par rapport à son être intérieur & véritable , quoiqu'il ait sur les autres une autorité qui ne convient qu'à lui seul. Né avec les mêmes foiblesses qu'eux , il a eu dès son enfance besoin des mêmes soins , & il aura une fin commune. La souveraineté ne donne par elle-même aucun avantage personnel d'esprit ou de corps. Elle n'est point , cette souveraineté , la même chose que le mérite ; elle n'est point inséparable de la

sageſſe & de la vertu ; elle n'eſt le remède d'aucun défaut ; elle ſert au contraire ſouvent à les multiplier & à les rendre publics. Et la grandeur qui élève le Souverain au-deſſus des hommes , le laiſſe quelquefois fort au-deſſous de pluſieurs de ſes ſujets , s'il n'eſt élevé que par ſa place , & s'il n'eſt grand que par ſon pouvoir. En vérité c'eſt une choſe honteuſe , & qui tient du prodige , qu'on ſoit le premier par le rang , & après beaucoup d'autres par le mérite (a) ; car l'ordre naturel demande que ces deux fortes de prééminences ſoient unies , & que la tête qui domine au reſte du corps , ſoit le ſiège de la raiſon. Cela n'empêche pas que preſque tous les Souverains , de ce qu'ils ſont Rois , concluent qu'ils méritent de l'être , & qu'aucun de leurs ſujets ne peut être plus ſage qu'eux , puisqu'ils leur ſont tous ſoumis. Mais s'ils connoiſſoient leurs devoirs & les dangers auxquels ils ſont expoſés , ils conviendroient qu'il eſt plus difficile d'être homme de mérite dans leur état , que dans celui de leurs moindres ſujets. Je dis plus : une perſonne qui ſeroit le maître d'accepter ou de refuſer la royauté , & à qui la Providence n'impo-

(a) *Monſtruoſa res*, dit S. Bernard, *gradus ſummus & animus infimus*. De conſider. L. II. C. 7.

feroit pas la nécessité , soit par la naissance , ou par une voie aussi certaine que la naissance , de monter sur le trône , seroit fort sage de mettre en délibération s'il y monteroit. Il seroit paroître un esprit plus grand & plus élevé que la grandeur même , ou pour parler plus juste , que l'ambition qui la désire.

On peut bien faire ces réflexions , lorsqu'on n'est encore que destiné à la souveraineté , & reconnoître alors combien il est difficile de gouverner une Nation. Mais on change de langage , lorsqu'on tient les rênes du gouvernement. Les honneurs qu'on rend à cette place éminente , enivrent aisément celui qui l'occupe. La tête tourne , & les flatteurs & les courtisans achèvent de lui faire perdre l'esprit. Cependant c'est une erreur très-grossière que de s'attribuer à soi-même un honneur qui n'est dû qu'à l'autorité , & croire mériter tout ce que mérite sa place. Ce sont deux choses fort différentes que son caractère & sa personne. Tous les respects s'adressent au premier , & aucun n'est directement pour le second. Car il y a des grandeurs naturelles , & il y en a d'autres d'institution. Les unes sont des qualités réelles de l'esprit ou du cœur , telles que la prudence & la bonté.

Les autres sont des distinctions d'autorité & de rang, telle que la qualité de Roi & de Prince. Il est dû à toutes de l'honneur; mais il n'est pas dû à toutes de l'estime. L'honneur & l'estime s'unissent, quand il s'agit des grandeurs naturelles; mais l'honneur demeure séparé de l'estime, quand il ne s'agit que des grandeurs d'institution. Il est juste d'honorer l'autorité & d'y être soumis; mais il n'est pas juste qu'un Prince exige l'estime par le titre seul de l'autorité. Quand le Souverain aura des vertus estimables, il méritera d'être estimé; mais lorsqu'il se contentera d'avoir de l'autorité, il ne lui sera dû que du respect à son pouvoir, & non de l'estime.

I. Il est donc nécessaire qu'un Prince qui a de la justesse d'esprit & du discernement, sépare bien l'honneur qu'on lui doit toujours, de celui qu'on peut lui refuser sans être injuste; & qu'il distingue bien aussi les moyens de se faire rendre l'un, & ceux de mériter l'autre. Il est vrai qu'il est plus aisé d'éblouir par une magnificence qui ne coûte rien au Prince, mais seulement à ses sujets, que de soutenir par un mérite universel la majesté de la souveraine puissance. On met à la place de l'intérieur qui est pauvre & misérable, un dehors chargé de clinquant

qu'on espère qui le couvrira ; & l'on substitue à la réalité une décoration qui trompe le Prince , mais qui ne trompe guères que lui. Quiconque est véritablement digne de conduire les peuples , doit avoir honte de devoir son autorité à ces foibles ressources ; & il doit avoir toujours présente à l'esprit cette maxime d'un des plus grands Empereurs qu'ayent eu les Romains : c'est la vertu & le courage , & non la magnificence extérieure , qui donne du poids & de la dignité aux Souverains (a).

II. Après s'être bien convaincu de l'étendue de son autorité & de ses bornes , un Prince doit tâcher de connoître les hommes qui lui sont soumis , afin qu'il ne gouverne pas au hasard ; qu'il n'emploie à leur égard que la raison & l'intelligence ; qu'il entre dans leurs véritables besoins ; qu'il satisfasse leurs justes inclinations ; qu'il conserve ce qu'ils ont de bon , & qu'il s'oppose à ce qu'ils ont d'injuste. Il est encore obligé d'en faire une étude particulière , pour connoître leurs talens , leur mérite , leur capacité par rapport aux emplois. A la vérité ,

( a ) *Non multum insignibus aut ad apparatusum regium auri  
& ferici deputabat dicens : IMPERIUM IN VIRTUTE ESSE,  
NON IN DECORE.* Alex. Sev.

rien n'est plus difficile à acquérir que cette connoissance. Il arrive souvent que l'homme de bien conserve quelque chose qui blesse , & qui ne donne pas de lui une idée avantageuse. Un excellent esprit n'a pas toujours l'air aussi humble & aussi modeste qu'il le faudroit. Une vertu sincère est quelquefois plus négligée & plus simple que celle qui n'en a que l'apparence. Au contraire un mérite superficiel peut être relevé par des manières très-prévenantes ; & un homme ambitieux , intéressé , entreprenant , peut cacher ce mauvais fonds sous des dehors qui feroient une partie du caractère contraire. Comment découvrir donc le mérite sous les apparences qui le cachent , & le vice sous une parure qui l'embellit ?

Rien n'est plus capable de produire cet effet , qu'une étude sérieuse de la Morale , qui doit être comme la base de la science des Rois , & qui leur apprend ce que c'est que l'homme. C'est par elle qu'ils découvriront les motifs de leurs actions jusques dans leur principe ; prévoiront ce qu'ils feront aussi sûrement que s'ils avoient assisté à leurs Conseils ; sauront ménager avec une merveilleuse dextérité leurs esprits ; les conduiront

plus sûrement par leurs inclinations que par tous les autres moyens , & les prépareront par des vertus moins parfaites à d'autres plus éminentes.

De cette connoissance générale de l'homme , qui fait la première partie de la Morale , le Prince doit passer à la connoissance de lui-même , qui en est la seconde. Il doit descendre dans son propre cœur , pour en étudier tous les mouvemens , & pour connoître par cette étude tout ce qui est capable de remuer les autres hommes ; car ils conviennent tous dans certaines choses qui les intéressent également , quoiqu'ils en fassent différens usages , & qu'ils se partagent entr'eux par mille diversités qui ne viennent point des principes , mais de l'application qu'ils en font.

Il peut juger par sa propre expérience que tous les hommes veulent être heureux ; que tous n'ont que ce dessein dans tout ce qu'ils font ; que tous ne s'unissent que pour y réussir plus facilement par le mutuel secours qu'ils se prêtent ; que c'est par l'espérance d'être plus sûrement & plus long-temps heureux , qu'ils se soumettent à un Roi qui leur en procurera les moyens , & qui sera en état de lever



lever tous les obstacles que les particuliers ne sauroient surmonter.

Le Prince voit tout d'un coup les suites de ces vérités fécondes. Il doit étudier ensuite ce qu'il désire lui-même pour être heureux; ce qui est juste dans ses desirs, & ce qui ne l'est pas; ce qui est possible en cette vie, & ce qui est réservé pour l'autre; & ce qu'il découvre en lui-même, il peut le conclure de ses sujets, même des plus petits, sans craindre de se tromper.

Il est encore un moyen de connoître les hommes; c'est d'être attentif à tout ce qu'on voit & qu'on entend, & à y faire réflexion. Car tous les hommes ne peuvent pas toujours se déguiser ni vivre dans la gêne. L'artifice est moins persévérant que le naturel; & quand un Prince a des yeux attentifs, il découvre enfin ce qui est simple & vrai, & le distingue de ce qui étoit affecté. Les passions changent, & en changeant elles se trahissent. Il n'y a que le vrai qui soit égal. La vertu n'a qu'un visage. Le mérite n'a point d'autre intérêt que d'être ce qu'il est, soit qu'on le connoisse, ou qu'il demeure inconnu; mais tout ce qui s'efforce de lui ressembler, est trop inquiet pour lui ressembler long-temps,

III. Le premier fruit qu'un Prince tire de la connoissance des hommes, est de se précautionner contre les flatteurs. Ce sont des hommes faux, qui donnent de grandes louanges à des actions ou à des qualités qui n'en méritent aucunes, ou qui en méritent de plus modérées, & cela pour usurper les bonnes graces du Souverain. Quoiqu'il y ait des flatteurs de toute espèce, ils se réunissent pourtant tous à ce point : c'est de n'être jamais naturels. L'étude & l'affectation président dans tout ce qu'ils disent & dans tout ce qu'ils font. Le dessein de persuader qu'ils sont pleins des sentimens qu'ils témoignent, prouve tout le contraire à quiconque connoît le fonds de l'homme. La sincérité s'exprime plus simplement. Elle s'en fie à elle-même, & elle sent bien qu'elle n'a pas besoin d'art. C'est une marque de fausseté que d'être si appliqué à la couvrir.

Il y a deux grands moyens d'écarter les flatteurs. Le premier est de ne leur point donner retraite dans son propre cœur, & de n'être pas à soi-même son premier flatteur & son premier courtisan. Le plus dangereux de tous les flatteurs est l'amour-propre, qui donne accès à tous les autres. Le second moyen, qui est

sans doute le plus efficace, est de témoigner un grand amour pour la vérité. Ainsi un Prince doit déclarer hautement qu'il n'aime que ce qui est vrai; qu'il ne trouve aucune beauté ni aucun agrément dans ce qui n'en a que l'apparence; qu'il ne veut être trompé, s'il est possible, en quoi que ce soit; & qu'on ne lui peut plaire qu'en lui parlant sur toutes sortes de sujets avec une exacte vérité. Une telle déclaration, renouvelée dans des occasions importantes, produit deux grands effets. Elle donne accès aux gens de bien, & met en fuite les imposteurs. Elle ouvre aux uns la demeure du Prince qui a déjà pour eux les oreilles ouvertes & le cœur tout disposé, & elle en ferme les portes aux derniers que le Prince a proscrits comme ses ennemis. Les premiers sont des amateurs de la vérité, & on les distingue par les qualités suivantes.

Un ami de la vérité est profondément secret; il l'est à toute épreuve & sans peine; sans avoir besoin pour cela de beaucoup de réflexions, & sans qu'il lui en coûte pour se retenir. Il l'est sans affecter de le paroître. Il ne désire rien pour lui-même, & il est universellement sans prétentions pour lui, pour sa famille & pour ses amis. Il est toujours le

même. La faveur ne le change point. La confiance du Prince le laisse dans la même situation où elle l'avoit trouvé , & il ne tâche pas de la conserver par d'autres voies que celles qui la lui ont fait mériter. Son désintéressement est fondé sur un désintéressement sincère de toute charge & de tout emploi. Il les craint comme ordinairement funestes à la vertu , comme environnés de périls , comme des occasions de beaucoup de fautes. Ce n'est point par une dissimulation étudiée , mais par conscience & par lumière , qu'il les évite. Ce n'est point dans le dessein d'obtenir plus , qu'il refuse moins. Ce n'est point un appas , une amorce , que sa modestie , pour éblouir le Prince. C'est une vertu sincère , ennemie de l'artifice , & que le temps découvre sans la pouvoir affoiblir.

Il est très-difficile de trouver à la Cour d'un Roi des hommes de cette trempe ; mais il l'est encore plus de les voir s'y maintenir. Ils sont en butte à tant d'envieux , qu'il est presque impossible qu'ils ne succombent. Ces gens-là les desservent sans cesse auprès du Prince. Ils font entendre tout ce qu'ils veulent ; & par leur manège sourd & leurs noires calomnies , ils poussent leur patience à bout. Ce

qu'un Roi doit fans doute avoir le plus à cœur , c'est de connoître bien ces mauvais sujets , & de les chasser. On les connoît par ces manières.

Un calomniateur est un accusateur secret , qui craint la lumière & les preuves ; qui veut être cru sur sa parole ou sur celle de ses complices ; qui désire de fermer à l'innocence tout accès auprès du Prince , & de lui ôter tout moyen de se justifier ; qui souhaite que l'accusé ignore le crime qu'on lui impute ; qui conseille les voies les plus courtes & les plus abrégées pour le punir ; qui élude , autant qu'il peut , les Tribunaux ordinaires , où tout se passe dans les règles ; qui transporte à un seul homme , qu'il a pris soin de représenter au Prince comme le seul en qui il puisse prendre confiance , la discussion & l'exécution de tout ce qu'il veut rendre suspect , & qui s'applique uniquement à empêcher que par des voies publiques ou secrètes le Souverain ne vienne à connoître qui est le coupable , ou des accusés , ou de l'accusateur.

Quand un Souverain a le bonheur de n'admettre auprès de lui que des personnes vraies , il est assuré de vivre heureux & tranquille , & de régner sur le cœur de ses sujets ; sorte d'empire qui peut faire

sa véritable félicité. Pour se la procurer , il doit être bienfaisant & libéral. L'Empereur *Tite* avoit pour maxime de ne renvoyer personne mécontent ; d'obliger tout le monde , ou par des effets , ou par des manières qui en tinssent lieu ; de donner quand il le pouvoit , & de promettre quand il ne pouvoit que cela. En un mot , il étoit sans cesse attentif à accorder quelque bienfait. Un jour faisant réflexion qu'il n'avoit fait plaisir à personne : mes amis , dit-il , j'ai perdu cette journée : *Amici diem perdidit* (a). Belle parole qui revient à ceci : J'ai eu aujourd'hui le malheur de ne vivre que pour moi ; j'ai demeuré dans la condition d'un simple particulier ; & je n'ai rien fait qui soit digne de ma place & de mon élévation.

Deux qualités peut-être encore plus essentielles à un Souverain , c'est d'être sincère & fidèle à sa parole. Car ce seroit en vain qu'un Prince se piqueroit de courage , d'élévation & de grandeur d'ame , s'il ne regardoit pas la sincérité comme une vertu inséparable de ces grandes qualités , rien n'étant plus lâche , plus bas , ni plus petit que le mensonge , & que l'indigne usage qu'en fait l'artifice , & s'il

(a) *Suet. in vit. Titi*, C. VIII.

favorisoit le parjure en manquant à sa parole.

De-là il suit qu'un Prince doit être ennemi de la dissimulation , qu'il ne doit point confondre avec la prudence & le secret. On entend ici par dissimulation , une chose fausse , contraire à notre pensée & à nos desseins. C'est une conduite extérieure , démentie par nos véritables sentimens. C'est une application à persuader aux autres le contraire de ce qu'il veut faire. Une telle dissimulation est un crime dans tous les hommes , & elle est encore plus inexcusable dans un Prince , qui étant libre & le maître , est moins exposé que les particuliers à cette honteuse lâcheté.

Enfin le Souverain doit être doué de toutes les qualités morales qui forment l'homme vertueux , telles que l'égalité , la tranquillité , l'affabilité , & particulièrement la dignité.

IV. Quant à ses devoirs , le premier est de rendre la justice. En effet , c'est la même chose d'être Roi & d'être Juge. Le Trône est un Tribunal , & la souveraine autorité est un pouvoir suprême de rendre la justice , c'est-à-dire , de conserver l'ordre ; car justice & ordre sont synonymes. Et l'ordre consiste en ce que l'éga-

lité soit gardée , & que la force ne tienne pas lieu de loi ; que ce qui est à l'un ne soit pas exposé à la violence d'un autre ; que les liens communs de la société ne soient pas rompus ; qu'aucun intérêt particulier ne soit préféré au bien public ; que l'artifice & la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence & la simplicité ; que tout soit en paix sous la protection des loix , & que le plus foible d'entre les citoyens soit mis en sûreté par l'autorité publique. Ainsi le Souverain doit maintenir cette justice , se déclarer ennemi de quiconque en est ennemi ; prêter aux loix toute l'autorité qu'il a reçue pour elles ; & employer l'épée que Dieu lui a mise en main , contre ceux que le respect & la crainte n'auront pu retenir.

Le second devoir d'un Roi est d'employer tous les moyens légitimes pour remplir ses Etats de biens & de richesses. Ces moyens sont de protéger l'agriculture ; de faciliter la nourriture des troupeaux ; de favoriser le commerce du dedans & du dehors ; d'établir des manufactures , & d'occuper tout le monde à des travaux utiles.

Inspirer à ses sujets l'amour de toutes les vertus , dont dépend le bien de l'Etat , voilà le troisième devoir du Souverain.



Souverain. Car s'il bernoit ses soins à remplir ses Etats de biens & de richesses, sans penser à rendre ses sujets plus vertueux & plus justes, il auroit des vues aussi limitées que le petit peuple, qui ne s'intéresse à aucun autre soin de l'Etat, qu'à celui de l'abondance. Il ne feroit que servir de Ministre à la cupidité des hommes, & il négligeroit la fin principale du gouvernement, en laissant périr les mœurs, & contribuant même à les corrompre par les richesses, au lieu de travailler à les rendre plus innocentes & plus pures.

Les vertus dont il est ici question, sont celles qui servent de base à un Etat bien réglé, dont les Païens ont connu la nécessité, & dont les Grecs & les Romains ont donné de grands exemples. Ces vertus sont le conseil, la sagesse, la conspiration pour le bien public, le désintéressement particulier, l'obéissance aux loix & à l'autorité légitime, la patience dans le travail, la fermeté dans les résolutions, le courage & la valeur, & plus que tout cela, l'amour de l'égalité, & l'éloignement de toute ambition. Chaque citoyen Romain se regardoit comme une partie de la République, qui devoit se rapporter au tout, qui lui de-

voit ses biens , sa liberté , sa vie , qui devoit être prêt à lui sacrifier ses intérêts les plus chers , & qui ne pouvoit trouver ni sa sûreté , ni sa gloire , que dans celles de l'Etat.

De-là cette conspiration générale au bien public ; ce secours mutuel que tous les citoyens se prêtoient ; cette sollicitude pour le salut de la République ; cet intérêt que le peuple prenoit aux délibérations & aux conseils ; cette application qu'avoient les simples particuliers à découvrir ce qui pouvoit contribuer au bien de l'Etat ; cet esprit de sagesse & de politique , dont les artisans même étoient capables.

De-là l'amour de chaque citoyen pour ses frères ; la joie d'en avoir délivré quelqu'un dans un combat ; la disposition à s'entr'assister dans un péril commun ; la sensibilité pour le bien ou le mal des plus petits & des plus foibles d'entre le peuple ; la honte & la douleur de n'avoir pu arracher des mains de l'ennemi un citoyen emmené captif ; le courage & la valeur pour servir de bouclier à ses compagnons , & avec eux à tout l'Etat.

De-là enfin l'attention à bien choisir les Généraux pour la guerre , & les Magistrats pour la justice ; l'intérêt qu'on

prenoit à leur gloire & à leurs succès ; la reconnoissance qu'on avoit de leurs services , l'honneur qu'on rendoit à leur personne & à leurs vertus.

Rien n'est sans doute plus important que de rendre aimables ces anciennes vertus ; & un Souverain ne doit négliger aucuns moyens à cette fin. Voici ceux qu'il peut employer.

1. Louez ces vertus , pour en faire naître l'amour ; & servez-vous de cet attrait , pour élever le courage de plusieurs au-dessus des sentimens bas & intéressés , qui les tiennent courbés vers la terre , & repliés sur eux-mêmes.

2. Témoignez au contraire un grand mépris de toutes les passions , qui n'ont pour objet que les sens.

3. Eloignez de tous les emplois ceux qui sont sans générosité & sans noblesse , & qui ne sont occupés que d'eux-mêmes & de leurs familles.

4. Distinguez dans tous les états & dans toutes les conditions , ceux qui ont donné quelques preuves de leur zèle pour le bien public.

5. Marquez dans toutes les occasions , de la haine pour la dépense & le luxe , & de l'amour pour la frugalité & la simplicité.

6. N'ayez aucune considération pour les richesses ; condamnez l'empressement à les acquérir ; & faites connoître que toutes celles qui sont acquises en peu de temps , vous sont suspectes.

7. Faites un grand état de la probité ; de l'honneur & de la fidélité ; & répandez une grande ignominie sur les vices opposés.

8. Ayez une attention persévérante à protéger la vertu , à récompenser le mérite , & à punir le vice.

9. Et donnez vous-même par votre conduite, un exemple qui soit plus efficace que les récompenses & les châtimens.

L'attention à récompenser le mérite & à punir le vice , suffiroit seule pour bien régner ; parce que ce seul devoir renferme tous les autres ; qu'il suppose dans le Prince toutes les grandes qualités , & qu'il est la source de toutes les vertus qui peuvent mettre une Nation au-dessus des autres , & qui sont la fin du gouvernement.

Il y a sans contredit plusieurs sortes de mérite ; mais aucun ne doit être plus précieux à un Souverain , que celui des Savans & des Gens de Lettres. Rien ne fait tant d'honneur à une Nation , que les

Sciences , les Lettres & les Arts , & la réputation d'avoir beaucoup de personnes qui y excellent. C'est même en cela que consiste son principal mérite : car sans cet avantage elle n'en a presque aucun sur les peuples barbares , qui peuvent l'égaliser en multitude , en forces & en richesses ; mais qui sont autant inférieurs à un peuple instruit & savant , que le corps est inférieur à l'esprit.

D'ailleurs la gloire de la Nation rejaillit sur le Prince qui la conduit. Tout ce qu'il y a de lumière & de sagesse dans un Etat lui devient propre , comme faisant partie du bien public qui lui est confié ; & quand il fait connoître & estimer un trésor d'un si grand prix , il s'attire l'admiration & l'amour de toutes les personnes qui aiment les Lettres , & qui sont par conséquent les dispensateurs de la gloire & de cette espèce d'immortalité , que la reconnoissance & les ouvrages d'esprit peuvent donner.

Cette gloire n'est pas même bornée à ses seuls Etats. Elle s'étend aussi loin que les sciences : elle pénètre où elles ont pénétré : elle lui soumet parmi les Etrangers tous ceux qui le regardent comme le protecteur de ce qu'ils aiment : elle lui conserve parmi les peuples en-

nemis, un grand nombre de serviteurs zélés, capables, quand ils ont du crédit, de porter leurs citoyens à la paix, & de leur inspirer pour ce Prince le même respect dont ils sont pénétrés.

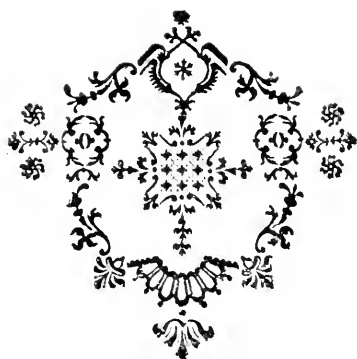
On vient de toutes parts dans un Royaume où l'on peut apprendre. On y séjourne avec plaisir & avec fruit. On rapporte en différens pays ce qu'on y a vu; les personnes savantes qu'on y a connues; les secours qu'on y a reçus pour toutes sortes de connoissances. On parle dans toutes les Nations du mérite accompli du Prince, de son discernement, de son goût exquis pour toutes les belles choses; de la protection qu'il donne aux Lettres; de sa bonté pour tous ceux qui se distinguent par le savoir; du bonheur du peuple qu'il conduit avec tant de sagesse, & qui devient tous les jours par ses soins plus parfait & plus éclairé.

On passe même jusqu'à considérer le peuple comme devant servir de modèle aux autres. On tâche d'imiter ce qui s'y pratique: on le consulte: on le prend pour juge: on diffère dans les occasions importantes à se déterminer, qu'on ait vu le parti qu'il prendra. On étudie ses maximes, son attachement aux anciennes

loix , ses sages précautions pour ne point laisser établir un nouveau joug sur les consciences. On regarde , avec raison , le grand nombre de personnes savantes dont son Royaume est plein , comme le ferme appui de la vérité & de la Religion ; & l'on est beaucoup plus touché de leurs sentimens , que de ceux de plusieurs Nations , où l'on fait que l'ignorance domine.

Enfin en s'élevant ainsi par degrés à une vertu toujours plus pure & plus parfaite , le Prince se rend attentif & docile à la raison , & le devient par là à la Religion & à la foi , qui commandent les mêmes choses que les vertus purement humaines , mais en proposant de plus grands motifs & de plus dignes récompenses.







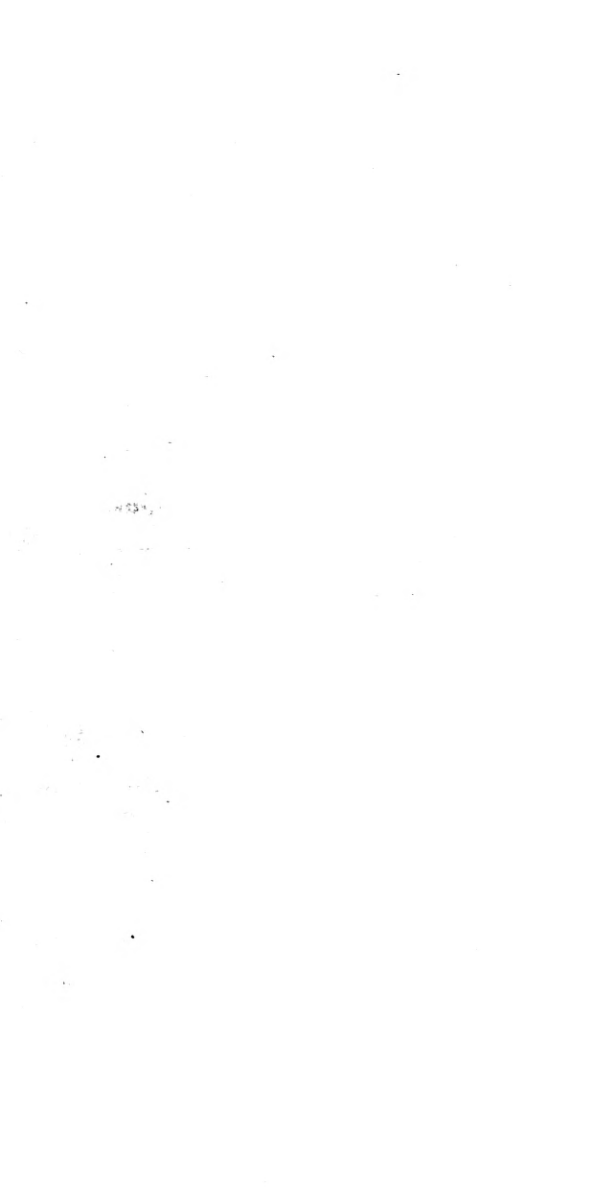




Alteri non fecerit  
quod tibi  
fieri non vis

*allegorie de Wollaston.*

J. C. P. R.





---



---

## WOLLASTON. \*

**R** IEN n'est plus important en morale , que de savoir juger des Religions qui sont établies dans le monde , de pouvoir fixer son jugement touchant les matières problématiques , & d'être en état de se déterminer sur le parti qu'il convient de prendre pour mener une vie tranquille. Il faut pour cela connoître la Religion naturelle , qui forme la base des autres Religions. Mais y a-t-il véritablement une Religion naturelle ? Et qu'est-ce que cette Religion ? Deux grandes questions auxquelles il est très-difficile de répondre. Quelle chaîne de principes en effet pour bâtir un système , qui renferme le culte que l'homme doit à l'Etre suprême ! Remonter à l'existence d'un Créateur ; faire voir combien l'intelligence de cet Etre est supérieure à celle des hommes ; déduire de-là l'in-

\* Préface de la sixième édition Angloise de *l'Ebauche de la Religion naturelle*. Bibliothèque Britannique , Tom. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres* , par le P. Nicéron , Tom. 42. *Dictionnaire historique & critique* de M. Chauffepié , art. WOLLASTON. Et ses Ouvrages.

duſtrie que ce même Etre leur a donnée pour vivre ſans incommodité, en formant des ſociétés qui ſe procurent les ſecours néceſſaires à leur conſervation ; continuer ainſi juſqu'à leur faire découvrir tout ce qui eſt utile, d'abord à chaque famille, enſuite aux ſociétés, & enfin ſceller l'union des unes & des autres d'un ſceau qui ſoit reſpectable à tout le monde, celui de la Divinité: voilà l'idée du plan de la Religion naturelle. Il n'y avoit ſans doute qu'un puiffant génie qui pût la concevoir & la mettre à exécution. Tel étoit celui du Philoſophe nommé *Guillaume WOLLASTON*, né le 26 Mars 1659 à Coton-Clauford, dans le Comté de Stafford, d'une famille très-ancienne & très-diſtinguée. Son père n'en étoit pas pour cela plus riche. Sa fortune étoit même fort bornée. L'éducation du jeune *WOLLASTON* ſe reſſentit de cette médiocrité. Ce ne fut qu'à l'âge de dix ans que ſes parens ſongèrent ſérieuſement à le faire étudier. Ils l'envoyèrent à une école qu'on venoit de fonder à Shenton, petit endroit où ils faiſoient leur réſidence.

Le Maître de cette école lui apprit dans l'eſpace de deux ans tout ce qu'il ſavoit. Notre écolier alla enſuite au Col-

lège de Lichfield ( c'est une Ville du Comté de Stafford ) où il trouva un Professeur véritablement docte. Aussi avoit-il beaucoup d'écoliers , parmi lesquels il y en avoit plusieurs qui lui étoient sincèrement attachés. Le jeune WOLLASTON fut bientôt de ce nombre. Cet attachement devint même si intime , que ce Professeur ayant été expulsé par les Magistrats , à cause d'une grande querelle qu'il y eut au Collège , il ne voulut point l'abandonner. Il le suivit dans le lieu où il se retira. Presque tous ses camarades suivirent ce généreux exemple. WOLLASTON resta avec lui pendant trois ans que dura sa retraite. Ce spectacle touchant de l'amitié si constante d'un enfant envers son Maître , contribua beaucoup à inspirer aux Magistrats d'autres sentimens que ceux qu'ils avoient eus jusques-là à son égard. Ils le rappellèrent , & son zélé disciple le suivit au Collège. Il y continua ses études , qui finirent en 1674 , c'est-à-dire un an après le rappel du Professeur.

Le 18 Juin de la même année , notre jeune Philosophe se fit immatriculer dans le Collège de Lidney à Cambridge. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il y parvint. Il sortoit d'une école de campagne , & il

n'avoit ni protecteurs ni amis , point de secours d'ailleurs , soit en livres , soit en conseil. Son mérite seul pouvoit parler pour lui ; mais ce mérite étoit offusqué par une timidité insurmontable , & par une aversion naturelle pour le bruit & les manéges. Une santé chancelante augmentoit encore ces obstacles à son avancement. De violens maux de tête , dont il a été affligé toute sa vie , commençoient à le tourmenter. Malgré cela , ses lumières percèrent. Sa grande sagacité lui acquit en peu de temps une réputation brillante. Sa gloire lui devint cependant préjudiciable ; car il est dangereux de trop paroître , quand on n'est pas soutenu ; & WOLLASTON étoit absolument sans appui. Les personnes protégées & opulentes , ne souffrirent pas patiemment qu'un homme isolé , & en quelque sorte obscur , les effaçât. Elles mirent tout en œuvre pour lui nuire. Un Bénéfice vint à vaquer : il étoit dévolu de droit à notre jeune Moraliste ; & néanmoins ses envieux eurent assez de crédit pour le faire donner à un autre. La force l'emporta dans cette occasion sur la justice. WOLLASTON l'apprit sans s'émouvoir & sans se plaindre. Seulement il se hâta de prendre le grade de Maître-ès-Arts , &



de fortir du Collège. Il reçut aussi dans le même temps les Ordres de Diacre. Après quoi il partit pour retourner chez ses parens. Il alla d'abord voir son oncle *Wollaston*, de Shenton, dans la Province de Leycester, & se rendit de-là à Great-Bloxwyche, où son père & sa mère s'étoient retirés.

Il y demeura un an. Mais ne voyant point qu'il pût espérer du crédit & de la fortune de sa famille aucun moyen de s'avancer dans l'Eglise, il se détermina à accepter une place de Sous-maître dans le Collège ou l'Ecole publique de Birmingham, afin de subsister sans être à charge à personne. C'étoit de sa part un acte d'humilité bien méritoire, car cette place étoit fort au dessous de ce qu'il étoit en droit d'espérer. Heureusement le Professeur ou le Maître avec lequel il étoit, avoit beaucoup de savoir & de probité. Il connoissoit WOLLASTON & l'estimoit. Il lui témoigna ce sentiment d'estime par un accueil extrêmement flatteur. Les véritables Savans prirent part aussi à sa situation. Ils s'employèrent pour lui procurer un revenu plus considérable que celui que lui produisoit sa place. En attendant mieux, ils le firent nommer Ministre d'une petite

Chapelle, à deux milles de Birmingham. Il falloit que WOLLASTON y fit tout le service les Dimanches ; & cette occupation jointe à celle que lui donnoit le Collège, prit beaucoup sur sa santé. Des inquiétudes & des chagrins domestiques vinrent encore augmenter cette double fatigue & d'esprit & de corps. Ses frères s'attirèrent, par leur imprudence, des affaires fâcheuses. Notre Philosophe vola à leur secours. Il se donna les mouvemens nécessaires pour les tirer d'embarras ; & on n'osa rien refuser à un homme qui jouissoit d'une estime universelle.

Pendant qu'il étoit occupé aux fonctions de son état & aux intérêts de sa famille, la place de premier Maître ou Professeur vint à vaquer. Cette place lui appartenoit de droit. Mais dans tous les temps les protections & le manège l'ont emporté sur le mérite & l'équité. Quoique les Directeurs du Collège avouassent qu'on ne pouvoit nommer que WOLLASTON, ils n'eurent pas la force de résister à des sollicitations, qui dans cette occasion plus que dans toute autre, n'auroient pas dû être écoutées. On rejetta l'excuse de cette injustice sur sa jeunesse ; & on lui offrit la place de second Professeur, qu'il eut la

modestie d'accepter. Il fut obligé de recevoir l'Ordre de la Prêtrise, la charte du Collège exigeant que les Professeurs fussent Prêtres, quoiqu'elle leur défendît en même temps de posséder aucun Bénéfice.

Cette Chaire rapportoit à WOLLASTON 70 livres sterlings; & ce revenu, tout modique qu'il étoit, suffisoit à son entretien. La manière dont il vivoit, sa constante application à l'étude, & son économie, parvinrent aux oreilles de son oncle *Wollaston*, par le canal de l'ancien Principal du Collège de Birmingham, qui se retira à Shenton, où ce parent demeuroit. En arrivant, il lui fit une visite, & lui parla de son neveu. M. *Wollaston*, qui venoit de perdre son fils unique, n'écouta pas le récit qu'il lui fit de son caractère, de son savoir & de sa bonne conduite, sans être ému. Sa première résolution, dans le testament qu'il vouloit faire, étoit de nommer l'oncle & le père de WOLLASTON ses héritiers; mais le mérite de son neveu lui fit changer de sentiment. Il en fut si touché, qu'il ne crut pas pouvoir laisser son bien en des mains plus capables d'en faire un bon usage, & plus dignes de sa générosité. Avant que d'exécuter son

dessein, il voulut être instruit si sa conduite étoit toujours aussi réglée que l'ancien Principal lui avoit dit. Le compte qu'on lui en rendit, enchérit encore sur ce que ce Principal en avoit rapporté. M. *Wollaston* eut encore occasion d'en juger par lui-même. Comme on reprochoit à notre Moraliste sa négligence à ne pas voir de temps en temps un oncle qui l'aimoit, il résolut à la fin de lui faire une visite. Il profita pour cela de l'occasion de lui présenter un Sermon qu'il venoit de composer. Son oncle le reçut avec beaucoup de politesse, & lorsqu'il le quitta, il lui fit connoître par son air & par ses manières, qu'il faisoit un cas particulier de sa personne, sans lui laisser entrevoir ses intentions. Cette visite, qui ne fut pourtant que de trois jours, acheva de le déterminer. Il fit son testament, par lequel il l'institua son héritier.

Huit mois après cette entrevue (c'étoit le 18 Août 1688) ce digne parent tomba malade. Cette maladie devint dangereuse : on le lui dit, & il se hâta d'écrire à son neveu de venir le trouver comme de son propre mouvement, & sans paroître instruit de son état. Notre Philosophe partit sur le champ. Ce fut pour M. *Wollaston* une grande consolation.

tion de l'embrasser encore une fois. Le plaisir de voir un enfant qui faisoit tant d'honneur à sa famille, ranima ses forces ; & sa santé parut vouloir se rétablir. Son neveu crut devoir profiter de ce calme pour aller voir son père. Il quitta donc son oncle, & eut la douleur de ne plus le revoir. M. *Wollaston* mourut pendant ce voyage.

Par cette mort, WOLLASTON devint possesseur d'un bien fort considérable. Un changement si grand & si imprévu dans sa fortune, n'en apporta aucun dans sa façon de penser & de vivre. Ce n'est qu'aux âmes vulgaires que de pareilles révolutions peuvent faire quelque impression ; mais elles ne produisent aucun effet sur le cœur d'un Philosophe, que l'amour de la sagesse affecte uniquement. La même fermeté qui avoit soutenu celui dont j'écris l'histoire dans la mauvaise fortune, le fit jouir de sa prospérité avec modération. Sa piété & sa philosophie lui apprirent à se posséder également dans ces deux états opposés. Seulement il se laissa persuader, qu'une compagnie étoit nécessaire pour l'aider à gérer ses biens, & à supporter l'embaras de ses richesses. Ses affaires l'ayant conduit à Londres, on lui offrit dans cette

Capitale une Demoiselle aimable & vertueuse, nommée *Catherine Charlton*, fille d'un riche Bourgeois; & il accepta cette offre. Ses noces furent célébrées le 29 Novembre 1689. Cet engagement l'obligea en quelque sorte à se fixer à Londres; mais ni le tumulte de cette grande Ville, ni les occasions de voir un grand monde, ne lui firent pas perdre le goût du recueillement. Les douceurs de la société de son épouse, & les satisfactions de l'étude de la philosophie, le concentrèrent dans sa maison. Il connoissoit les hommes & leurs illusions. Il savoit que des riens les occupent; & il préféroit avec raison un contentement réel & solide, à tout ce qu'ils appellent plaisirs & honneurs. Son indifférence étoit même si grande à cet égard, qu'il refusa une des premières dignités de l'Eglise qu'on lui offrit. Il regardoit la tranquillité & l'indépendance bien au-dessus de toutes les distinctions mondaines. Il avoit des livres & du loisir, & il vouloit en profiter. Assez versé dans les Langues savantes, telles que le Latin, le Grec, l'Hébreu, l'Arabe, &c. son génie le porta à l'étude des sciences. Il s'appliqua aux Mathématiques, à la Physique & à l'Histoire naturelle. Il fit ensuite des re-

cherches sur les cultes idolâtres du paganisme , sur les opinions , les cérémonies , la littérature des Juifs , sur l'histoire de l'établissement du Christianisme , &c. Son projet étoit de connoître toutes les Religions , & de découvrir les fondemens de la vraie.

En lisant les Livres sacrés , il conçut l'idée d'un Poème sur le but d'une partie de l'Ecclésiaste , & il s'amusa à suivre cette idée & à l'exécuter. Il en résulta un Ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Le but d'une partie du Livre de l'Ecclésiaste , ou Poème sur les mouvemens peu raisonnables que les hommes se donnent pour la possession des agrémens de la vie présente.* C'est une sorte de recueil de pensées sur le bonheur , où W O L L A S T O N marque tantôt ce à quoi l'on peut parvenir , & tantôt ce à quoi l'on peut atteindre. Dans la partie négative , il censure principalement l'ardeur & les soins immodérés des hommes à se procurer les avantages de ce monde. Il parle de leur orgueil , & entre dans le détail de ce qu'il y a de vain dans leurs travaux pour cette vie , & des inconvéniens qui les accompagnent ; & il prouve qu'ils n'en recueillent aucun fruit , ou du moins que des fruits passagers & peu satisfaisans. D'où il conclut , qu'il

est déraisonnable de rechercher avec tant d'empressement des biens, & de s'attendre d'y trouver le bonheur.

Quoique tout ce Poëme contienne une bonne morale, & que les vers ne soient pas sans beauté, cependant *W O L L A S T O N* en fut dans la suite si mécontent, qu'il fit ce qu'il put pour en supprimer les exemplaires. Son esprit occupé de plus grands objets, regardoit comme indigne de lui une production, dont l'arrangement des mots faisoit le principal mérite. Il n'estimoit plus que ce qui pouvoit rapprocher l'homme de l'Etre suprême, & dédaignoit tout ce qui n'étoit que simple amusement.

Il avoit composé jadis une Grammaire Latine. Cette Grammaire lui parut nécessaire pour l'instruction de sa famille, & il la fit imprimer en 1703. Cela suppose qu'il avoit des enfans. Ils étoient même déjà en grand nombre; car son épouse lui en donna onze. Cette digne compagne avec laquelle il vivoit dans la plus parfaite union, & qui faisoit les douceurs de sa vie, n'eut pas la satisfaction de voir élever ses enfans. Elle mourut le 21 Juillet de l'année 1720.

Il est aisé de juger de la douleur que dut ressentir son époux à cette cruelle



séparation. Il appella la Philosophie à son secours pour la tempérer. D'ailleurs respectueux & soumis envers la Divinité, plein de résignation à sa volonté, il ne murmura point sur ses décrets. Il se dévoua même pour le reste de ses jours à son culte ; & il conçut cet immortel Ouvrage, dans lequel il analyse avec tant de sublimité & de justesse ses droits sur les cœurs des mortels : je veux dire son *Ebauche de la Religion naturelle*. Quoiqu'il eût médité profondément sur le sujet qui en étoit l'objet, & qu'il pût juger du mérite de cette production, il n'osa pas cependant la mettre au jour sans présenter le sentiment des Savans. A cette fin, il en publia en 1722 une partie, dont il ne fit tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires. Le succès de ce morceau surpassa son attente. Il n'hésita plus dès-lors à le finir. Il travailla pendant deux ans pour préparer une nouvelle édition ; mais il en avoit à peine revu & corrigé les épreuves, qu'il eut le malheur de se casser un bras. Cet accident lui occasionna une maladie, qui devint d'autant plus dangereuse, que la foiblesse de son tempérament ne put en supporter les suites. Ses infirmités augmentèrent, & il succomba le 29 Octobre

1724, âgé de 65 ans. Il fit paroître, dans les derniers momens de sa vie, la même fermeté, la même tranquillité d'esprit, & la même soumission aux ordres de la Providence, qu'il avoit eues dans sa mauvaise & dans sa bonne fortune. Il mourut comme il avoit vécu, en Philosophe chrétien. Son corps fut inhumé à Great-Finborough, l'une de ses Terres, dans la Province de Suffolk. On lit sur sa tombe une épitaphe latine composée par lui-même, dans laquelle il s'est peint avec la plus grande vérité (a). J'ai assez fait connoître son caractère; mais voici quelques traits qui acheveront son portrait.

Quoique WOLLASTON fût affable & communicatif, il n'aimoit point à se répandre dans le grand monde; & il avoit sur-tout beaucoup d'éloignement pour les grandes sociétés. Afin de satisfaire son goût pour la retraite & le recueillement, il ne voyoit qu'un très-petit nombre d'amis, avec lesquels il pouvoit se délasser agréablement, & goûter toutes les douceurs d'un commerce libre & sans fard. L'amour de la vérité qui le domi-

(a) Cette épitaphe est un peu longue. On peut la voir dans le *Dictionnaire* de M. *Chaussépîé*, Tom. IV., pag. 723.

noit, lui faisoit chérir la liberté de penser & de dire naïvement sa pensée, persuadé que cela contribuoit à découvrir l'erreur, quoiqu'il n'ignorât pas que sa franchise ne pouvoit manquer de lui faire des ennemis. Aussi étoit-ce par cette franchise même & par son grand sens qu'il se distinguoit, plutôt que par des manières du monde. Ami de la vérité dans la spéculation, il l'étoit aussi dans la pratique. Il détestoit toute espèce de dissimulation. Il aimoit l'ordre & la régularité. Ses occupations & ses divertissemens avoient chacun leur tour; & sa famille & ses amis étoient attentifs à ne point troubler l'arrangement qu'il avoit pris. En compagnie, il étoit extrêmement gai & fémillant. Il se faisoit un plaisir de faire part de ses lumières aux autres, ce qui rendoit son commerce tout à la fois utile & agréable. Les hommes sçavans & vertueux le recherchoient avec empressement, parce que les qualités de son esprit & de son cœur se répandoient également sur ceux avec qui il étoit. Il communiquoit sans réserve ses connoissances, & il présentait en sa personne, sans le vouloir, le modèle d'un véritable homme de bien. La douceur & la compassion étoient chez lui des affections na-

turelles. Il sentoît vivement les misères du prochain , & il s'empressoit à les soulager. Souvent même il étoit plus touché des maux d'autrui , que ceux même qui souffroient. Ce caractère d'humanité le rendoit infiniment sensible aux injustices , aux mauvais procédés , à l'indifférence ou à l'abandon de ses amis. Jamais il ne se permettoit de choquer personne. Il n'étoit pourtant point si doux , pour qu'il ne repoussât pas quelquefois les paroles peu ménagées qu'on pouvoit lui adresser ; mais il falloît que le cas fût grave ; encore se reprochoit-il cette vivacité , quelque légitime ou nécessaire qu'elle parût. Comme il s'étoit accoutumé à méditer , il étoit plus propre à la retraite qu'au commerce du monde : ce n'étoit pas aussi ce qu'il recherchoit. Peu jaloux de se faire valoir parmi les hommes , il évitoit toutes les occasions de paroître. Il regardoit même cette érudition apparente , qui procure souvent la réputation de docte à fort bon marché , comme une fausse science. Persuadé qu'on peut trop lire , il mettoit une grande différence entre un homme qui a beaucoup lû ( *Helluo librorum* ) & un vrai savant. Enfin il travailla toute sa vie à perfectionner sa raison , en s'affranchissant

franchissant des préjugés , en tâchant d'éclaircir ses idées , en observant l'étendue & les usages des axiomes , la nature & la force des conséquences , & la méthode qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité ; & il saisit avec empressement toutes les occasions d'établir & de maintenir de la manière la plus sérieuse & la plus forte , l'existence & les perfections de Dieu , sa providence tant générale que particulière , l'obligation où nous sommes de l'adorer , la conformité de toutes les vertus avec la raison , la spiritualité & l'immortalité de l'ame , les peines & les récompenses d'une autre vie , & d'autres vérités capitales de la Religion naturelle & de la révélation. Ces sentimens éclatent dans l'*Ebauche de la Religion naturelle* , où l'on trouve les principes de la pure équité naturelle & de la rectitude intrinsèque des actes moraux. C'est sans contredit le plus beau livre de morale qui ait été fait , & une des plus excellentes productions de l'esprit humain. Dès qu'il parut dans l'état où il est aujourd'hui , il excita une admiration presque universelle. Le débit en fut prodigieux. Plus de dix mille exemplaires furent enlevés dans l'Angleterre seule en peu de temps. W O L.

LASTON ne jouît pas du fruit de son travail : il n'étoit plus lorsqu'on lui faisoit un accueil si distingué. On peut même dire qu'il n'a été connu qu'après sa mort ; car ses autres productions ne sont rien en comparaison de celle-ci. La feue Reine d'Angleterre , qui estimoit tant les grands hommes , voulut conserver l'image de son Auteur à la postérité. Elle fit faire son buste , & le fit placer dans son jardin de Richemont avec ceux de *Newton* , *Loke* & *Clarke*.

*Morale ou Doctrine de WOLLASTON  
sur le bien & le mal , ou sur la  
Religion naturelle.*

Le fondement de la Religion consiste dans la différence qu'il y a entre le bien & le mal moral , entre les qualités des actions des hommes bonnes ou mauvaises , ou indifférentes : je dis les actions , parce qu'elles sont les propres effets de nos idées , nos pensées réduites en actes , les conceptions de notre esprit parvenues à leur maturité , les paroles seules n'étant que les signes arbitraires de nos idées , ou les indices de nos pensées. Tout homme qui agit comme si les choses étoient ou n'étoient pas d'une certaine

manière , déclare par ses actions que les choses sont ou ne sont pas de cette manière , avec autant d'évidence & plus de réalité , qu'il pourroit le faire par ses paroles. Ainsi pour savoir si un homme vit bien , s'il est vertueux ou non , il ne faut pas s'en rapporter à ce qu'il dit , mais à ce qu'il fait. On connoît si ce qu'il fait est bon , lorsque ses actions s'accordent avec une proposition vraie. De sorte que l'acte qui renferme une proposition fausse , est nécessairement mauvais , parce que cet acte n'est autre chose que la proposition même réduite en pratique.

Ceci est également vrai pour les omissions & les négligences. Je veux dire qu'on peut nier par des négligences , que des propositions véritables le soient réellement ; & alors les négligences qui produisent cet effet , doivent être mauvaises. De-là il suit :

1°. Que quand un acte est mauvais , son omission est nécessairement bonne ; & lorsque l'omission est mauvaise , l'acte est nécessairement bon , par la raison des contraires.

2°. Qu'une action moralement bonne ou mauvaise , est par là même juste ou injuste ; car ce qui est injuste , ne peut

être bon ; & ce qui est mauvais , ne peut être juste.

3°. Que tout acte & toute omission , qui détruisent la vérité , c'est-à-dire qui nient qu'une proposition véritable soit vraie , ou qui supposent qu'une chose soit ce qu'elle n'est pas à quelqu'égard que ce soit , cet acte , dis-je , & cette omission , sont moralement mauvais à quelque degré. L'omission d'un tel acte , & l'action opposée à cette omission , sont moralement bonnes. Et quand cette action peut être faite ou omise sans combattre la vérité , cette action est indifférente.

I. Concluons donc que la nature distinctive du bien & du mal moral , consiste dans la conformité entre les actes des hommes & la vérité des choses , & entre la vérité des choses & les actes des hommes. Mais s'il y a un bien & un mal moral , il y a conséquemment une Religion naturelle , c'est-à-dire une obligation de faire ce qui ne doit pas être omis , & de s'abstenir de ce qui ne doit pas être fait. Ainsi la grande loi de cette Religion , doit porter que tout Etre intelligent , libre & capable d'agir , se comporte de manière à ne point contredire la vérité par aucun de ses actes , ou autrement qu'il traite



chaque chose comme étant ce qu'elle est. En se conduisant de cette manière, cet Etre se rendra heureux. Car la vérité est intimement unie à la félicité, puisque c'est par la pratique de la vérité que nous marchons vers une félicité véritable. C'est donc une chose très-importante que de savoir ce qui constitue la félicité, puisque l'observation de la Religion naturelle en dépend.

2. Un des grands mobiles du bonheur est le *plaisir*. On appelle ainsi une connoissance intérieure & un sentiment secret d'une chose agréable. Par conséquent la *douleur* est une connoissance intérieure & un sentiment secret d'une chose désagréable. L'un & l'autre ( le plaisir & la douleur ) augmentent à proportion des perceptions & du sentiment intérieur de leur sujet, c'est-à-dire des personnes qui les ressentent. La douleur considérée en elle-même, est donc un mal réel, & le plaisir un bien réel. Donc le plaisir est désirable en lui-même, & le mal est à éviter. Le premier comparé avec le second, peut être plus grand ou moindre. Lorsque les plaisirs sont égaux aux peines, ils se détruisent les uns les autres. Il peut y avoir même des plaisirs qui, comparés avec ce qui les accompagne & avec ce

qui les suit, non-seulement sont réduits à rien, mais encore dégénèrent en peines; comme il peut y avoir des peines qui doivent être comptées parmi les plaisirs.

Il faut donc bien distinguer un plaisir réel de celui qui n'en a que l'apparence. On n'est heureux qu'autant qu'on jouit de véritables plaisirs; & on ne l'est absolument & finalement, que lorsque la somme totale des plaisirs surpasse celle de toutes les peines. Au contraire on est finalement malheureux, quand la somme de toutes les peines excède celle des plaisirs (a).

Au reste, par véritables plaisirs, on entend ceux qui sont conformes à la raison. Car si tout plaisir & tout bonheur doivent consister en quelque chose d'agréable, rien ne sauroit être agréable à une créature raisonnable, s'il ne convient pas à la raison. Or comme la vérité seule s'accorde avec elle, les véritables plaisirs sont ceux qui l'accompagnent, qui en suivent la pratique, & qui ne sont pas incompatibles avec elle. On entend ici

(a) *W O L L A S T O N* calcule les degrés des plaisirs & des peines, & les compense l'un par l'autre. Cette théorie ne seroit-elle pas la même que celle qu'on trouve dans l'*Essai de Philosophie morale* de M. de Maupertuis? Voyez la section de la félicité de l'*Ebauche de la Religion naturelle*.

par raison , la faculté qu'un Etre intelligent a de pouvoir examiner ses propres idées & de les comparer ensemble ; de s'en former des vérités générales & fondamentales , dont il puisse toujours être assuré. C'est en un mot par cette faculté que l'homme découvre toutes les vérités abstraites , & lorsqu'elle est aidée par les sens , toutes les choses de fait. De-là découlent les règles suivantes pour connoître la vérité.

I. Lorsqu'une observation a été constamment tenue pour véritable , & que l'événement en a toujours justifié la vérité , elle s'est acquise par là une autorité incontestable.

II. Lorsque ni la nature ni les observations n'indiquent point le parti le plus probable , on doit s'en rapporter au témoignage , c'est-à-dire au sentiment de ceux qu'on reconnoît pour les meilleurs connoisseurs & les plus gens de bien.

III. Quand la nature , l'expérience , ou la réitération du même événement & l'opinion des meilleurs juges se réunissent à rendre une opinion probable , elle est alors au suprême degré de certitude.

IV. Quand la certitude nous abandonne , nous devons prendre la proba-

bilité pour règle de nos jugemens , parce qu'elle est alors l'unique guide que nous ayons.

3. Tout cela posé , il est question de savoir si un homme peut toujours agir conformément à la vérité , lorsqu'il la découvre ou qu'il la connoît. Voici quels sont ses devoirs là-dessus.

Premièrement , plus un homme manque de pouvoir & d'occasions pour faire une chose , plus il est incapable d'être obligé à la faire ; ce qui signifie qu'aucun homme n'est obligé de faire ce qu'il n'a ni le pouvoir ni les occasions de faire.

En second lieu , nos obligations doivent être proportionnées à nos facultés , au pouvoir , & aux occasions que nous avons d'agir.

Enfin on doit s'efforcer de suivre la raison , de ne contredire aucune vérité de parole ni d'action , & de traiter en un mot chaque chose comme étant ce qu'elle est.

Tels sont les devoirs d'un Etre raisonnable : tel est le sommaire de sa Religion , dont il ne peut , sous aucun prétexte , omettre la pratique ; car chacun peut s'efforcer , chacun peut faire ce qu'il peut ; mais pour faire véritablement tout ce

qu'on peut, on doit s'y prendre sérieusement & de bon cœur, sans étouffer la voix de sa conscience, sans déguiser, sans diminuer, sans négliger ses forces. Quant à la conduite que nous devons tenir envers Dieu, dont l'existence est suffisamment démontrée (a), elle est comprise dans ces maximes.

1°. Ne représentez jamais Dieu par quelque image ou peinture que ce puisse être, parce que ce seroit nier son incorporeité & l'incompréhensibilité de sa nature. ( Ceci ne regarde que la Religion naturelle ).

2°. Lorsque vous parlez de Dieu, ne vous servez que des expressions les plus sublimes : ou, ce qui revient au même, efforcez-vous à penser & à parler de Dieu de la manière la plus respectueuse & la plus propre dont vous soyez capables de vous servir.

3°. Adorez Dieu de la manière la plus convenable & la meilleure dont vous soyez capable ; c'est-à-dire, avouez par

(a) WOLLASTON prouve l'existence & les attributs de Dieu par des argumens très-convaincans ; mais M. Clarke a donné là-dessus des démonstrations si complètes, que je ne crois pas qu'on puisse rien dire de mieux. Je renvoie donc le Lecteur curieux de s'instruire sur cette matière, au système de Clarke, que j'ai exposé dans le premier volume de cette *Histoire des Philosophes modernes*.

quelque acte solemnel , convenable & distinct de vos autres actes , que Dieu est ce qu'il est , & que vous êtes ce que vous êtes , en y joignant des actions de graces de ce dont vous jouissez , & des prières pour obtenir ce qu'il fait nous convenir (a).

(a) Voici une formule de prière qui pourra faire plaisir au Lecteur , & que W O L L A S T O N a donnée dans la cinquieme section de son *Ebauche de la Religion naturelle*.

[ Je m'adresse à l'Etre suprême & tout-puissant , duquel dépend l'existence du monde , & par la rendre providence duquel j'ai été conservé jusqu'à ce moment , & j'ai joui de plusieurs grands avantages dont je suis indigne , pour le prier de daigner accepter les sentimens de ma reconnoissance , & le tribut de mes actions de graces de routes ses bontés envers moi ; de me délivrer des mauvaises suites de mes désobéissances & de ma folie passée ; de me mettre en état , & de me donner la force de triompher innocemment de toutes mes épreuves à venir ; de me rendre capable de me comporter dans routes sortes d'occasions , conformément à la raison , à la sagesse & à la piété : qu'il ne souffre point qu'on me fasse aucun tort ; qu'aucun fâcheux accident m'arrive , ni que je me nuise à moi-même par mes égaremens ou par ma mauvaise conduite. ( Je le prie encore ) de vouloir bien me communiquer des notions claires & distinctes des choses ; de me donner la santé & la prospérité qui me sont nécessaires pour passer ma vie en paix , en contentement , en tranquillité d'esprit ; & qu'après avoir fait fidèlement mon devoir envers mes amis & ma famille , après m'être efforcé de me perfectionner , de me former des habitudes vertueuses , & d'acquérir des connoissances utiles , de m'accorder une mort honorable & douce , & de me faire passer enfin à une meilleure vie. ]

4°. Enfin pour réduire efficacement le culte en pratique, considérez sérieusement combien puissant est l'Etre qui en formant l'homme l'a mis dans l'obligation d'être gouverné par la nature, & qui lui a donné pour loi le dictamen de la droite raison.

4. Tous ces préceptes ne regardent que l'homme seul sans compagnie. En société, il contracte d'autres devoirs, parce qu'il ne vit pas uniquement pour soi, mais pour les autres hommes, comme ceux-ci vivent pour lui. Il est donc obligé envers eux, & cette obligation qui renferme d'autres notions du bien & du mal moral, est d'autant plus indispensable, qu'il est impossible qu'un homme puisse mener une vie absolument privée, comme on va le voir.

L'homme est un animal sociable. Il n'est pas possible à un seul homme de faire & d'acquérir par son travail & par son industrie, tout ce qui est nécessaire pour conserver sa vie, ou pour la rendre du moins tant soit peu commode & désirable. La nourriture, les habits, le logement, les meubles, dont on ne peut se passer, & quelques remèdes absolument nécessaires, supposent plusieurs arts, plusieurs métiers & plusieurs ouvriers.

Quand même l'homme , lorsqu'il jouit d'une parfaite santé , pourroit vivre comme un sauvage , sous les arbres & dans les rochers , & se nourrir des fruits , des herbes , des racines & autres choses semblables que la terre lui fourniroit , il seroit cependant dans l'impuissance de le faire dans ses maladies & dans sa vieillesse , puisqu'il est alors hors d'état de se remuer & de se procurer ses besoins.

Il faut donc à l'homme une société. La compagnie de la femme est la première que la nature lui a destinée , & qu'elle lui a rendu même nécessaire. De cette union viennent des enfans , & ces enfans forment une famille. Mais cette famille ne seroit-elle pas suffisante pour former une société , pour pourvoir à ses besoins ? On peut supposer qu'elle seroit en état de se secourir , & que les membres qui la composent fourniroient réciproquement aux besoins extérieurs. Et ceux de l'esprit comment les procureroit-on ? Les sciences & les arts , si nécessaires à l'homme pour s'instruire , pour faire usage de ses facultés , pour développer sa raison , ne sont pas la production d'une seule famille , assez occupée d'ailleurs à veiller à la conservation du corps. C'est l'ouvrage de plusieurs familles. Il est donc



convenable que ces familles se lient ensemble pour se communiquer leurs connoissances. Car il est absolument contraire à l'idée d'un être formé pour exercer son esprit par des occupations dignes de lui , que de passer son temps à travailler sans cesse à faire circuler son sang & ses humeurs , sans se proposer de plus nobles fins , & sans prendre soin de la plus excellente partie de lui-même.

Or si les hommes se communiquent & forment une société , ils sont contraints de former des loix qui règlent mutuellement leur conduite , qui les mettent dans un certain degré d'uniformité , & qui coupent court aux violences & aux crimes , lesquels rendroient incompatible la manière de vivre particulière à chaque individu. Il doit donc y avoir des réglemens qui fixent expressément & d'un commun accord , & la possession des choses , & les titres de cette possession , afin qu'on puisse y avoir recours quand il s'élève quelque dispute & quelque altercation : ce qui ne peut qu'arriver souvent dans un monde aussi déraisonnable & aussi enclin au mal que l'est celui où nous vivons. De sorte qu'en appliquant une règle générale & hors de toute contestation , on se met en état de découvrir de

quel côté est le tort , de décider équitablement le cas , & de fermer pour toujours la bouche à tous les ennemis de la paix.

De plus , afin d'affurer à chacun les douceurs de la vie , & la possession de ce qui lui appartient , on est obligé de prendre les précautions nécessaires pour prévenir les invasions du dehors , & statuer au-dedans contre les membres qui commettraient quelque crime , des peines capables de les tenir en crainte , & de les empêcher de les encourir. Ces réglemens & ces statuts étant une fois faits avec impartialité , reçus unanimement & publiés par-tout , sont les fondemens de l'union de la société , & les loix qui la gouvernent. Mais pour établir ces loix conformément à la nature humaine , & par conséquent à la vérité , il faut connoître le bien & le mal moral relativement à la société.

5. Tout ce qui est contraire à la paix générale & au bien public , est contraire aux loix de la nature humaine : il est mauvais , & on ne doit pas le souffrir. Les maximes qui sont les plus propres à procurer la félicité d'une société particulière , sont ses loix naturelles ; parce que la félicité est la fin des sociétés & des loix. Autrement on pourroit supposer

qu'elles peuvent se proposer le malheur comme leur propre fin : ce qui est contraire à la nature & à la vérité. Par conséquent les maximes ou les principes qui tendent le plus à établir la tranquillité générale & le bien public, ou la félicité du genre humain, doivent être les véritables loix de la société, ou du moins leur servir de fondement ; & toutes les actions qui sont contraires à ces loix, le sont nécessairement aux maximes qui en sont les fondemens. Il y a de la contradiction à dire qu'une chose qui tend à favoriser les plaisirs de quelques particuliers, au préjudice de tous les autres Êtres qui ont avec ces particuliers une nature commune, est la vraie loi de la nature humaine ; & cette contradiction est encore bien plus grande, si ces plaisirs sont indignes de l'humanité, & uniquement propres aux bêtes brutes. Il suit de-là que la transgression des loix qui servent de fondement au bien général est mauvaise : c'est un mal moral. Car si on peut dire en général de tout le genre humain que c'est un animal raisonnable, sa félicité générale est celle d'une nature raisonnable. C'est pourquoi cette félicité & les loix qui l'établissent, doivent être fondées sur la raison. Elles ne peuvent par

conféquent être combattues que par ce qui combat la raison ; & par une troisième conséquence , par ce qui est opposé à la vérité.

6. Une excellente manière de connoître si une chose est bonne ou mauvaise à l'égard des autres , est de considérer ce qu'elle seroit à nous-mêmes, si nous étions en leur place. Mettons-nous à la place de celui contre lequel nous sommes en colère , dit *Sénèque*. Pour se disposer à réduire cette maxime en pratique , on doit savoir que dans l'état purement naturel , les hommes sont tous égaux , quant à leur domaine sur les choses (excepté la condition des pères , des enfans , & des parens en général ). Lorsque les loix de la société n'établissent aucune subordination ni aucune distinction , il faut considérer les hommes comme hommes , c'est-à-dire comme étant des individus de la même espèce , qui ont également part à la commune définition des hommes. Ainsi personne ne peut avoir droit d'interrompre la félicité d'autrui , parce que cela supposeroit d'abord que le premier auroit un domaine , & même le plus absolu de tous les domaines ; & en second lieu , que celui qui commenceroit à troubler la paix & le  
bonheur

bonheur de l'autre , feroit une action qu'il prendroit pour déraisonnable , s'il étoit à fa place. Cependant tout homme en particulier a droit de se mettre soi-même & ce qui lui appartient , à couvert de la violence ; de recouvrer ce qui lui a été enlevé , & d'user même de représailles par tous les moyens que la justice lui prescrit. La difficulté est de bien connoître la justice. Or le moyen d'y parvenir est d'être instruit de ses devoirs , dont voici les principaux.

1°. L'homme doit soumettre à la raison ses appétits charnels , ses inclinations sensuelles & ses mouvemens corporels , & juger par elle de la bonté de toutes choses.

2°. Il doit avoir soin d'éviter l'indigence , les maladies & les chagrins. Au contraire , il doit faire tous ses efforts pour les prévenir , pour se procurer une subsistance agréable , sans contredire aucune vérité c'est-à-dire sans donner atteinte aux droits de la Divinité , au bien d'autrui , & en général à ce qui est juste & raisonnable.

3°. Il doit prendre ses affections sensuelles & corporelles , ses passions & ses penchans , pour des suggestions auxquelles

les il est permis & même ordonné de se rendre dans plusieurs occasions.

4°. Il doit employer toutes sortes de moyens pour remédier à ses propres défauts , ou du moins pour prévenir leurs effets , pour apprendre & tenir en bride la tentation , pour se mortifier même quand la mortification lui est nécessaire , & pour se ressouvenir toujours qu'il n'est qu'un simple homme.

5°. Il est obligé d'examiner ses propres actions & sa conduite , & de se repentir des fautes qu'il découvre avoir faites ; de sorte que si ces fautes se rapportent à son prochain , & qu'elles soient d'une nature à demander réparation , il est tenu de la faire telle qu'il peut ; mais lorsque la faute commise ne peut être ni rappelée , ni réparée , ou qu'elle ne regarde que celui qui l'a faite , il doit être pénétré d'un vif sentiment de repentir , & prouver par tous les efforts dont il est capable , qu'il souhaite sincèrement d'en obtenir le pardon , & qu'il voudroit de tout son cœur ne l'avoir point commise ; enfin il doit faire tout son possible pour ne point retomber.

6°. Il doit travailler à cultiver ses facultés intellectuelles , par les moyens qu'il peut honnêtement employer à cela ,

& qui s'accordent mieux avec son état. Comme il lui est défavantageux d'être esclave de l'erreur, & d'être enseveli dans les ténèbres de l'ignorance, il lui est utile de savoir les vérités qui peuvent dissiper & cette erreur & cette ignorance.

7°. Il doit être docile & attentif aux instructions qu'on lui donne : il est même obligé, dans les matières importantes, de consulter les autres. Omettre ce devoir, c'est nier qu'il puisse se tromper, & supposer qu'il est impossible aux autres de savoir ce qu'il ne fait point. Ce seroit un grand avantage, pour le dire en passant, qu'il y eût un commerce & un échange de conseils & de lumières comme de toutes autres choses.

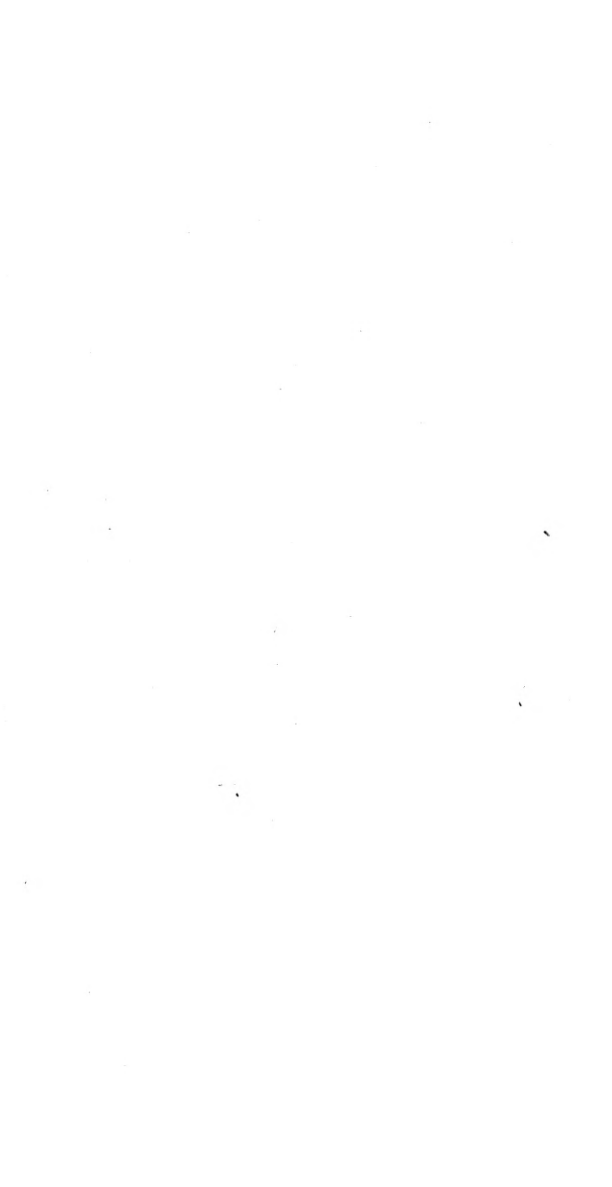
8°. Enfin il doit bannir de son esprit les préjugés & les obstacles qui le captivent & qui l'empêchent de raisonner juste. Nous entrons dans le monde avec de si petits commencemens de science, nous vieillissons avec tant de restes de superstition & d'ignorance, avec de si puissantes influences de la mode & des compagnies que nous fréquentons, avec de si violens penchans vers le plaisir, qu'il n'est pas étonnant que nous contractions l'habitude de donner le même tour à nos pensées, & que cette habitude devienne

ensuite si inflexible & si invétérée , que l'esprit s'enfvelisse peu à peu dans des préjugés invincibles , & qu'il soit incapable de goûter la raison & la vérité. Aussi ce dernier devoir est sans doute le plus important , & celui qui demande de notre part une attention presque continuelle.

9°. Concluons donc que tous les hommes sont obligés de vivre vertueusement & pieusement , parce qu'une telle vie est la pratique de la raison & de la vérité. Car pratiquer la raison , c'est-à-dire agir conformément à la vérité , c'est se comporter avec respect & soumission envers l'Etre suprême ; c'est être juste envers les autres hommes ; en un mot , c'est rendre ce que nous devons à Dieu , à la loi de la nature , & travailler véritablement & solidement à notre félicité présente & future.









£3. 6s.

E. C. F. R.

*allegorie de Shaftesbury.*





ANT. SHAFTESBURY. né en 1671.  
mort en 1717.

---



---

## SHAFTESBURY.\*

C'EST une étude bien épineuse que celle de la Morale. On ne l'approfondit point sans danger. Comme elle est liée avec la Religion , il est difficile de la traiter sans faire intervenir le culte qui est dû à la Divinité ; & cette considération est infiniment délicate. Il faut autant de sagesse que de pénétration pour découvrir les principes de cette science , & pour les concilier avec nos devoirs envers l'Etre suprême. Avec tout cela , on court encore risque de ne pas contenter tout le monde. Aucun Moraliste n'a peut-être eu plus de sagacité , des intentions plus louables & des mœurs plus pures , que celui qui a voulu fixer la différence du bien & du mal moral (a) , & il a eu le malheur d'encourir le reproche de Déiste. Le Philosophe qui va nous occuper , en cherchant à

\* *Several Letters Written by a noble Lord to a Young man at the University.* Lettres de Bayle. Dictionnaire historique & critique de M. Chauffepié, art. Shaftesbury. Et ses Ouvrages.

(a) M. Wallaston. Voyez ci-devant sa vie.

donner des notions précises du vice & de la vertu, a effuyé le même reproche.

Selon lui, la véritable vertu consiste à pratiquer le bien & à s'abstenir du mal, sans espoir de récompense, & sans crainte de châtement. Or on lui a fait un crime de séparer de la vertu les récompenses que Dieu y a attachées. Ce n'est pourtant pas là son sentiment, ainsi qu'on le verra lorsqu'on aura lu la vie d'*Antoine Ashley Cooper*, Comte de *SHAFTESBURY*, & Pair d'Angleterre, né à Londres le 26 Février 1671, lequel est le Philosophe dont il s'agit. Son pere, fils du premier Comte de *Shaftesbury*, Grand Chancelier d'Angleterre, s'appelloit *Antoine*, Comte de *Shaftesbury*; & le nom de sa mère étoit *Lady Dorothee Mannors*. Elle étoit fille de *Jean*, Comte de *Rutland*.

En venant au monde, *SHAFTESBURY* émut la tendresse du Chancelier. Sa petite vivacité & sa phisionomie spirituelle lui gagnèrent son cœur. Ce sentiment s'accrut à mesure que le nouveau né se forma. Son grand-père, qui avoit fait une étude particulière de l'esprit humain (a), jugea par ses manières & ses

(a) *M. Locke* qui a écrit plusieurs particularités de sa vie, rapporte quelques traits de ses progrès à cet égard. Il étoit si pénétrant, dit-il, qu'il compre-

questions , qu'il feroit infailliblement un

noit au juste les messages qu'on venoit lui faire , dès que ceux qui en étoient chargés ouvroient la bouche. Un soir en rentrant dans son Hôtel , il trouva un homme qui frappoit à sa porte. Il lui demanda à qui il en vouloit. A vous-même , répondit-il ; & là-dessus il entra en conversation avec lui. Le Comte de *Shaftesbury* l'écouta aussi long-temps qu'il voulut , & lui rendit telle reponse qu'il jugea à propos : après quoi ils se séparèrent. L'étranger le quitta , & lui entra ou fit semblant d'entrer dans son Hôtel ; car il avoit jugé de tout ce que cet homme lui avoit dit , que ce n'étoit qu'un prétexte , & que dans le fond il étoit venu pour quelqu'autre chose. Dès qu'il l'eut perdu de vue , il revint sur ses pas , & alla dans une maison voisine. Il n'y fut pas plutôt entré , que son Hôtel fut entouré de Mousquetaires ; & en même temps la personne qui venoit de lui parler , & qui étoit l'Officier de la troupe , entra chez lui accompagné de gens armés , pour se saisir de sa personne , de la part des Officiers Generaux qui avoient usurpé l'autorité souveraine après la mort de *Cromwel*.

Il donna une autre fois une preuve encore plus surprenante de sa pénétration. Ayant dîné avec le Comte de *Soutampton* chez le Chancelier *Hide* , il dit au Comte en sortant : Mademoiselle *Hide* , que nous venons de voir , est certainement mariée avec un Prince du Sang. M. de *Soutampton* , qui étoit ami du Chancelier , traita cela de chimérique , & lui demanda d'où lui pouvoit venir cette étrange pensée. Assurez-vous , répliqua le Comte de *Shaftesbury* , que la chose est ainsi. Un secret respect qu'on tâchoit de supprimer , paroissoit si visiblement dans les regards , la voix & les manieres de sa mere , qui prenoit soin de la servir & de lui offrir de chaque mets , qu'il est impossible que cela ne soit comme je le dis. Le temps fit voir que la conjecture étoit très-vraie. Le Duc d'*York* avoua peu de jours après publiquement son mariage avec cette Demoiselle.

En un mot , ce Seigneur étoit si subtil , qu'il ne demandoit d'un homme , quel qu'il fût , pour le

grand homme , si on cultivoit les heureuses dispositions qu'il remarquoit en lui. Dans la crainte que son père ne les négligeât , il se chargea lui-même de son éducation. Le jeune *SHAFTESBURY* favoit à peine parler , qu'il voulut lui faire apprendre le Latin & le Grec. Il choisit pour son maître de l'une & l'autre langue , une Demoiselle nommée *Birch* , fille d'un Maître d'Ecole de la Province d'Oxford , laquelle les possédoit parfaitement. Le Chancelier préféra sans doute une Demoiselle à un homme qui eût été aussi habile qu'elle , parce qu'il favoit que la douceur qui est l'apanage ordinaire du beau sexe , rendroit les instructions d'autant plus faciles , qu'elles con-

connoître , que de parler. *Qu'il parle comme il voudra* , disoit-il , *pourvu qu'il parle , cela suffit.* Il pensoit que la sagesse résidoit dans le cœur , & non dans la tête ; & que ce n'est pas du défaut de connoissance , mais de la corruption du cœur , que vient l'extravagance des actions des hommes , & le vice de leur conduite. Il disoit qu'il y a dans chaque personne deux hommes , l'un sage & l'autre fou , & qu'il faut leur accorder la liberté de suivre leur caractère ou leur penchant , chacun à son tour. Car si l'on vouloit , ajoutoit-il , que le sage eût toujours le timon , le fou deviendrait si inquiet & si incommode , qu'il mettroit le sage en desordre , & le rendroit incapable de rien faire. Il fait donc que le fou ait aussi à son tour la liberté de suivre ses caprices , de jouer , de folâtrer à sa fantaisie , à l'on veut que les affaires aillent leur train & sans peine. (*Œuvres diverses de Locke*, Tom. II.)

viendroient



viendroient au caractère aimable du jeune écolier. Ses conjectures ne tardèrent pas à se réaliser. A l'âge de onze ans, SHAFTESBURY entendoit fort bien le Grec & le Latin. Pour le fortifier dans ses études & lui faire faire de plus grands progrès, le Chancelier l'envoya à une Ecole particulière, où il resta jusqu'à la mort de ce Seigneur, qui arriva en 1683.

Son père reprit la suite de son éducation. Il le conduisit au Collège de Winchester. Le jeune SHAFTESBURY y trouva des ennemis de son aïeul, qui lui procurèrent toutes sortes de désagréments. Comme ce Collège étoit composé de zélateurs du pouvoir despotique, la mémoire du Chancelier y étoit odieuse, parce que ce Chef suprême de la Justice avoit toujours soutenu les privilèges du Parlement. Cette haine passa à notre écolier. On le lui faisoit sentir presque à toutes les heures. Non-seulement on lui manquoit essentiellement, on l'insultoit encore souvent sans aucune raison. Il n'y eut que le Docteur *Harris*, qui jugeant des hommes par leur propre mérite, oublia ce que pouvoit avoir fait le grand-père, pour rendre justice au petit-fils. Il tâcha par ses soins de compenser les dégoûts qu'on lui faisoit essuyer. C'étoit

pour le jeune *SHAFTESBURY* une grande consolation ; mais elle n'adoucissoit pas entièrement l'amertume du séjour de ce Collège. Il fit part à son père de ses chagrins, le pria de le retirer, & tâcha de lui persuader qu'il étoit temps qu'il allât acquérir d'autres connoissances dans les pays étrangers. M. le Comte de *Shaftesbury* crut devoir condescendre à ses volontés. A cette fin il le rappella, & disposa toutes choses pour son voyage. Il lui donna pour Gouverneur, un homme qui avoit beaucoup d'esprit & de probité, nommé M. *Daniel Denonne*, & pour compagnons de voyage, le Chevalier *Jean Cropley* & M. *Thomas Schluter Bacon*.

Notre jeune Philosophe parcourut les plus belles Villes de France, d'Italie & d'Allemagne. Il se plut sur-tout en Italie, où il fit un long séjour. Il y acquit de grandes lumières sur les beaux Arts. Dans les autres endroits, il tâcha de se procurer les connoissances qui étoient propres à chaque lieu. Afin de n'être pas distrait des soins qu'il prenoit pour cela, il évitoit la société des jeunes Anglois qu'il rencontroit sur la route ; & quand il ne pouvoit se dispenser de se trouver en leur compagnie, il s'entretenoit avec

leurs Gouverneurs, parce que leur conversation étoit plus conforme à son goût que celle des jeunes gens. Il s'attacha sur tout en France à apprendre la Langue Françoisse ; & il réussit si bien , qu'on le prenoit à Paris même pour un François , tant il la parloit purement & avec l'accent convenable.

Après avoir passé trois ans dans les pays étrangers , il revint en Angleterre ( en 1689 ). On lui offrit en arrivant de le députer au Parlement de la part d'une des Communautés où sa famille avoit du crédit. Mais cette commission flatta peu notre Philosophe. Quoique dans un âge où les honneurs sont si piquans , il en fut mépriser le faste. Il étoit plus jaloux d'orner son esprit , que de paroître. L'amour de l'étude l'affectoit uniquement , & il se livroit à cette belle passion avec tant de plaisir , que rien n'étoit capable de l'en détourner.

Il mena pendant cinq ans cette vie studieuse ; mais le Chevalier *Jean Frenchard* étant venu à mourir, il fut élu député au Parlement. Il se seroit bien dispensé d'accepter cette place , s'il ne l'eût jugée favorable pour satisfaire l'inclination qu'il avoit de défendre la liberté. C'est une chose remarquable , que tous les

beaux génies ont haï la contrainte. Comme ils connoissent leurs devoirs , ils trouvent humiliant qu'on veuille leur faire une loi de les remplir. Telle étoit la façon de penser de SHAFTESBURY. Aussi les droits précieux de cette liberté lui tinrent au cœur pendant le cours de sa vie , & formèrent la règle constante de sa conduite. Son zèle se manifesta à cet égard dans l'affaire de *l'acte touchant les procès pour cause de haute trahison*. Il s'agissoit de savoir si on devoit accorder des Avocats aux Prisonniers d'Etat , ou s'il falloit les laisser plaider eux-mêmes leur cause. Notre Philosophe tenoit pour la première proposition. Il trouvoit injuste qu'on ne facilitât pas à un accusé tous les moyens de se justifier. Il prépara un discours pour faire passer un Bill en faveur de ce sentiment. Il le fit voir à plusieurs personnes , qui le trouvèrent très-beau. Il résolut donc de le prononcer au Parlement : mais quand il se leva pour parler , cette grande assemblée l'intimida ou parut l'intimider à un tel point , qu'il oublia ce qu'il avoit à dire. L'assemblée après lui avoir donné le temps de se remettre , demanda tout haut qu'il parlât. Il obéit , & s'adressant à l'Orateur de la Chambre des Communes , il dit : *Si moi ,*

*Monfieur , qui ne parle que pour dire mon avis fur le Bill qui eft fur le tapis , fuis fé troublé , que je me trouve hors d'état de dire la moindre chofe de ce que je m'étois propofé , quelle ne doit pas être la fituation d'un homme qui fe trouve réduit à plaider fans fecours pour fa vie , & qui eft dans la crainte de la perdre ?*

On a prétendu que ceci étoit une feinte , & qu'il avoit jugé que par cette action imprévue , il perfuaderoit plus aifément que par les meilleures raifons. C'étoit la nature qui fe montroit ici avec un avantage infiniment fupérieur à l'art. Quoi qu'il en foit de cette prétention bien ou mal fondée , cette manière de fortir d'embarras plut à tout le monde , & elle contribua à faire paffer le Bill.

Notre Philofophe continua de défendre avec chaleur toutes les propofitions qui tendoient à affurer toujours plus la liberté. Cela l'obligeoit à fe trouver à toutes les aflemblées du Parlement. Ces aflemblées étoient fréquentes & duroient long-temps , à caufe des troubles qui agitoient alors l'Angleterre. La foible fanté de SHAFTESBURY plia à cette fatigue. Elle fut tellement altérée , qu'il fut obligé , après la diffolution du Parlement , de s'excuser d'y aller davantage.

Devenu libre & maître absolument de son temps, il reprit avec joie ses premières occupations. La Philosophie lui mit devant les yeux les charmes de la solitude. Il s'en rappella les douceurs avec transport; & pour en jouir plus tranquillement, il quitta sa patrie trop tumultueuse, pour se rendre en Hollande. Il y fit connoissance avec MM. *Bayle* & *Leclerc*, mais ce fut sous un autre nom. Il avoit jugé avec raison, que pour profiter de leur entretien, il falloit déposer le faste de la grandeur & de la naissance, qui auroit pu être autant à charge à ces Savans, qu'il l'étoit à lui-même. Il se présenta donc chez eux avec la qualité modeste d'Étudiant en Médecine. La vertu parut ainsi toute nue, si je puis parler ainsi, & elle en fut mieux appréciée. MM. *Bayle* & *Leclerc* ne tardèrent point à connoître le mérite de notre Philosophe. M. *Bayle* en fut sur-tout si charmé, qu'il forma avec lui une liaison très-intime. De son côté *SHAFTESBURY* n'aima pas seulement M. *Bayle* : il l'aima. Il voulut lui donner une preuve sensible de son attachement avant que de retourner chez lui, en se faisant connoître. Il engagea pour cela M. *Furly*, Marchand Anglois, qui cultivoit les Lettres

avec succès , & qui par là étoit estimé de MM. *Bayle* & *Leclerc* ; il engagea , dis-je , M. *Furly* à inviter *Bayle* à dîner avec Milord *Ashley*. C'est le nom qu'avoit S H A F T E S B U R Y avant la mort de son père. M. *Bayle* le connoissoit déjà de réputation. Il savoit qu'il étoit le petit-fils du fameux Chancelier d'Angleterre de ce nom , illustre ami de M. *Locke*. Il fut donc très-empressé de le voir. En allant chez le Marchand , il monta dans l'appartement de notre Philosophe. Celui-ci fit semblant de vouloir l'arrêter ; mais *Bayle* le remercia. » Je ne le puis » absolument point , dit-il , je suis obligé » d'être ponctuel à un rendez-vous , où » je dois trouver le Lord *Ashley*. « S H A F T E S B U R Y le laissa partir , & ne tarda pas à l'aller joindre. Il est aisé d'imaginer quelle fut la surprise de *Bayle* , quand il vit que le Lord *Ashley* étoit l'Étudiant en Médecine. Cette métamorphose ne servit qu'à resserrer encore plus le nœud de leur amitié. Notre Philosophe le força d'accepter une belle montre pour gage de son attachement. Et lorsqu'il fut arrivé à Londres , il voulut lui faire présent des meilleurs livres qui paroissent en Angleterre. Il pria M. *Desmaizeaux* d'en faire une liste. Ce Monsieur

crut que *Bayle* choisiroit mieux que lui. Il lui écrivit les intentions de *SHAFTESBURY* ; & *Bayle* répondit comme il le devoit. » Il n'est point nécessaire de » lui donner aucune liste de livres : je l'en » remercie. J'ai un assez bon *memento* » par une belle montre qu'il voulut à » toute force que j'acceptasse de sa part ». Notre Philosophe fut instruit de ce remerciement ; mais il ne jugea pas à propos de s'y arrêter, comme il paroît par la lettre que lui écrivit *Bayle* pour lui témoigner sa reconnoissance du *Suidas*, & de tant d'autres beaux livres dont il lui avoit fait présent (a).

En arrivant à Londres, *SHAFTESBURY* fut très-surpris d'apprendre qu'on venoit d'imprimer un petit Ouvrage qu'il avoit fait à l'âge de vingt ans, intitulé : *Recherches sur la vertu*, sur une copie subreptice d'une ébauche fort imparfaite. C'étoit le fameux *M. Toland* qui lui avoit joué ce tour. Quoique notre Philosophe ne défavouât pas le fond de cet Ouvrage, il étoit fâché qu'on l'eût publié, à cause du style qui étoit très-inégal. Pour prévenir la mauvaise opinion que

(a) On lit dans la lettre *Elle*, qui se rapporte à grandeur, qualification que *Bayle* donnoit à *SHAFTESBURY*. *Lettres de Bayle*, Tom. III, pag. 1014.



le Public auroit pu avoir de sa façon d'écrire, il déclara dans une lettre qui parut en 1709, que cette édition étoit très-imparfaite, & qu'elle avoit été publiée contre les intentions de l'Auteur pendant qu'il étoit absent . . . . . Peut-être, ajouta-t-il, on pourra donner un jour cette pièce en meilleur état, d'autres choses l'ayant fait depuis rechercher (a).

Dans ce temps-là notre Philosophe perdit son père, & il devint par sa mort Comte de *Shaftesbury*. Il fut en cette qualité reconnu Pair d'Angleterre. Cette dignité l'obligea à retourner au Parlement; & ce devoir joint aux occupations que lui donnèrent les biens dont il hérita, le replongèrent dans l'embarras des affaires. Il s'agissoit alors au Parlement d'une chose très-importante, qui intéressoit le Roi *Guillaume III*. C'étoit le projet que ce Prince avoit formé de la grande alliance de la Maison d'Autriche & des Provinces unies, en faveur de *Charles III*, second fils de l'Empereur *Léopold*. Le Comte jugea que rien n'étoit plus propre pour appuyer ce projet, que l'élection d'un bon Parlement. Lorsque celui où l'on avoit entamé cette affaire fut dissolu, suivant l'usage d'Angleterre,

(a) *Severa's Letters*, &c. pag. 42.

SHAFTESBURY travailla à ce grand ouvrage ; & il réussit si bien , que le Roi lui dit *qu'il avoit tourné la chance*. Il gagna par là les bonnes grâces de Sa Majesté. Il ne tint pas à Elle qu'il n'en reçût des preuves réelles , par l'offre qu'Elle lui fit de la place de Secrétaire d'Etat. C'est en Angleterre sur-tout le plus haut degré d'élévation où un Seigneur puisse monter : mais notre Philosophe avoit appris à apprécier ce que les honneurs valent , & il favoit les comparer avec les avantages que procure une vie privée. D'ailleurs sa santé ne lui permettoit pas de se livrer à des occupations trop tumultueuses. Il supplia donc le Roi de le dispenser d'accepter cette place. Il n'en eut pas moins la confiance de son Souverain , qui le consultoit dans les affaires les plus importantes. On lui attribue même le fameux discours que le Roi prononça le 31 Décembre 1701.

Ce Prince mourut peu de temps après ( le 9 Mars 1702 ) & notre Philosophe saisit cette occasion pour se retirer & suivre son inclination , en vivant dans le recueillement. La Reine , qui succéda à *Guillaume III* , le dépouilla de la Vice-Amirauté de Dorset , qui depuis trois

génération étoit dans sa maison. Ce fut une vengeance de la part de ceux qu'il n'avoit pas favorisé lorsqu'il avoit l'oreille du Roi & la faveur du Parlement. Ils lui auroient encore fait de plus grands torts, s'ils l'eussent pu ; mais cette Vice-Amirauté étoit le seul bienfait qu'il eût reçu de la Cour. Il vit clairement & avec beaucoup de tranquillité toutes leurs manœuvres ; mais ce spectacle n'étant pas fort amusant, il crut devoir le perdre de vue. Il alla en Hollande, où il resta un an. Ce temps lui parut suffisant pour que ses ennemis l'eussent oublié. En effet il trouva à son retour qu'on ne pensoit plus à l'inquiéter. On commençoit à être occupé à la Cour de Londres de choses plus importantes : c'étoit d'arrêter le cours des extravagances de prétendus Prophètes, qui mettoient les esprits foibles en mouvement. Presque toutes les personnes en place étoient d'avis qu'on les punît ; mais S H A F T E S B U R Y, qui abhorroit ce qui avoit le moindre air de persécution, crut que par cette voie on augmenteroit plutôt le trouble, qu'on ne l'appaiseroit. C'est ce qu'il fit voir clairement dans une *lettre à Milord \*\*\* sur l'Enthousiasme*. Pour procéder avec ordre, il établit d'abord que l'Enthousiasme n'est

qu'une certaine puissance , un charme , qui captive naturellement le cœur , & excite dans l'imagination quelque chose de divin & de majestueux. C'est , selon lui , une passion très-naturelle , qui n'a proprement pour son objet rien qui ne soit bon & honnête. Il est vrai que cette passion peut égarer. L'Enthousiasme de l'amour , par exemple , est sujet à d'étranges écarts ; & celui de la frayeur jette dans d'horribles & monstrueuses superstitions. Ce sont ces excès qu'attaque notre Philosophe ; & il se sert pour les combattre des armes les plus capables d'en faire sentir le venin , sans indisposer personne : c'est le badinage & la raillerie. Malgré cela , cette lettre qui parut en 1708 , essuya plusieurs critiques , parmi lesquelles on distingue sur tout la première ; elle est intitulée : *Remarques sur une lettre à un Seigneur sur l'Enthousiasme , écrite non par un railleur , mais par un homme de bonne humeur* (a). Dans ces critiques , on reproche à notre Philoso-

(a) Voici le titre des autres critiques : *La Foire de Barthelemi , ou rechercher sur l'esprit , où l'on fait voir l'attention requise à la lettre sur l'Enthousiasme , à Milord \*\*\* par M. Warton* ( c'est la seconde ). *Réflexions sur une lettre sur l'Enthousiasme , à Milord \*\*\* en forme de lettre à un Seigneur*. Au reste la lettre sur l'Enthousiasme a été traduite en François par M. Samson , à La Haye en 1708.

phe de confondre le zèle de la Religion avec la superstition, & on qualifie d'horrible impiété & de pur enthousiasme la tolérance sans une direction publique. Leurs Auteurs veulent que les hommes se laissent conduire aveuglément en matière de Religion. Sur quoi SHAFTESBURY s'écrie : *Ces Messieurs publient partout que le septicisme nous inonde dans ce siècle spirituel & éclairé ; & cependant ils ne veulent pas qu'on emploie de remède propre à guérir le mal . . . . Ils ont détruit toute moralité , tout fondement de l'honnête , & défiguré toute la doctrine de notre Sauveur , sous prétexte de révéler le prix de sa révélation. En Philosophie , ils abandonnent tout ce qu'il y a de fondamental , tous principes de société , & les meilleurs argumens , pour établir l'existence d'un Dieu ; & cette brochure qui les choque tant ( la Lettre sur l'Enthousiasme ) est si forte sur cet article , que l'Auteur établit l'existence de Dieu sur l'idée même d'une Divinité , sur le pouvoir qu'elle a avec les Athées même , & par l'aveu d'Épicure & de sa secte ( a ).*

M. Leibnitz fit aussi des remarques sur cette Lettre , & il s'attacha principalement à ces deux propositions : *Il faut*

(a) *Several Letters*, pag. 36.

*faire tous nos efforts pour avoir la foi , & croire sans exception tout ce qu'on nous enseigne , parce que s'il n'est rien de ce que nous croyons , il ne nous arrivera aucun mal de nous être ainsi trompés : mais si ce qu'on nous enseigne est effectivement comme on nous le dit , nous courons grand risque , & nous avons tout à appréhender de notre manque de foi. Le fond de ce raisonnement est de M. Pascal (a). M. Leibnitz , qui ne l'ignoroit pas sans doute , lui refuse cependant son approbation. Il prétend » que la maxime n'est pas bien con-*  
*» que , & qu'il ne s'agit pas tant de la foi*  
*» que de la pratique.*

*Voici la seconde proposition : Rien que ce qui est moralement excellent , ne peut avoir lieu dans la Divinité : donc Dieu surpasse tous les hommes en bonté. Cela étant , il ne nous doit plus rester aucune frayeur ni aucun doute qui puisse nous inquiéter , puisque nous n'avons rien à craindre de ce qui est BON , mais uniquement de ce qui est MÉCHANT. M. Leibnitz observe là-dessus*  
*» qu'il y a des peines qui servent à cor-*  
*» riger ou ceux qui péchent , ou au moins*  
*» quelques autres ; & dans toutes ces pei-*  
*» nes ou dans tous ces maux infligés au*  
*» péché , il n'y a rien de contraire à la*

(a) *Pensées de Pascal.*

» bonté de Dieu : au contraire c'est la  
 » bonté ou la sagesse qui les demandent  
 » pour un plus grand bien (a).

On peut répondre encore que si Dieu est infiniment bon, il est aussi infiniment juste ; & que cette justice demande qu'il châtie les méchans, & qu'il récompense les hommes vertueux. Cette proposition, ainsi que plusieurs autres qui sont dans la Lettre sur l'Enthousiasme, n'est point du tout orthodoxe. Il faut pourtant tenir compte à SHAFTESBURY de la pureté de ses intentions. Avant que de faire imprimer cette Lettre, il l'envoya au Lord *Sommers*, Président du Conseil, & il ne la publia que sur son approbation, & sur celle de plusieurs Seigneurs que ce Lord avoit consultés.

Toutes ces critiques firent bien quelque impression sur notre Philosophe, mais elles ne le dégoûtèrent point d'écrire. Quand on est véritablement homme de Lettres, on ne quitte pas aisément la plume. L'esprit qui est toujours plein de choses, est souvent surchargé ; & ce n'est qu'en déposant ses productions sur

(a) *Recueil de diverses pièces sur la Philosophie, la Religion Naturelle, l'Histoire, les Mathématiques, &c. par MM. Leibnitz, Clarke, Newton, &c. Tome II, pag. 63 & suiv.*

le papier , qu'on peut le soulager. Tel étoit celui du Comte de *SHAFTESBURY*. Il ne cessoit d'avoir des idées nouvelles sur la morale dont il étoit nourri. Elles formèrent enfin un petit Ouvrage qu'il mit au jour en 1709 , sous ce titre : *Les Moralistes , rapsodie philosophique , contenant le récit de quelques entretiens sur des sujets naturels & moraux*. C'est un dialogue entre un Pyrrhonien & un Enthouïaste raisonnable. Le but de l'Auteur est de convertir le Pyrrhonien. Il déploie à cet effet une logique très-subtile , énoncée en style poétique , à peu près comme celui de *Telemaque* (a). Et après avoir établi qu'il y a un Dieu qui gouverne le monde , & qui est la cause de tout l'ordre qu'on y voit , il parle de l'excellence de la nature divine , de la beauté de l'univers , & de la beauté en général.

Pendant que notre Philosophe étoit absorbé dans ses études sur la Morale , on lui parla de mariage. Il étoit sans doute bien éloigné de penser à contracter un engagement ; mais il y a apparence que des raisons de famille l'obligèrent de condes-

(a) M. Leclerc dit même » que ce style est d'un » Anglois si pur & si énergique , que la Langue » Françoisse ne fait que languir en comparaison ».

*Bibliothèque choisie* , Tom. XIX , pag 432.



cendre à la proposition qu'on lui fit : ce fut d'épouser Mademoiselle *Jeanne Ewer*, fille puînée de *Thomas Ewer* son parent. Ce mariage ne forma pas un événement dans la vie de notre Philosophe. Il reprit sa manière ordinaire de vivre avec tant de facilité, qu'il publia la même année de ses noces un Ouvrage intitulé : *Sensus communis*, ou *Essai sur l'usage de la raillerie & de l'enjouement*. SHAFTESBURY n'étoit pas naturellement railleur ; mais il pensoit que la raillerie étoit très-utile dans le commerce de la vie. Elle sert, dit-il dans son Essai, contre la raillerie même, quand elle est fautive & mal appliquée, & contre l'imposture, qui se couvre d'un air grave & imposant. On entend ici la raillerie permise, & non la basse plaisanterie. Prendre, par exemple, un ton mystérieux & réservé, confondre les gens & tirer avantage de l'embarras où on les jette par ce langage douteux & incertain, ou y prendre plaisir, voilà une fautive ou une mauvaise raillerie. La véritable consiste à tempérer la plaisanterie, cette disposition naturelle que nous avons à rire, de manière qu'elle serve de remède contre le vice, & de spécifique contre la superstition & les illusions d'un esprit mélancolique. Il y a une grande différence en-

tre chercher à s'exciter à rire de tout, & chercher dans chaque chose ce qui mérite qu'on en rie. On ne fauroit assurément trop honorer & respecter une chose en tant que grave, si on est assuré qu'elle l'est réellement de la manière dont on la conçoit. Le grand point est de distinguer toujours la vraie gravité de la fausse, & de découvrir ce qui est véritablement sérieux & ridicule, en examinant la nature des choses. Or rien n'est plus propre pour faire cet examen, que l'usage de la raillerie, qui démasque merveilleusement la fausse gravité & la vertu simulée.

Il restoit au Comte de *SHAFTESBURY* une autre matière à traiter, pour compléter en quelque sorte cet Ouvrage & le rendre plus utile : c'étoit, après avoir éclairé l'esprit pour connoître les vices, de réformer le cœur, en corrigeant les opinions, qui sont le principe de nos actions. Il falloit donc apprendre à l'homme à converser avec lui-même, & à s'examiner, je veux dire, à tourner les yeux sur son intérieur, & reconnoître & démêler au-dedans de lui-même l'ordre & le désordre, l'économie & la confusion de ses passions, de ses desirs, de ses imaginations & de ses sentimens, afin qu'il fût qui il est, ce qu'il est, d'où il a tiré

son existence, quelle est sa fin, à quel genre de vie sa propre nature & sa constitution le destinent. Car à proportion que nous avons plus ou moins de cette connoissance de nous-mêmes, nous sommes plus ou moins véritablement hommes; & on peut compter plus ou moins sur nous par rapport à l'amitié dans la société & dans le commerce de la vie. Telle est la tâche que s'imposa & que remplit notre Philosophe. Le fruit de ses veilles parut en 1710, sous le titre de *Soliloque ou Avis d'un Auteur*.

Cet Ouvrage n'étoit pas exempt de reproches. On le lui dit (a); & les réflexions qui naquirent de là, jointes à ses profondes & continuelles méditations, causèrent un si grand dommage à son foible tempérament, que sa santé se trouva très-affoiblie l'année suivante. Son épuisement étoit tel, que ni le meilleur régime, ni le plus grand repos, n'étoient pas capables, selon les Médecins, de le rétablir. Aussi jugèrent-ils qu'un climat

(a) Plusieurs Savans ont écrit contre SHAFTESBURY. MM. Jean Balguy, (*Lettre à un Déiste sur l'excellence & la beauté de la vertu morale.*) Mosheim, (*Synagma Dissert. ad sanctiores disciplinas pertinentium.*) Smith, (*The cure of Deism, &c.*) Brown, (*Essays on the characteristics,*) & Warburton, (*Dédicace aux Déistes*).

plus chaud pourroit seul contribuer à ranimer la chaleur naturelle. Ils lui conseillèrent d'aller en Italie. Le Comte de *SHAFTESBURY* se détermina avec peine à suivre leur conseil ; mais il fallut se rendre à leurs raisons. Ce ne fut point sans douleur qu'il quitta sa chère épouse , son fils , qui étoit le seul enfant qu'il en avoit eu , & ses bons amis. Trop sensible pour soutenir leurs adieux , il prit congé d'eux par lettres. Il écrivit aussi aux Ministres d'Etat , pour les remercier de la part qu'ils avoient prise à sa santé , dont ils s'étoient plusieurs fois informés ; & après avoir rempli tous les devoirs que l'amitié & la reconnoissance pouvoient lui prescrire , il partit pour Naples au mois de Juillet 1711.

Il prit sa route par la France : ce qui l'obligea de passer dans l'armée du Duc de *Berwick*. Ce Seigneur l'accueillit de la manière la plus obligeante , & lui donna une escorte pour le conduire sûrement sur les terres du Duc de Savoie. Il arriva heureusement à Naples , & se mit en devoir de suivre le régime que les Médecins lui avoient prescrit. Il commença par s'abstenir de toute étude abstraite. Les beaux Arts prirent la place de la Philosophie. Il s'occupa du Dessin & de la

Peinture. Il écrivit une lettre sur le Dessein, & ébaucha un Traité sur la Peinture & la Sculpture. Il s'amusa aussi à dessiner de petits sujets, pour orner une nouvelle édition de ses Œuvres qu'il méditoit. Toutes ces occupations étoient bien moins des travaux que des délassemens. Malgré ces attentions & sa manière de vivre, sa santé s'affoiblissoit de jour en jour. Le coup mortel étoit porté. Quoiqu'à peine parvenu au milieu de sa carrière, il fallut payer le tribut à la nature. Le 7 Mars 1713 il tomba en foiblesse, & il expira le même jour, âgé de 42 ans.

On trouva parmi ses papiers des lettres sur des matières philosophiques & théologiques, & on en fit un recueil, qui a été imprimé à Londres sous ce titre : *Several Letters, &c. c'est-à-dire, Lettres d'un Seigneur à un jeune homme à l'Académie.* On y lit plusieurs réflexions utiles sur des sujets les plus importants, telles que celles-ci. » La meilleure voie de s'élever à la plus excellente disposition, » qui est l'amour de Dieu, n'est pas celle » des spéculations ténébreuses, & d'une » philosophie scholastique, mais la pratique de la morale, & l'amour du prochain. Cet amour doit s'étendre sur ses

» intérêts , & principalement sur la li-  
 » berté de penser , & sur un bon gouver-  
 » nement . . . . Quand une fois on a réduit  
 » un peuple à l'esclavage , il est bientôt  
 » réduit aussi à une lâche servitude par  
 » rapport à ses sentimens & à ses mœurs.  
 » Le vrai zèle pour Dieu & pour la Re-  
 » ligion , doit être soutenu d'un amour  
 » réel des hommes. Or l'amour des  
 » hommes ne peut subsister sans la vraie  
 » connoissance de leurs plus grands in-  
 » térêts , parmi lesquels la liberté tient  
 » le premier rang. Ceux qui ne suivent  
 » point ces principes , trahissent la Reli-  
 » gion de telle manière , qu'ils la font ser-  
 » vir d'instrument contre elle-même . . .  
 » Nous n'avons jamais plus besoin d'une  
 » honnête gaieté , de bonne humeur ou  
 » de vigueur d'esprit , que lorsque nous  
 » nous occupons de *Dieu* & de la *vertu* ;  
 » mais ce qui est très-essentiel , & de la  
 » dernière conséquence pour notre esprit  
 » & pour notre cœur , c'est de les munir  
 » contre la contagion des plaisirs . . . La  
 » récompense de la vertu doit être de  
 » même ordre que la vertu même , à la-  
 » quelle on ne peut rien ajouter. La féli-  
 » cité d'une autre vie ne peut consister  
 » que dans une augmentation de graces ,  
 » de vertus & de lumières , qui nous met-

» tront en état de comprendre de plus  
 » en plus la vertu par excellence , elle qui  
 » est la source & la distributrice de tous  
 » les biens.... Tout ce que nous appel-  
 » lons perfectionner l'esprit par des oc-  
 » cupations abstraites , tout savoir quel  
 » qu'il soit , qui ne tend pas directement  
 » à nous rendre plus vertueux , plus jus-  
 » tes & meilleurs , ne mérite que du mé-  
 » pris.

Tous les Ouvrages de SHAFTESBURY  
 sont imprimés en trois volumes, avec le  
 titre de *Characteristicks*.

*Morale ou Doctrine de SHAFTESBURY  
 sur le mérite & la vertu.*

— La vertu est la pratique des actions  
 moralement bonnes , sans la vue d'aucun  
 intérêt. Nous sommes d'autant plus ver-  
 tueux , que notre bien particulier n'entre  
 pour rien dans les services que nous ren-  
 dons. Au contraire nous le sommes d'au-  
 tant moins , que notre propre avantage  
 se trouve lié avec les actes d'humanité  
 que nous exerçons. Le tempérament  
 peut beaucoup influencer ici. Chaque hom-  
 me a un intérêt privé , un bien-être qui  
 lui est propre , & auquel il tend de toute  
 sa puissance. C'est un penchant raisonna-

ble, qui a son origine dans les avantages de la conformation naturelle. Si ce penchant s'accorde avec celui du prochain en général, celui qui en est doué, est naturellement *bon*. Si au contraire ses sentimens, ses affections & ses passions croissent ceux des autres hommes, ce mortel est naturellement *méchant*. En un mot, un homme est naturellement bon ou méchant, selon que l'avantage ou le désavantage de son bien-être est l'objet immédiat de la passion qui le meut.

Ce n'est pas seulement pour nous procurer les besoins nécessaires à la conservation du corps, que la nature nous donne des inclinations. Dans un homme capable de se former des notions exactes des choses, les Etres sensibles ne sont pas l'unique objet de ses affections. Les actions elles-mêmes, les passions qui les ont produites, la commisération, l'affabilité, la reconnoissance & leurs antagonistes, s'offrent bientôt à son esprit, & y excitent des sentimens ou d'amour ou de haine. Les sujets intellectuels & moraux agissent sur l'esprit, à peu près de la même manière que les Etres organisés sur les sens. Les figures, les mouvemens & les couleurs de ceux-ci, n'ont pas plutôt frappé nos yeux, que nous y trou-  
vons



vons une beauté ou une difformité , selon la mesure , l'arrangement & la disposition différente de leurs parties. De même lorsque les actions humaines sont présentées à l'entendement , elles offrent une différence , soit dans la régularité ou dans le désordre , qui est également sensible. L'esprit a , en quelque sorte , ses yeux & ses oreilles , avec lesquels il distingue dans les caractères la douceur & la dureté , les sentimens , les inclinations , les affections & les dispositions ; & par conséquent toute la conduite des hommes dans les différens états de la vie , forme des sujets d'une infinité de tableaux exécutés par l'esprit , qui saisit avec promptitude , & rend avec vivacité le bien & le mal.

De-là il suit , qu'il n'y a point de vertu , point de mérite , sans quelques notions claires & distinctes du bien général , & sans une connoissance réfléchie de ce qui est moralement bien ou mal , juste ou injuste , digne d'amour ou de haine. Qu'un homme soit généreux , doux , affable & compatissant , s'il n'a jamais réfléchi sur ce qu'il pratique & voit pratiquer aux autres , s'il ne s'est jamais formé aucune idée précise du bien & du mal moral , si les charmes de la vertu ne sont pas les objets de son affec-

tion, cet homme n'est pas véritablement vertueux. Il ne peut l'être que lorsqu'il a acquis cette connoissance active de la droiture, qui doit le déterminer, cet amour désintéressé de la vertu, qui seul peut donner tout le prix à ses actions.

L'essence de la vertu consiste donc dans une affection pour les objets intellectuels & moraux de la justice; de sorte qu'on accroît & on fortifie le penchant à la vertu, en nourrissant, & pour ainsi dire en éguissant le sentiment de la justice, ou en l'entretenant dans toute sa pureté, ou enfin en lui soumettant toute autre affection; & on le soutient par la crainte des peines à venir & l'espoir des biens futurs. Il est vrai que ces motifs ne sont guères du genre des affections libérales & généreuses, ni de la nature de ces mouvemens qui complètent le mérite moral des actions. S'ils ont une influence prédominante dans la conduite d'un homme que l'amour désintéressé devrait principalement diriger, la conduite est servile, & cet homme n'est pas encore vertueux. Il y a plus: dans toute Religion, où l'espoir & la crainte sont admis comme motifs de nos actions, l'intérêt particulier, qui naturellement n'est en nous que trop vif, le devient par là

encore davantage. Cela forme une attention habituelle à notre propre avantage , qui diminue d'autant plus l'amour du bien général , que cette attention est grande. Par rapport à Dieu , une attention inquiète à des intérêts privés , doit dégrader en quelque sorte la véritable piété. Aimer Dieu seulement comme la cause de son bonheur particulier , c'est avoir pour lui l'affection du méchant , qui n'est conduit que par la crainte du châtimement ou l'espoir des récompenses. En un mot , plus le dévouement à l'intérêt particulier occupe de place dans notre cœur , moins il en laisse à l'amour du bien général , ou de tout autre objet digne par lui-même de notre admiration & de notre estime. C'est ainsi que l'amour excessif de la vie peut nuire à la vertu , affoiblir l'amour du bien public , & ruiner la vraie piété.

Cependant quoique la violence des passions privées puisse préjudicier à la vertu , il est des circonstances où la crainte des châtimens & l'espoir des récompenses , doivent même lui servir d'appui , quelque mercenaires qu'elles soient. Quand le partage des affections fait chanceler dans la vertu ; que l'esprit est imbu d'idées fausses ; qu'entêté d'o-

pinions absurdes, il se roidit contre le vrai, méconnoît le bon, donne son estime au vice & le préfère à la vertu; la crainte des châtimens & l'espérance des récompenses, peuvent alors lui deffiller les yeux, ou en l'obligeant à pratiquer des actions vertueuses, lui en faire connoître le prix & la bonté. Aussi rien n'est plus avantageux dans un Etat, qu'une administration vertueuse, & qu'une juste distribution de peines & de récompenses. C'est un mur d'airain, contre lequel se brisent les complots des méchans. C'est une digue qui tourne leurs efforts à l'avantage de la société. C'est enfin un moyen sûr d'attacher les hommes à la vertu, en attachant à la vertu leur intérêt particulier; d'écarter tous les préjugés qui les en éloignent; de préparer dans leur cœur un accueil favorable, & de les mettre par une pratique constante dans le bien, dans un sentier d'où ils sortent ensuite difficilement. Pour produire tous ces effets, il faut que l'exemple contribue à former les inclinations & le caractère du peuple. Si le Magistrat n'est pas vertueux, la meilleure administration produira peu de chose. Au contraire les sujets aimeront & respecteront les loix, s'ils sont persuadés de la vertu de ceux qui en ont la manutention.

La Religion (chrétienne) est encore d'un grand secours pour porter les hommes à la vertu. Comme le bonheur futur qu'elle promet consiste dans la jouissance d'un plaisir vertueux, tel que la contemplation de la vertu même dans la Divinité, il est évident que le désir de cet état ne peut naître que d'un grand amour de la vertu, & qu'il conserve par conséquent toute la dignité de son origine.

Tous ces motifs ne sont au reste qu'accessoirs & non essentiels à la vertu. Car si les récompenses & les peines affectoient intimement, on pourroit oublier à la fin les motifs désintéressés de pratiquer la vertu. Cette merveilleuse atteinte des biens ineffables d'une autre vie, tendroit à réprimer & à ralentir l'exercice des bonnes œuvres. Un homme épris d'un intérêt si particulier & si grand, pourroit compter pour rien les choses de ce monde, & traiter quelquefois comme des distractions méprisables & des affections viles, terrestres & momentanées, les douceurs de l'amitié, les loix du sang & les devoirs de l'humanité. Une véritable piété tempère tout cela. Elle est le complément de la vertu. Où la piété manque, la douceur, l'égalité d'esprit, l'économie des affections, la vertu en un

mot est imparfaite. On ne peut atteindre à la perfection morale, arriver au suprême degré de la vertu, sans reconnoître un Dieu, l'aimer & le servir.

C'est ainsi que la Sagesse suprême, qui gouverne le monde, a lié l'intérêt particulier au bien général. La vertu devient par là la base des affaires humaines, le soutien des sociétés, le nœud du commerce, le lien des amitiés, & la félicité des familles. L'homme ne peut donc être heureux que par la vertu : il sera toujours malheureux sans elle. La vertu est par conséquent le bien, & le vice le mal de la société en général, & de chaque membre en particulier.

*Fin du second Tome.*









